
PALLI




BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE
PLUTEO
N. CATENA

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Pieces qui ne se trouvent point dans les Éditions précédentes.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. L.

Avec Approbations & Privilége du Roy.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

ON n'a point encore vu jusques ici d'Edition complette, ni presque supportable des Oeuvres de feu M. de Campistron. Le grand nombre qu'on en a fait en France & dans les Pays étrangers, a multiplié les fautes, que les occupations de l'Auteur, bien différentes depuis 1688, jusqu'à sa mort, de celles du Parnasse, avoient laissé dans ses Ouvrages. Son dessein, on l'a entendu plusieurs fois de sa bouche, étoit de retoucher toutes ses Pieces, & de les rendre plus dignes de l'impression. Il n'a pu l'exécuter. Le bruit des Camps, le tumulte des longues guerres, auquel feu Monseigneur le Duc de Vandôme l'attachoit, a rompu toutes ses mesures; & fait évanouir toutes ses résolutions. Il n'est donc pas surprenant que ce nombre d'Editions faites à son insçu & en son absence, soient toutes informes & mal digérées. On doit aussi être peu étonné de certaines négligences

dans le ſtile, qu'on remarque dans quelques-unes de ſes Pieces. L'Auteur n'a jamais eu le temps de les perfectionner.

*L'Edition qu'on préſente a tous les avantages qu'on peut deſirer. On a eu ſoin de raſſembler toutes les Pieces imprimées dans le temps des repréſentations. Ce ſont ordinairement les plus correctes. Il eſt à ſuppoſer qu'elles ont été faites ſous les yeux de l'Auteur. On y a joint les Epîtres dédicatoires & les Préfaces qui manquent à toutes les autres. On y a raſſemblé quelques petits Ouvrages qui n'ont point paru. L'Ode ſur la priſe de Philiſbourg par feu Monſeigneur le Dauphin, Ayeul du Roi, eſt de ce nombre *. Elle fut compoſée ſous les tentes & pendant le Siége. On ne dira rien de quelqu'autres Poëſies qu'on trouve ici.*

On a cru qu'il étoit indiſpenſable d'ajouter un Mémoire déjà imprimé, qui contient quelque détail ſur la Vie & les Ouvrages d'un Auteur aimable. Tous ceux, qui même pendant qu'il vivoit encore, & depuis qu'il eſt mort, ont

* Elle ſe trouve dans le Recueil des Vers faits ſur la Campagne de Monſeigneur le Dauphin, 1688, chez Guerout.

parlé de lui, l'ont fait d'une maniere peu convenable. Il a paru juste de détromper le Public sur les impressions désavantageuses que tous ces différens écrits pourroient donner aux Lecteurs qui n'ont jamais connu M. de Campistron.

Pourroit-on trouver mauvais qu'on ait inséré quelques réponses faites en divers temps, aux Critiques d'Alcibiade & de Tiridate ? On ne sçauroit le penser. S'il a été permis d'attaquer un Auteur ; il ne doit pas être défendu à ceux qui prennent part à sa gloire, de repousser des Critiques aussi malignes, que presque par-tout mal-fondées.

*On a cru qu'on ne devoit pas réimprimer les Opéras de Galatée, d'Achille & d'Alcide. Ils ont cependant dans leur genre, leurs beautés particulieres. On auroit voulu recouvrer l'Idille d'Anet, Piece lirique *, mise en musique par M. de Lully l'aîné, & qui fut exécutée à Anet avec succès devant Monseigneur le Dauphin. Les exactes recherches qu'on a fait pour trouver cette petite Piece, ont été inutiles. En*

* Voyez l'Histoire du Théatre de France, Tom. 13. page 312.

voici un léger phragment. Il fait regretter le reste.

Chaque instant me découvre en elle,
Quelque beauté nouvelle.
Des plus charmans Bergers, elle attire les vœux :
Mais elle est encor plus fidelle
Que belle.
Dieux tous puissans ! Jugez si mon sort est heureux.

La Tragédie de Pompéia qu'on joint à cette Edition, & qui n'a jamais été ni représentée, ni imprimée, a été trouvée après la mort de l'Auteur. Le petit Avertissement qui est à la tête de la Piece, en apprendra la fortune aux Lecteurs.

M. Gourdon de Bacq, Gentilhomme Toulousain, & parent de feu M. de Campistron, s'étoit chargé par zele pour la gloire de cet illustre Auteur, de présider à la nouvelle Edition de ses Oeuvres. Personne n'étoit plus capable que lui de corriger les fautes des Editions précédentes, & de substituer ce qui pouvoit manquer pour la justesse de l'expression ; & même de redonner de la force à quelque négligence de stile. Ceux qui l'ont connu, sçavent combien il avoit de connoissance & de gout dans toutes

les matieres d'érudition, & sur-tout dans ce qui regarde tout genre de Poësie : par conséquent sa mort arrivée sur la fin de l'année 1749, doit être regardée comme un malheur dans la république des Lettres. Il a prié en mourant M. de Bonneval, l'un de ses fidéles amis, de faire pour la gloire de M. de Campistron, ce qu'il avoit entrepris. Cet ami a bien hérité de son zele, mais non de ses lumieres, & de sa sagacité. Ainsi il s'est contenté de donner ses soins pour que l'impression fut correcte, sans oser hazarder le plus léger changement. Ce sont les Ouvrages de M. de Campistron tels qu'il les a donnés. Les Lettres critiques qu'on trouvera dans cette Edition, en réponse de quelques Critiques contre M. de Campistron, étoient faites & approuvées du Censeur lorsqu'on lui a remis le manuscrit. On doit ne regarder quant à ce point, le nouvel Editeur que comme un dépositaire fidéle, qui ne veut entrer pour rien dans cette petite guerre. Il ne prend parti que pour la défense de ce vers tant de fois attaqué :

Il est comme à la vie un terme à la vertu.

parce qu'il l'a toujours regardé comme la pa-

raphrase naturelle de cette expression de l'E-crture.

Qui amat periculum peribit in illo.

Au reste, le nouvel Editeur profite de cette occasion légitime pour rendre à feu M. Gourdon de Bacq les hommages publics qu'il a cru devoir à son esprit, à son discernement, à ses lumieres, & encore plus aux sentimens du cœur le plus droit & le plus sincere qu'il ait connu. Le grand nombre d'amis qu'il avoit dans tous les ordres applaudira à ce témoignage que lui rend l'amitié.



MEMOIRE SUR LA VIE & les Ouvrages de Monſieur DE CAMPISTRON.

LE Mémoire qu'on joint à cette Edition, a été déjà imprimé dans les Obſervations ſur les Ecrits Modernes (*a*). Le Pere Niceron (*b*), les Auteurs de la Bibliotheque Françoiſe, M. Godard de Beauchamps, dans ſon Livre des Recherches du Théatre, donnerent lieu à cette explication.

On s'en feroit tenu-là, ſi en dernier lieu l'Auteur de l'Hiſtoire du Théatre François, en rapportant en différens endroits de ſon douzieme & treizieme Volume (*c*), pluſieurs lambeaux de cet écrit, n'eût adopté quelque partie des erreurs de ceux qui l'ont précédé. Ce ſont des faits peu hono-

(*a*) Tom. III. pag. 306.
(*b*) Tom. III. pag. 46.
(*c*) Voy. le Journal de Trevoux, Avril 1749.

rables à celui dont il parle. C'eſt ce qui oblige des perſonnes à qui la mémoire & la Famille de feu M. de Campiſtron, ſont cheres, à ajouter quelques petites notes à ce Mémoire. On y change d'ailleurs peu de choſe.

On ne croit faire aucun tort, on ne prétend point déprécier l'Auteur de l'Hiſtoire du Théatre François, dont on loue très-ſincérement le travail. Il eſt rempli de recherches, d'anecdotes, de faits intéreſſans & curieux. On y joint une critique fine & délicate, quelquefois ſcrupuleuſe. Enfin, l'Ouvrage eſt tourné d'une maniere très-agréable.

Jean-Galbert de Campiſtron naquit à Toulouſe vers le milieu du dernier ſiécle, d'une Famille noble, ſortie du pays d'Armagnac, établie depuis près de deux cens ans dans cette Ville. Arnaud de Campiſtron y fut fait Capitoul en 1584. La premiere Nobleſſe ſe faiſoit dans ce temps là honneur d'être appellée à cette place. Léonard de Campiſtron fut fils d'Arnaud. Louis de Campiſtron, fils de Léonard,

fut pere de Jean Galbert. L'Ayeul & le pere de Jean-Galbert, occupoient la Charge de Procureur Général des Eaux & Forêts près le Parlement de Toulouſe. Bernard de Campiſtron, frere de Jean-Galbert, eſt aujourd'hui en poſſeſſion de cette même Charge.

Une affaire de jeuneſſe obligea les parens de M. de Campiſtron de l'envoyer à Paris. Il avoit été bleſſé dangereuſement dans un combat ſingulier. Il projettoit un mariage avec une Demoiſelle de ſa condition. Trop jeune pour un établiſſement ſolide, il fallut le faire voyager.

M. de Campiſtron s'apperçut à Paris du talent qu'il avoit pour la Poëſie (*a*). Il fut aſſez hardi, comme il le dit lui-même, pour donner ſa Tragedie de Virginie. Le ſuccès, ajoute-t-il, en fut médiocre. Elle ne fut jouée que quatorze fois. Cependant il nous apprend dans la même Préface, que l'accueil qu'on avoit fait à ce coup

(*a*) Il eſt certain qu'avant ce voyage, on n'a vu aucun Vers de cet Auteur. Donc les réprimandes de ſes Parens pour ce ſujet, étoient très-inutiles.

d'effai, n'avoit pas dû le décourager. Il faut remarquer que prefque dans le même temps qu'on jouoit cette Tragédie, M. de la Chapelle avoit fait jouer Telephonte. Madame la Ducheffe de Bouillon (*a*) qui faifoit alors le deftin de ces fortes d'Ouvrages, s'étoit déclarée pour Telephonte. Avec cette illuftre protection, la Piece ne fut repréfentée que douze fois.

M. de Campiftron donna peu de temps après Arminius. Il dédia cette Piece à Madame la Ducheffe de Bouillon. L'Epître en Vers a été confervée. Cette Princeffe pris fous fa protection (*b*) la Piece & l'Auteur. Arminius eut un très-grand fuccès. Andronic & Alcibiade fuivirent de près Arminius. Pour n'être pas trop long, on ne racontera pas de faits bien glorieux pour notre Auteur. Il fuffit d'apprendre que ces Pieces, & furtout Andronic, lui procurerent l'honneur d'être regardé par

(*a*) Marie-Anne Mancini.

(*b*) On ne voit pas ce que produifit à l'Auteur cette protection. Qu'entend-t'on par cette reflexion? Un fordide intérêt eft-il toujours le but auquel les honnêtes gens doivent vifer?

Madame la Dauphine de la Maiſon de Baviere, qu'elle l'honora de ſa protection; & qu'elle eut la bonté de l'admettre parmi les perſonnes diſtinguées, qui par leur rang, ou leur mérite, étoient aſſez heureuſes pour s'attirer la bienveillance de cette grande Princeſſe. A la premiere repréſentation d'Andronic à la Cour, feu M. le Duc de Villeroi, & trois autres Seigneurs, porterent l'Auteur, ſi l'on peut parler ainſi, à la loge de la Princeſſe, qui ſouhaitoit de le voir. Andronic & Alcibiade lui furent dédiés.

Phocion, quelque bonté qu'ait la Piece, fut peu ſuivi. M. de Campiſtron en donnant Phraate, eut beſoin de la protection de Madame la Dauphine, pour en faire ceſſer les repréſentations, quoique très-applaudies. On ne diſoit pas, lui a-t on ſouvent entendu dire, que je fiſſe mal des Vers, on diſoit que je me ferois mettre à la Baſtille. Il y avoit dans la Piece des peintures & des incidens, qui ne convenoient pas à ces temps-là. Cette Tragédie n'a jamais été imprimée. Elle eſt abſolu-

ment perduë. Aétius, que les Comédiens de campagne avoient adopté, a eu le même ſort (*a*). Le ſuccès en avoit été équivoque. Adrien, Tragédie Chrétienne, fut peu ſuivie. Les intérêts en ſont grands, les ſituations théatrales bien amenées, la verſification noble & châtiée, le ſujet bien diſpoſé. Malgré ces avantages, la Piece ſe ſoutint peu. M. de Campiſtron, accuſe on ne ſçait quel Auteur (*b*), de la froideur qu'on témoigna pour cet Ouvrage.

Tiridate & le Jaloux déſabuſé, ſont les deux derniers Poëmes dragmatiques que notre Auteur ait donné au Public. Tiridate eſt trop connu pour en parler ici (*c*). Le Jaloux déſabuſé, eſt un chef-d'œuvre en ſon genre. Les quatre premiers Actes ſont très-brillans. La Piece eſt noblement écrite. Pas un mot qui puiſſe bleſſer la plus exacte honnêteté.

(*a*) Aétius eſt auſſi perdu. Les repréſentations n'en furent pas interrompuës comme celles de Phraate. Il faut parler bien nettement.

(*b*) On en nomme trois célebres. On ne peut pas dire que l'anecdote ſoit bien ſûre.

(*c*) On en rapporte une Critique qu'il ſeroit aiſé de repouſſer.

L'Amante Amant, Comédie en prose en cinq Actes, que l'Auteur a constamment désavouée, est une ingénieuse bagatelle. Des piques assez ordinaires entre les Comédiennes, firent éclore cet Ouvrage. On avoit joué une Comédie, où une Comédienne (*a*) n'avoit pas joué le principal rôle habillée en homme. Elle se piquoit d'avoir la jambe belle. M. de Campistron pour la consoler, fit l'*Amante Amant*, en quinze jours. L'Actrice y parut avec avantage en habit de Cavalier. La Piece eut un grand succès. L'Auteur, & avec raison, la trouvoit trop libre. On n'a pas été depuis si scrupuleux.

On joint à cette Edition, la Tragédie de Pompéia. On peut voir dans l'Avertissement qui est à la tête de cette Piece, & sa fortune, & les raisons qu'on a cru avoir de la donner au Public.

(*a*) C'étoit Mademoiselle Raisin, & non Mademoiselle Guiot. Fait certain. Il étoit alors logé chez Raisin. On insinuë que Campistron en étoit utilement secouru. Circonstance injurieuse. Outre ce qu'il recevoit de sa Famille, qui étoit en état de l'entretenir, il tiroit beaucoup de ses parts d'Auteur, quand on jouoit de ses Tragédies.

Dans l'intervale des douleurs dont M. de Campiſtron étoit travaillé ſur la fin de ſa vie, il s'amuſoit à compoſer une Tragédie. Il l'a nommoit *Juba*. On n'en ſçait que ces deux vers. C'eſt Juba qui parle :

Tu verras que Caton loin de nous ſecourir,
Toujours fier, toujours dur, ne ſçaura que mourir.

Voilà le Poëte. Voici l'homme du monde; de la naiſſance, une grande éducation, beaucoup d'eſprit, une figure noble & agréable (*a*). Qu'on s'étonne ſi avec ces qualités acquiſes & naturelles, M. de Campiſtron a mérité la louange ſi délicate, pour parler avec un galant homme de l'antiquité (*b*), d'avoir plû aux Grands. M. le Prince de Conti mort en 1686, voulut avoir Campiſtron chez lui. Il fut Secretaire de ſes Commandemens. Après la mort de ce Prince, des circonſtances heureuſes le firent connoître à feu M. le Duc de Vendôme (*c*). C'eſt à ce Prince que notre

(*a*) Sa taille n'étoit pas au-deſſous de la moyenne.
(*b*) *Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt*. Hor.
(*c*) L'Opera de Galatée qu'il fit pour la fête que

Auteur a dévoué trente années de ſes ſervices. Il a été honoré de ſon intime confiance. Il s'eſt ſouvent trouvé à ſes côtés, dans les occaſions où le courage du Prince entraînoit tous ſes Serviteurs (*a*). A Stinkerque M. de Vendôme qui faiſoit des prodiges, le voyant près de lui, lui demanda; que faites-vous ici? Campiſtron lui répondit froidement, Monſeigneur, voulez-vous vous en aller? Le Prince a bien badiné dans les ſuites de cette réponſe. Les Auteurs qui forcent à produire ce Mémoire, parlent de la retraite de M. de Campiſtron en gens mal informés. Rien n'eſt moins vrai que la prétenduë ingratitude dont on le noircit. Un mariage, des infirmités & autres circonſtances de cette nature empêcherent, & non d'autres cauſes, que Campiſtron ne ſuivît en Eſpagne le grand Prince qu'il ſervoit depuis ſi long-temps.

M. le Duc de Vendôme donna à Anet à feu Monſeigneur le Dauphin, valut cette utile & illuſtre protection à notre Auteur. Le Prince lui fit offrir mille écus, & non cent louis. Il n'eût pas beſoin du conſeil de deux Comédiens pour refuſer cette ſomme.

(*a*) Il étoit Secretaire des Commandemens & Aide de Camp de M. de Vendôme.

M. de Campiſtron ſe maria en 1710, avec Mademoiſelle de Maniban-Cazaubon, ſœur de M. l'Archevêque de Bourdeaux, & couſine germaine de M. de Maniban, Premier Préſident au Parlement de Toulouſe. Il y a eu ſix enfans de ce mariage. L'aîné eſt mort après avoir fait les dernieres Campagnes d'Italie de la guerre de 1734. Il étoit dans le Régiment de Condé. Le ſecond, Capitaine de celui d'Agénois; & avant cela dans la Compagnie des Mouſquetaires du Fauxbourg S. Antoine, eſt retiré & marié. Le troiſieme mort fort jeune. De trois filles que M. de Campiſtron a laiſſé, l'aîné a épouſé M. Ginglins, de Cane, de Montconſeil, Commandant un Bataillon du Régiment de la Marine. La ſeconde, un Conſeiller au Parlement de Toulouſe, morte. La troiſieme eſt encore à marier.

M. de Campiſtron mourut preſque ſubitement d'un abſcès au poumon (a) en venant

(a) Il y avoit très-long-tems qu'il ſentoit les approches de ce mal. La querelle avec des Porteurs-de-chaiſe. Sa groſſeur; elle n'étoit aſſurément pas énorme. Les coups de canne, on ne lui en a jamais vu porter.

nant de dîner chez M. l'Archevêque de Toulouse le 11 Mai 1723. Les Auteurs cités, ajoutent des circonstances particulieres à ce triste évenement. Ils ont tous voulu sans doute égayer leur matiere.

On ne dit rien ici de ses trois Opera. Acis & Galatée, Achille & Alcide. Ils ont leur mérite particulier. Notre Auteur n'a laissé en mourant qu'une fortune médiocre (a). Quel préjugé pour le désintéressement de ce Gentilhomme!

Il avoit été honoré par le Roi d'Espagne Philippe V. de l'Ordre de S. Jacques, de l'Epée, & d'une Commanderie de cet Ordre (b). Ce fut aux Champs de Luzzara après la Bataille. M. le Duc de Mantoue lui avoit donné le Marquisat de Penango dans le Montferrat (c). Il étoit Secretaire des Galeres & des Commandemens de feu M. le Duc de Vendôme, de l'Académie Françoise, & de celle des Jeux Floraux. La Ville de Toulouse sa

(a) Et non celle dont on lui fait présent.
(b) Il fournit ses preuves de Noblesse.
(c) Vendu à M. le Marquis Mossi.

Patrie, a fait placer son Buste dans la Galerie des Hommes illustres de son Hôtel. On lit au-dessous du Buste ces Vers Latins. Ils sont du Pere Vaniere, Jésuite, Poëte Latin fameux.

Hic tragicis peperit decus immortale Camænis.
Sed tamen illa fuit laudum postrema, virique,
Qui mores novere probos, pietatis & æqui
Pectus amans, rerumque capax; & ad omnia promptum
Officia ingenium; vix laudavere Poetam.



Lettre écrite aux Auteurs (a) *du Mercure à Paris le* 20 *Septembre* 1721, *sur la Tragédie d'Alcibiade.*

ON vient, Messieurs, de m'apporter votre Mercure (*b*) de Juin & de Juillet. J'en ai lû la Préface, & j'ai parcouru le Livre. Comme je n'avois depuis longtemps jetté les yeux sur des Ouvrages de cette nature, j'ai remarqué avec plaisir dans l'article des Théatres, cette longue suite d'affiches de toute espece, dont vous avez enrichi votre Recueil. L'heureuse découverte ! Elle n'est à la vérité, ni intéressante ni instructive : mais elle m'a paru très-propre à remplir les lacunes de votre écrit.

En effet, Messieurs, fut-il jamais un plus

(*a*) Voy. L'Histoire du Théatre de France. On y rapporte partie de cet écrit.

(*b*) On trouve cette Lettre dans le septieme Volume de la Bibliotheque Françoise, imprimée chez Frédéric Bernard à *Amsterdam*, Tome VII. page 20. & suivantes.

riche fond ? Cultivez-le avec ſoin. On vous dira peut-être, qu'il y a quelque difformité à trouver Meſſieurs Baron & Thevenard, Meſdemoiſelles le Couvreur & Antier confondues avec le miſérable qui amuſe la populace à la Foire. Les éloges que vous diſtribuez libéralement & ſans diſtinction à toute ſorte d'Auteurs, d'Acteurs, & de Spectacles, ne feront pas peut-être du gout de tout le monde : mais qu'importe le Mercure doit être doucereux. En louant indifféremment & à toute outrance tout ce qui paſſe par vos mains, vous ſuivez préciſément la route que vos prédéceſſeurs vous ont tracé ; & j'avouë que je n'aurois jamais ſongé à vous écrire, ſi vous aviez voulu vous en tenir au panégyrique.

Mais, Meſſieurs, vous avez été plus loin ; je vous vois attachés à décréditer un Ouvrage pour lequel j'ai toujours eu une furieuſe prévention ; un Ouvrage qu'une poſſeſſion de plus de trente années ſembloit avoir mis hors d'inſulte : un Ouvrage enfin qui peut être eſt le plus achevé qu'on ait vu ſur nos Théatres ; depuis qu'on a perdu

ces grands hommes qui ont fait les délices du ſiécle de Louis XIV. & qui ont tant contribué au plaiſir & à la gloire de la Nation. Mon amour propre s'eſt ſoulevé contre l'injuſtice de votre Critique. Je me ſuis cru obligé de joindre à la défenſe d'un Auteur reſpectable & vivant, celle du jugement du Public, & celle de mes ſentimens particuliers.

Vous m'entendez, Meſſieurs, & vous jugez bien que je parle de l'Alcibiade : ſouffrez que je faſſe l'extrait de votre Mercure, dans lequel cette Piece eſt ſi maltraitée.

Vous nous donnez une liſte exacte des Pieces de Durier, en parlant de ſon Scevole, dont vous rapportez de longs fragmens pour groſſir votre volume. Vous ajoûtez que Richelet a dit, que Durier travailloit pour du pain. On pourroit vous demander, quel motif vous engage à faire le Mercure ? Mais pourquoi cette puérile circonſtance ? Durier n'eſt pas le ſeul homme de mérite, que la fortune n'a pas favoriſé. Vous ajoutez, que nos Modernes ont four-

ragé dans Durier. Il n'y a, dites-vous, pour s'en convaincre par un seul exemple, qu'à voir l'Alcibiade ; ce n'eſt qu'une copie du Thémiſtocle de Durier, duquel l'Auteur d'Alcibiade a tranſcrit mot-à-mot des ſuites entieres de Vers.

Si vous vous étiez ſouvenus de votre Préface, vous n'auriez pas hazardé une déciſion ſi téméraire. Vous nous aviez promis que vos critiques ſeroient rares, honnêtes & ſupportables; vous ne deviez prononcer qu'avec connoiſſance de cauſe, & avec les ménagemens que la bienſéance demande. Comparez vos promeſſes avec le jugement que vous portez, & voyez ſi vous tenez parole.

Oui, Meſſieurs, je le ſoutiens avec confiance. J'ai les deux Pieces ſous mes yeux (*a*). Le Thémiſtocle & l'Alcibiade ne ſe reſſemblent en preſque aucune de leurs parties. Le fond du ſujet des deux Tragédies eſt la retraite de ces deux illuſtres Athéniens en Perſe. Plutarque a écrit

(*a*) Voy. Obſervations ſur les Ecrits Modernes, Tome 20, pag. 134. & ſuiv.

leurs Vies, & a fourni la matiere des deux Poëmes. Les deux ſujets ont maniés différemment. D'ailleurs (& ce n'eſt pas une nouveauté au Parnaſſe ;) le même ſujet peut être traité par différens Auteurs. Les deux Corneilles & Racine nous en fourniroient au beſoin des exemples.

Je ne veux pas faire une profonde analyſe de ces deux Ouvrages, ils ſont entre les mains de tout le monde. Ribou a imprimé en 1705 le Thémiſtocle, avec pluſieurs autres Tragédies, ſous le titre de *Théatre François*. Il y a peu de gens à qui l'Alcibiade ne ſoit connu, & qui n'aient pris plaiſir à en retenir une infinité de traits admirables & brillans.

A Dieu ne plaiſe, que je veuille attaquer Durier : mais ſon Thémiſtocle eſt peut-être le plus mauvais & le moins ſuivi de tous ſes Ouvrages. Thémiſtocle n'aime ni ſon pays, ni la Perſe, ni la Maîtreſſe que Durier lui donne. C'eſt un perſonnage ambigu & équivoque, qui ne ſçauroit attacher. Mandane & Palmis, mere & fille, parentes de Xerxès, ſont (ou peu

s'en faut) deux visionnaires, dont les sentimens n'ont rien d'intéressant, ni de déterminé. Xerxès soutient assez mal le caractere de Roi; Artabaze, premier Ministre n'est qu'un méchant qu'on ne punit point. La seule Roxane, confidente de Mandane, est véritablement amoureuse de Thémistocle. Cette passion tombant sur un personnage bas, fait un misérable effet, Enfin, Thémistocle, contre la vérité de l'Histoire, épouse Palmis, & Xerxès promet à Thémistocle de ne jamais faire la guerre à la Grece. Voilà-peu-près le caractere des personnages & la catastrophe du Thémistocle. Peu de beaux traits. On doit cependant être touché de celui-ci. Il est dans la bouche de Palmis. Elle parle de Thémistocle:

Son exil trop injuste est le crime d'autrui,
Mais en dépit du sort ses vertus sont à lui.

A l'égard de l'Alcibiade, son Auteur s'est attaché à le peindre tel que les Historiens & les Poëtes nous le représentent: Beau, vaillant, plein d'esprit, & voluptueux.
C'est

C'eſt un Grec idolâtre de ſa Patrie. Il aime mieux mourir par les mains de ſes Concitoyens, que de porter la guerre dans ſon pays natal. Artaxerce eſt un véritable Roi. Occupé de ſa gloire & de la grandeur de ſon Etat; il croit que la ſaine politique lui doit faire gagner Alcibiade, ou qu'elle l'engage à l'abandonner à la fureur de la Grece. Il parle ainſi de ce proſcrit à Artemiſe:

Inſenſible & fidéle à nos mortelles haines,
Verra-t-il d'un œil ſec tomber les murs d'Athènes?
Et refuſera-t-il ſon bras victorieux
A la Grece mourante, & mourante à ſes yeux?

Quelle nobleſſe dans ce diſcours, & qu'il eſt digne de la majeſté de celui qui le prononce! Les amours d'Artemiſe, & ſurtout celles de Palmis, ſont ménagées avec une adreſſe & une ſageſſe infinie. Les ſituations de la Piece en général ſont touchantes & théatrales. Tout y court au dénoument; tout agit avec ordre. Les mœurs des Perſes & des Grecs y ſont conſervées avec ſcrupule. On y ramene avec

avantage les principales guerres que ces deux Peuples ont eu ensemble. Enfin, Messieurs, si l'on excepte le seul trait que je vais rapporter, on ne trouvera rien dans le Thémistocle dont l'Auteur d'Alcibiade ait voulu profiter. Les Juges équitables remarqueront sans peine que le moderne s'est étudié avec soin & avec raison à éviter l'ancien. Voici l'endroit imité : Xerxès accorde Palmis à Thémistocle, & l'invite à le servir contre la Grece. Celui-ci oppose seulement à Xerxès, que ce seroit travailler pour la gloire de la Grece :

Que de faire paroítre aux yeux de l'Univers,
Qu'on eût besoin d'un Grec pour la réduire aux fers;
Et que pour triompher de son orgueil extrême,
Il vous fallut un bras qui sortit d'elle-même.

Le Moderne tourne cette pensée d'une maniere bien plus agréable :

Voulez-vous qu'on publie, un jour dans l'avenir;
Qu'il vous falut un Grec, Seigneur, pour la punir;
Et qu'elle auroit joui d'une gloire immortelle,
Si l'un de ses enfans n'eût conspiré contr'elle;

Qu'on soit plagiaire à ce prix ! Ce sont

des Copiſtes qui dépriſeront toujours les originaux.

C'eſt, Meſſieurs (je le repete) le ſeul trait que l'Auteur d'Alcibiade paroiſſe avoir emprunté de Durier. C'eſt donc à tort que vous avancez que l'Alcibiade n'eſt qu'une copie du Thémiſtocle, & que l'Auteur d'Alcibiade a tranſcrit mot-à-mot juſqu'à de longues ſuites de vers du Thémiſtocle.

Je crois, Meſſieurs, entrevoir l'origine de la bévuë. Vous formez une Communauté d'Ecrivains. Chacun de vous travaille à la partie de l'ouvrage qui lui eſt diſtribuée. Vous n'êtes pas apparemment tous également habiles & laborieux. La conformité des deux Hiſtoires de Thémiſtocle & d'Alcibiade peut avoir cauſé l'erreur; & celui qui eſt chargé du détail des Théatres a formé le jugement dont je me plains, ſans avoir examiné même légerement ni l'une, ni l'autre Tragédie. Peut-être même n'avez-vous jugé que ſur la foi de quelqu'un qui n'étoit pas mieux inſtruit que vous.

Au reste, Messieurs, je ne m'attends pas à voir cette Lettre dans votre Mercure. Je sçais que je ne suis pas digne d'occuper une place dans ce précieux Recueil. J'attends seulement de votre probité une rétractation autentique. Vous sçavez sans doute (& qu'est-ce que vous ignorez,) vous sçavez, dis-je, que nous sommes tous sujets à nous tromper, & qu'on n'est condamnable qu'autant qu'on persévere dans ses erreurs.

Je suis, Messieurs, &c.



REPONSE à une Critique (a) *de la Tragédie de Tiridate insérée dans le Mercure de France du mois d'Octobre* 1728. page 2188.

ON avoit négligé la réponse suivante à la Critique de la Tragédie de Tiridate, qu'on trouve dans le Mercure de France du mois d'Octobre 1728. On méprisa une si mince & si déraisonnable censure; & ce qu'on publie ici, auroit été enséveli avec la Critique, si l'Auteur du Théatre François n'avoit fait revivre la Piece qu'on est forcé de confondre. On nous apprend qu'elle est du feu Abbé Pellegrin.

Il paroît d'abord que l'Auteur de la Censure n'avoit lû Tiridate que dans l'Edition des Oeuvres de M. de Campistron de 1715. L'Auteur, au lieu d'une Préface en forme, a placé à la tête du Volume un

(*a*) Cette Critique est rapportée dans l'Histoire du Théatre de France. V.

un léger examen de chacune de ſes Tragédies. C'eſt-là qu'il dit que Tiridate eſt celle de ſes Tragédies où il y a plus d'art & de délicateſſe dans les ſentimens. Le ſuccès, ajoute-t-il, en fut prodigieux ; & l'on n'en a point vu ſur notre Théatre de plus brillant, ni de plus conſtant.

Ces mots qui ne contiennent que des vérités ne ſont pas du gout de notre Cenſeur. La poſtérité, s'écrie-t-il, n'a qu'à admirer, ſi elle ne veut faire le procès aux Approbateurs du ſiécle précédent. Non, répond-t-on, on ne dit pas-là, qu'on fera le procès aux Approbateurs du ſiécle précédent. Le champ eſt ouvert à la critique : mais on ſouhaiteroit qu'elle fût raiſonnable & meſurée ; & qu'on n'attaquât pas un Auteur qui n'eſt pas encore aſſez ancien, pour être déchiré à tort & à travers, non-ſeulement par les qualités de ſon eſprit ; mais encore, ce qui n'eſt pas ſupportable, par celles de ſon cœur.

Si le Cenſeur avoit connu celui dont il parle, il auroit pris d'autres ſentimens. Jamais homme n'a été plus à l'abri du ri-

dicule que donne si souvent & si mal-à-propos l'orgueil poëtique. Il ne parloit jamais de ses Ouvrages, ou si quelquefois il s'y trouvoit forcé, c'étoit avec une froideur & un désintéressement qui faisoit plaisir aux personnes qui avoient part à l'entretien.

Avant de prononcer si hardiment, on devoit s'être un peu plus instruit. Il n'y avoit qu'à voir la Préface de la premiere impression de Tiridate chez Guilain en *1696*. C'est-là qu'on auroit trouvé la plus grande partie de ces observations, si vagues, si générales & si frivoles qu'on fait aujourd'hui revivre. On auroit vû-là, ce que le Public & les Critiques du temps, gens aussi éclairés & aussi délicats que ceux d'aujourd'hui, penserent de cet Ouvrage ; & on auroit peut-être quelque sorte de confusion d'avoir rempli vingt-cinq pages d'un Livre, pour ne faire que de mauvaises railleries d'un mort, sans nous rien dire de l'Ouvrage, ou du moins sans nous apprendre que ce que nous sçavions ; & que l'Auteur lui-même ne nous avoit pas laissé ignorer.

Et ne rien dire de la Piece : on ſe trompe ; & le Cenſeur nous apprend ce que perſonne n'avoit encore apperçu. On le félicite de bon cœur de la découverte.

Le rôle d'Abradate, dit-il, eſt inutile. Cela eſt vrai ſans contredit. A quoi penſoit en effet l'Auteur ? Donner à ſon Héros déjà aſſez infortuné & dévoré d'une paſſion auſſi criminelle que l'eſt l'amour qu'il a pour ſa ſœur. Donner, dit-on, à ce Héros un rival aimé, & avoir ajouté à un penchant déraiſonnable, involontaire, & invincible, une jalouſie bien fondée ; en vérité, c'eſt ſe mocquer. Tiridate ne peut conſentir au bonheur de ce rival. Il connoît toute l'étenduë & toute l'énormité de ſon injuſtice ; mais ſon aſcendant l'entraîne. Il ſouffre une viſite d'Abradate, elle elle eſt ſans ſuccès. Erinice qui rencontre ſon Amant au déſeſpoir, vient ſe plaindre à ſon frere. Elle lui demande ce qui l'oblige à s'oppoſer au bonheur d'Abradate ; c'eſt dans ce moment fatal, que Tiridate emporté par la violence de ſon amour, acheve cette terrible déclaration, com-

mencée à la sixieme Scene (*a*) du troisieme Acte ; & que l'adresse de l'Auteur a portée jusqu'à la septieme du quatrieme. Toutes ces situations, tous ces ménagemens, toutes ces circonstances, toutes ces finesses, ne portent aucun trouble dans l'ame des Spectateurs. Puisque le Censeur ne les sent pas, cela doit être ainsi. Concluons donc, que le rôle d'Abradate est inutile.

Les pieux scrupules dont on fait parade, on les repete deux fois, sont très-sensés ; & certainement les Auteurs tragiques doivent profiter de la leçon. Que des Payens querelent les destinées ; & que les Poëtes en les introduisant sur la scene conservent leur religion, leurs mœurs, & leurs coutumes. Pratique hors de toute raison.

Voilà à quoi se réduisent toutes ces longues observations. On analyse les quatre premiers Actes de la Piece, sans pouvoir d'ailleurs les attaquer. On est attentif seulement à ménager peu la réputation de

(*a*) Cette déclaration n'est pas assez filée. Il faut n'avoir jamais vu la Tragédie de Tiridate, pour faire une pareille objection.

l'Auteur. On lui refuse les louanges qui lui sont justement duës. On flétrit, ou on coule légerement sur les beautés de l'Ouvrage. Il est vrai qu'elles gagneroient peu en passant par les mains du Censeur.

A l'égard du cinquieme Acte, on renvoie le Critique à la Préface de l'Edition de 1696, l'Auteur convient de bonne foi, que cet Acte n'est moins fort que les autres, qu'à cause des nécessités du Théatre, qui obligent un Poëte tragique à rendre compte de ses principaux Acteurs. Ce qui ne peut manquer de rendre quelque Scene moins vive, & de précipiter quelqu'évenement. Malheur presque inévitable.

On assure donc, sans entrer dans un plus grand détail, que malgré le jugement du Critique, le succès de Tiridate est juste, mérité, brillant, & constant. On a vu de cette Piece en 1727, plusieurs représentations données de suite, avec tout le plaisir que les premieres peuvent avoir causé dans la nouveauté de l'Ouvrage. Feu Baron & la Demoiselle le Couvreur, nous y ont fait dans ces derniers temps, remar-

quer de nouvelles graces, par la finesse, la noblesse & les agrémens infinis, qu'ils sçavoient donner aux Poëmes, qui comme celui de Tiridate, ont de véritables beautés.



Lettre écrite au Nouveliſte (a) *du Parnaſſe, ſur la perſonne & les Ouvrages de M. de Campistron.*

Vous êtes, Monſieur, ami de M. Arouet (*b*). La maniere ingénieuſe dont vous défendez ſa derniere Tragédie, eſt une preuve de votre complaiſance pour la perſonne & les écrits de cet Auteur.

Vous ne déſapprouvez pas qu'on vous écrive. Vous promettez d'inſérer les Lettres que vous recevrez dans vos nouvelles. Souffrez, Monſieur, que j'uſe de la liberté que vous accordez à tout le monde dans votre quatorzieme Lettre de votre premier Volume. Je me plains de M. Arouet. Je crois, que vous êtes trop équitable, pour ne pas publier les juſtes motifs de mes plaintes.

(*a*) Cette Lettre ſe trouve imprimée avec Privilége & Approbation au deuxieme Volume du Nouveliſte, pag 39.

(*b*) C'étoit ſon ſeul nom en ce temps là.

Que M. Arouet ſoit grand verſificateur, ou grand Poëte, peu m'importe : mais ſon peu de modération & l'injuſtice de ſes critiques me révoltent. Je le vois en toute occaſion, s'acharner contre feu M. de Campiſtron, preſque le ſeul Auteur tragique depuis l'admirable Racine. Dans une brochure (*a*), il le qualifie de pauvre. M. de Campiſtron, en citant ces Vers de Tiridate:

Si je te revoyois, redoutable Princeſſe;
J'aurois juſques ici vainement combattu.
Il eſt comme à la vie un terme à la vertu.

La critique, qui tombe ſans doute ſur ce dernier Vers, attire l'injure de pauvre à M. de Campiſtron.

Je dis que cette Critique eſt non-ſeulement très-indécente ; mais encore, qu'elle eſt très-fauſſe. Le Vers attaqué eſt très-beau. Il eſt juſtement applaudi ; & malgré l'inquiétude & la délicateſſe

(*a*) Dans une Lettre écrite au même Nouvelliſte, on déſavoue cette brochure. Reſſource ordinaire & uſitée C'eſt la vingt-ſixeme Lettre, Tome II.

du Cenſeur, il le ſera toujours. La ſituation de Tiridate, qui ſe fait la violence de s'éloigner pour jamais de ſa ſœur, n'a pu lui inſpirer d'autre ſentiment, que celui qu'il exprime ici avec tant d'énergie & de nobleſſe. Attaquer le mot de vertu, pris pour celui de réſiſtance; c'eſt en vérité, une pure cavillation. La force eſt une vertu, le Catechiſme l'apprend aux enfans. La réſiſtance au mal; qu'eſt-ce autre choſe que la force ?

D'où d'ailleurs a-t-il pu être permis au Critique, de ſe ſervir d'un terme ſi familier, ou pour mieux dire, ſi offenſant ? D'un terme, qui, ſelon l'uſage ordinaire, raſſemble toutes les marques de mépris, qu'on peut donner à un Auteur. La Critique dont le miſérable d'Aſſouci ſe plaint, n'eſt pas à beaucoup près ſi amere.

Et juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.

Notre impitoyable Cenſeur a-t-il connu ce pauvre M. de Campiſtron dont il parle avec tant d'impoliteſſe, & ſi peu de ména-

gement ? Sçait-il, que ce pauvre homme, avoit l'honneur d'être admis ſans qu'il lui en coutât des baſſeſſes, & ſans ſe rendre importun à la Cour de Madame la Dauphine de la Maiſon de Baviere, Ayeule de notre Roi ? Sçait-il, que ce pauvre homme, a paſſé preſque toute ſa vie ſoit à la Cour, ſoit dans les Armées, avec tout ce que la France a eu de grand & de reſpectable ? Enſorte qu'il pouvoit dire avec Abradate :

Dans les jeux de la Cour, dans l'honneur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ſes pas ;
Et quand dans ſes périls il s'eſt comblé de gloire ;
Mes yeux ont de ſi près éclairé ſa victoire.
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut ſouvent d'autre témoin que moi.

Voilà au combat de Steinkerque la ſituation de celui qu'on traite de pauvre homme. Qu'on convienne que du moins en cette occaſion, ce pauvre homme, peint avec aſſez de grandeur & de juſteſſe.

Mais je veux bien, qu'on ait ignoré la conſidération dont M. de Campiſtron a

été redevable à ses aimables qualités. M. Arouet peut-il n'être pas instruit, comme Poëte Tragique, de l'Histoire du Théatre? A la retraite de Racine, ce fut Campistron, qui eut en quelque maniere, la gloire de consoler la Cour & Paris d'une si grande perte. Les Tragédies d'Arminius, d'Andronic, d'Alcibiade, & de Tiridate publiées de suite, & dont le succès fut aussi éclatant qu'il est durable, firent dans ces temps-là les délices de tout le monde; & font encore depuis plus de cinquante ans, l'agréable amusement des honnêtes gens. J'excepte cependant un certain nombre de prétendus Connoisseurs.

Neuf Editions de ses Oeuvres dragmatiques faites à Paris pendant la vie de l'Auteur, sans compter celles des Pays étrangers. Des traductions de ses Pieces en d'autres Langues, un succès toujours égal sur nos Théatres, semblent, malgré les jugemens de quelques Modernes, assurer l'immortalité aux Tragédies de M. de Campistron.

Etoit-on sans gout, sans sentiment, sans connoissances,

connoiſſances, il y a environ quarante-cinq ans? Ou eſt-on devenu ſage, judicieux, pénétrant, habile, depuis vingt ou vingt-cinq années? Voilà une étrange queſtion! Oſeroit-on prononcer devant nos Modernes, en faveur du ſiécle de Louis XIV. & ſoutenir hardiment que c'étoit le ſiécle d'or pour les Lettres, & que le bon gout chancele. La preuve n'en ſeroit pas difficile. Mais revenons à notre Adverſaire.

Dans la Préface de ſon Brutus, il ſe déchaîne encore contre M. de Campiſtron; & cite Alcibiade, Piece, dit-il, très-ſuivie, mais foiblement écrite. Comme ce dernier terme eſt vague, & qu'il ne ſçauroit fixer le genre de ſtile qui convient à la verſification tragique; on ne s'arrêtera pas à examiner ce qu'on entend par la foibleſſe de ſtile. On dira ſeulement en paſſant, que celui qui n'eſt chargé que du bruit que font d'éternelles antitheſes, n'eſt pas celui qui convient au dialogue. Une des ames de la Tragédie.

On ſe plaint de ce que l'amour domine

dans nos Tragédies. Plainte ſi ſouvent & ſi inutilement réitérée : mais l'uſage eſt établi. Il faut le ſouffrir. On cite pour exemple des petiteſſes de l'amour, ces Vers d'Alcibiade :

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable !

Et le reſte. On a, dit-on, admiré longtemps ces mauvais Vers que récitoit d'un ton ſéduiſant l'Eſopus du dernier ſiécle.

Qu'on banniſſe donc, les peintures de l'amour & ſes foibleſſes, de notre Théatre. Que notre Cenſeur aille plus loin, qu'il change le caractere du voluptueux Alcibiade ; & qu'à ſa place il ſubſtitue des Philoctetes, des Varus (*a*), perſonnages fanfarons, romaneſques, & ſi reſſemblans, qui tous enſemble n'en ſçauroient faire qu'un ſeul. D'un autre côté, auſſi doucereux que des Héros d'Opéra.

S'il faut adopter une Critique ſi dure, que deviendront ces délicieux perſonnages de Racine ? Que deviendra notre Spectacle ? Sera-t-il réduit à la ſeule & inimi-

(*a*) On en pourroit aujourd'hui citer bien d'autres.

table Athalie? Polieucte est proscrit. On y parle d'amour.

On qualifie la tirade d'Alcibiade citée, de mauvais Vers. Décision hardie. Ces Vers, répond-t-on, sont poëtiquement bons. On les maintiendra tels, jusqu'à ce qu'on ait fait voir ce qui les rend si mauvais. Les sentimens en sont petits: mais, les termes, les rimes, & la cadence en sont très-justes. Ceux qui suivent sont fort beaux:

Pour effacer des traits honteux à ma mémoire,
D'un pas plus assûré courir après la gloire.

En voilà sans doute assez. On eût souhaité d'en dire moins. Nous laissons jouir paisiblement notre Censeur de sa gloire poëtique. Il permettra néanmoins qu'on lui dise, qu'un peu de modestie fait toujours honneur aux plus grands hommes. Qu'il s'applique sagement ce Vers de ce même Alcibiade:

Mes erreurs n'ont fait que trop de bruit.

Et qu'il apprenne à parler avec plus de

circonſpection d'un Auteur, dont il ne dédaigne pas quelquefois les penſées & les expreſſions.

Je ſuis, Monſieur, &c.



PREFACES
DE L'AUTEUR.

VIRGINIE.

J'Etois si jeune lorsque je composai cette Tragédie, que je me suis toujours étonné comment j'avois eu la témérité de la commencer, & la force & le bonheur de la finir. Son succès, quoique médiocre, ne me donna pas lieu de me rebuter du Théatre. Le sujet est tiré de l'Histoire Romaine. Tout en est vrai, & il n'y a point de personnage épisodique. Personne n'ignore que le crime d'Appius, & la mort de Virginie, furent cause que le Gouvernement fut changé dans Rome, & que la puissance des Décemvirs y fut abolie. Tous ceux qui ont écrit l'Histoire de la République & de l'Empire Romain, rapportent ce grand événement, particulierement Tite-Live vers la fin du troisieme Livre de la premiere Décade.

ARMINIUS.

CE sujet est aussi pris de l'Histoire Romaine. Le nom d'Arminius est célebre par mille endroits; mais sur-tout par la défaite de Varus, & par le désespoir d'Auguste. L'ancienne Ger-

manie n'a point eu de Prince, ni de Capitaine, qui puiſſe être comparé à celui-là; & Tacite nous en fait concevoir la haute idée, par le magnifique éloge qu'il fait de lui, à la fin du ſecond Livre de ſes Annales. Il n'y a dans cette Tragédie que l'amour de Varus pour Iſménie qui ſoit de mon invention; tous les autres faits, & tous les Perſonnages ſont hiſtoriques. Son ſuccès fut grand, quoiqu'elle fut repréſentée dans un temps peu favorable aux Spectacles. J'avouë que j'ai une furieuſe prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce que j'en penſe: mais j'oſe avancer hardiment qu'il y a peu de Pieces de Théatre où il y ait plus de ſentimens & plus de grandeur que dans celle-ci; principalement dans le ſecond Acte, que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu ſur la Scene.

Il y a environ trois ans qu'un Gentilhomme de Florence, Académicien de la Cruſca, traduiſit cette Tragédie en Italien preſque mot pour mot, & en fit un Opera, lequel fut repréſenté pendant trois mois devant M. le Grand Duc de Toſcane, dans ſon Palais de Pratolin, avec un applaudiſſement général.

ANDRONIC.

*JE conçus la premiere idée de ce ſujet ſur une Hiſtoire moderne *, écrite par M. l'Abbé*

* Dom Carlos, Hiſtoire Eſpagnole.

de Saint Réal, & qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme par des raisons invincibles je ne pouvois pas mettre sur la Scene les Personnages de M. de Saint Réal sous leurs véritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque événement, qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureusement ce que je cherchois dans l'Histoire de Constantinople. Les caracteres de Callo-Jean, d'Andronic, & d'Irene, sont les mêmes que M. de Saint Réal a donnés à ceux dont il a parlé; & les faits des deux Histoires sont conformes dans toutes leurs circonstances. La seule différence qu'on y trouve, c'est que Callo-Jean ne fit pas mourir son fils; il se contenta de lui faire créver les yeux avec du vinaigre brûlant, supplice ordinaire des Princes de l'Empire d'Orient.

Au reste, l'éloge que j'ai fait d'Alexis, Pere de Callo-Jean, n'est point sans fondement. Ce fut un très-grand Empereur; & la Princesse Irene sa fille, la Sapho de son siécle, a composé un Poëme à sa louange, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le succès de cette Tragédie fut aussi heureux à la Cour & à la Ville, qu'aucun qu'il y ait jamais eu; & il se passa même pendant les premieres représentations des choses si avantageuses pour moi, qu'il ne me convient pas de les rapporter.

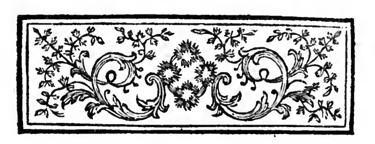
TABLE

Des Pieces contenues dans le premier Volume.

VIRGINIE,

VIRGINIE,

TRAGEDIE.



A MONSEIGNEUR

DE FIEUBET,

PREMIER PRESIDENT

DU PARLEMENT

DE TOULOUSE.

*ONSEIGNEUR,*

Si je prends la liberté de vous offrir cette Tragédie, je ne songe qu'à vous rendre des graces publiques de la puissante & génereuse

protection dont vous avez toujours honoré ma Famille : elle vous a des obligations infinies, & toute la reconnoiſſance que j'en puis marquer eſt de l'apprendre à tout le monde ; c'eſt l'unique deſſein que je me ſuis propoſé. Vous ne verrez aucun Eloge dans cette Epître, celui que je fairois de Vous, MONSEIGNEUR, auroit trop peu de force pour un ſi grand ſujet, & j'ai vu tant de gens plus habiles que moi échouer dans cette même entrepriſe, que je dois profiter de leur exemple, & me taire lorſqu'il eſt trop dangereux de parler. Mais quand je ſerois aſſez hardi pour entreprendre une choſe ſi difficile, que pourrois-je dire de vous, MONSEIGNEUR, que toute la France ne ſçache auſſi - bien que moi ? Elle regarde avec admiration cette pénétration vive, & cette intégrité inébranlable qui après s'être conſommées dans les plus importantes Charges de la Robbe, vous firent choiſir par LOUIS LE GRAND, pour être le Chef du ſecond Parlement du Royaume, dans un âge où il n'eſt permis qu'aux hommes extraordinaires de prétendre à de pareilles dignités. Heureux ſont les Peuples

qui peuvent voir briller de près vos éminentes vertus dans cette Auguſte Place, & reſſentir à toute heure les effets de votre Juſtice. Ils pouſſent ſans doute des vœux continuels au Ciel pour la conſervation d'une vie auſſi glorieuſe que la votre, & qui leur eſt ſi néceſſaire. Mais c'eſt ce que je ſais plus que tous, puiſque je connois mieux que perſonne ces vérités éclatantes, & que je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéïſſant Serviteur. C***

ACTEURS.

APPIUS, l'un des Decemvirs de la Ville de Rome.

ICILE, Chevalier Romain accordé avec Virginie.

CLAUDIUS, Chevalier Romain.

PLAUTIE, Mere de Virginie, & femme de Virginius.

VIRGINIE, fille de Virginius, & de Plautie.

CAMILLE, Confidente de Virginie.

FULVIE, Confidente de Plautie.

SEVERE, Affranchi d'Icile.

FABIAN, Affranchi d'Appius.

PISON, Capitaine des Gardes d'Appius.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais d'Appius.



VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLAUDIUS, PISON.

CLAUDIUS.



De ma témérité Rome entiere surprise,
Demande les raisons d'une telle entreprise.
Le Peuple compatit à la juste douleur
D'un Amant éperdu, d'une mere en fureur.

Il eſt temps d'informer Rome, Icile, & Plautie
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie.
Qu'ils apprennent, Seigneur, & ſans plus diffé-
rer...

APPIUS.

Hélas!

CLODIUS.

Qui peut encore vous faire ſoupirer?
Quel injuſte chagrin & vous trouble & vous gê-
ne?
Que craignez-vous?

APPIUS.

Je crains l'aſpect d'une inhumaine.
Je crains de nos projets le ſuccès dangereux.
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheu-
reux,
D'un amour dans mon cœur formé ſans eſpé-
rance,
Et dont le déſeſpoir accroît la violence:
Je me laiſſai ſurprendre aux yeux qui m'ont char-
mé,
Sçachant depuis long-temps qu'Icile étoit aimé.
Quand le don de leur foi, quand leur amour ſi
tendre
Défendoit à mes vœux de pouvoir rien préten-
dre.

Dieux ! que n'entreprend point un cœur au déſeſpoir ;
Je ne me ſouvins plus des loix de mon devoir,
Et pour ſemer entr'eux un éternel divorce,
Mon amour employa l'artifice & la force.
Je t'appris mes malheurs ; ton amitié pour moi,
Déja par cent efforts m'aſſuroit de ta foi,
Et contre Icile enfin, ta haine inexorable
Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.
Ainſi je t'engageai dans mes deſſeins ſecrets,
Ton zele aveuglément a pris mes intérêts.
Cependant quand je voi l'entrepriſe avancée,
Mille périls divers s'offrent à ma penſée.
Mais je tremble ſurtout, qu'un odieux Rival,
Au repos de mes jours ne ſoit encor fatal.

CLODIUS.

De mon zele pour vous aſſuré dès l'enfance,
Vous m'avez honoré de votre confiance,
Seigneur, & votre main par de nouveaux bienfaits
A ſemblé chaque jour prévenir mes ſouhaits.
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confeſſe,
C'eſt d'avoir employé mes ſoins & mon adreſſe,
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'eſt promis :
Je le haï plus lui ſeul que tous mes ennemis.
Depuis que par ſa brigue aſſurant ma diſgrace,
Je l'ai vû dans nos Camps commander en ma place ;

Et par l'injuste choix de Rome & du Sénat,
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat,
Que je ferois heureux de le pouvoir détruire !
Je gouterai du moins le plaisir de lui nuire,
Puisqu'enfin votre amour me permet aujourd'hui
D'attacher à ses jours un éternel ennui.
Mais je n'aurois pas cru, quelque ardeur qui vous presse,
Que le cœur d'Appius fit voir tant de foiblesse.
Tout flatte vos desirs, tout succéde à vos vœux,
Vous n'avez qu'à vouloir, Seigneur, pour être heureux.
Cependant un Rival que votre amour accable
Vous gêne & vous paroît encore redoutable.
Il vous le falloit craindre en cet instant cruel,
Que conduisant déja Virginie à l'Autel;
Par les liens sacrés d'un heureux Hymenée,
Il alloit à son sort joindre sa destinée,
Lors que tout étoit prêt, la coupe, le couteau;
La Victime, l'encens, le Prêtre, le flambeau.
Quand Plautie elle-même à ses desirs propice
Pour l'Hymen de sa fille offroit un sacrifice.
C'étoit alors, Seigneur, qu'on eût pû pardonner
Le trouble où votre cœur semble s'abandonner:
Mais j'ai mis à ces nœuds un invincible obstacle,
Et pour vous épargner ce funeste spectacle,
J'ai ravi la conquête à cet heureux Amant,
Dans le Temple, à l'Autel, dans le même moment
Qu'il formoit ce lien à votre amour contraire;

Et malgré les soupirs & les pleurs d'une mere ;
Malgré tous les efforts d'un Amant furieux,
J'ai conduit, j'ai remis Virginie en ces lieux.
Votre repos enfin de vous seul va dépendre,
Il ne vous reste plus, Seigneur, qu'à faire entendre
Une fausse équité qui soutiendra mes droits,
Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
Parlons ; & publions enfin que Virginie,
N'est point du noble sang dont on la croit sortie,
Que chez moi d'un Esclave elle a reçû le jour,
Quelle doit être aussi mon Esclave à son tour ;
Et suivant le Destin de ceux qui l'ont fait naître,
Hériter de leurs fers, & m'accepter pour maître.

APPIUS.

Différons un éclat mortel à son honneur ;
Seule encor de son sort elle sçait la rigueur.
Peut-être se voyant au bord du précipice,
Son péril à mes vœux la rendra plus propice.
N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers.
Elle craint ; il suffit, de tomber dans les fers ;
Elle frémit des maux d'un sort si déplorable.

CLODIUS.

Profitez donc, Seigneur, de ce temps favorable,
Et donnant un cours libre à vos secrets soupirs ;
Courez à Virginie expliquer vos desirs.

APPIUS.

Je me ſuis tu long-temps, & veux me taire encore,
Loin de faire éclater ce feu qui me dévore,
Je dois plus que jamais le cacher en ce jour.
Tout m'y contraint, l'honneur, mon devoir, mon amour.
Quel temps pour déclarer ma téméraire flâme ?
A quel trouble nouveau je livrerois ſon ame ?
Je ne ferois hélas ! qu'irriter ſes douleurs,
Mes diſcours groſſiroient la ſource de ſes pleurs.
C'eſt aſſez qu'arrachée à l'Amant qu'elle adore,
Captive dans ces lieux, elle ait appris encore,
Qu'elle eſt prête à tomber dans la honte des fers,
Ce ſeroit à la fois trop de malheurs divers.
Attendons pour lui faire un aveu ſi terrible,
Que le temps ait rendu ſa douleur moins ſenſible.
Epargnons ſes ſoupirs & cherchons un moment,
Ou je trouve ſon cœur moins plein de ſon Amant,
Mais cachons-lui ſurtout, que c'eſt moi qui l'oprime,
Et puiſqu'enfin l'Amour me coute un ſi grand crime,
Que j'en rougiſſe ſeul, ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour témoins.

CLODIUS.

Prenez garde, Seigneur, qu'une injuste contrainte
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte,
Vous nourrissez un feu prêt à vous consumer,
Vous languirez toujours....

APPIUS.

Cesse de t'allarmer:
J'ai mes raisons: je veux qu'une action si noire,
Loin de finir ma vie en releve la gloire.
Déguisons ce forfait, couvrons-en la noirceur;
Et faisons admirer ce qui feroit horreur.
Si la vertu souvent passe pour imposture,
Le crime imite aussi la vertu la plus pure,
Et mon coupable amour sera mieux écouté,
Sous un prétexte adroit de générosité.
Je vais donc annoncer moi-même à Virginie,
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie,
Et que rien désormais ne la peut secourir,
Que la main & la foi que je lui viens offrir;
Sous ces dehors flatteurs je cacherai mon crime,
Par-là je gagnerai son cœur ou son estime,
Et l'on imputera par ce subtil détour,
A la seule pitié les effets de l'amour.

CLODIUS.

Je me rends au dessein que l'Amour vous suggere,
De notre intelligence il couvre le mystere:

Mais il faudroit auſſi pour ne rien négliger,
Eloigner un Rival qui cherche à ſe vanger :
Prévenez les tranſports d'un Amant en furie,
Prêt à tout hazarder pour ſauver Virginie.

APPIUS.

Eh! c'eſt où je l'attends. J'ai ſçû déja prévoir!
Les effets de ſa rage, & de ſon déſeſpoir :
Mais à notre deſſein ſa colere eſt utile,
Auſſi loin de bannir ce redoutable Icile,
Bien loin de lui cacher l'objet de ſon amour,
Je prétends qu'il la voie, & même dès ce jour.
Oui, je veux qu'il jouiſſe ici de ſa préſence
Afin de le porter à plus de violence :
Cet objet douloureux aigrira ſa fureur,
Il voudra la vanger & finir ſon malheur.
Ce Rival odieux pour ſervir ce qu'il aime,
A mes tranſports jaloux viendra s'offrir lui-mê-
me,
Et dès le moindre effort qu'il oſera tenter,
Sans bruit dans ce Palais je le fais arrêter.

CLODIUS.

Ah! je prévois....



SCENE II.

APPIUS, CLODIUS, FABIAN, PISON.

FABIAN.

Plautie, aux pleurs abandonnée;
Seigneur, à vous attendre eſt toujours obſtinée;
Elle veut vous parler, & ſes fréquens ſoupirs....

APPIUS *à Fabian.*

Qu'elle entre cependant pour flatter ſes deſirs,
Dans cet appartement conduiſez Virginie:
Allez; & dites-lui qu'elle y verra Plautie,
(à Clodius.)
Vous d'une Mere en pleurs évitez les tranſports,
Eloignez-vous.

CLODIUS.

Seigneur, c'eſt mon deſſein, je ſors,
Ma préſence ſans doute aigriroit ſa colere.

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mere,
Et puiſqu'après deux jours d'un mortel déſeſpoir
Vous avez bien voulu conſentir à me voir,
Pourrai-je me flatter ?

APPIUS.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne ſois frappé du trouble de votre ame.
J'ai crains avec raiſon de vous voir en ces lieux,
Et que votre douleur n'éclatât à mes yeux,
J'ai fait plus, j'ai tâché long-temps de me défendre
De cauſer tant de pleurs que je vous vois répandre,
Mais mon cruel devoir le plus fort dans mon cœur,
D'une pitié craintive eſt demeuré vainqueur,
J'ai cédé, j'ai ſuivi la ſévere Juſtice.
Enfin, que vouliez-vous, Madame, que je fiſſe ?
Chargé

Chargé par tout l'Etat du pouvoir Souverain.....

PLAUTIE

Osez-vous vous parer d'un prétexte si vain ?
Quoi ! vous ordonne-t-il ce devoir téméraire
D'enlever sans pitié Virginie à sa Mere ?
Dans le temps que son Pere à la guerre occupé
Peut-être va mourir pour ceux qui l'ont trompé.
Mais pourquoi dans ces lieux retenez-vous ma fille ?
Pourquoi l'arrache-t-on du sein de sa Famille ?
Pour quel crime commis vos barbares soldats
Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras ?
Pourquoi....

APPIUS.

De son Destin n'êtes-vous pas instruite ?

PLAUTIE.

Hélas ! dans ce Palais tout le monde m'évite ;
Envain depuis deux jours errante dans ces lieux :
Les pleurs que j'ai versés ont épuisé mes yeux ;
Envain de tous côtés mes cris se font entendre :
De son Destin encor je n'ai pû rien apprendre,
Et je trouve partout dans mes soins empressés.
Des Gardes interdits, des visages glacés,
Qui redoutent ma vue, & prêts à se confondre,
Se dérobent à moi, sans daigner me répondre,

Par vos ordres cruels...

APPIUS.

Ceffez de m'accufer
Et ne me forcez pas de vous défabufer,
Quand je vous aurai dit...

PLAUTIE.

Quoi ! que pourriez-vous dire ?
Expliquez-vous ?

APPIUS.

Je fçais qu'il faut vous en inftruire.
Mais, Madame, je crains de redoubler vos pleurs;
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs :
Cette fille, l'objet d'une amitié fi tendre
Que vous me demandez, que vous venez défendre :
Cette fille qui fit vos plaifirs les plus doux ;
Un autre vous l'enleve, elle n'eft plus à vous.

PLAUTIE.

Dieux ! qu'entends-je ? Comment ?

APPIUS.

Ce n'eft plus un myftere
Je fuis de Virginie ici dépofitaire :

Clodius ſçait enfin la noire trahiſon,
Qui la fit autrefois ſortir de ſa maiſon :
Où d'un Eſclave infâme elle a reçu la vie.
Oui, Madame, voilà le ſort de Virginie;
Cet Eſclave mourant, par ſes remords preſſé
N'a pû diſſimuler tout ce qui s'eſt paſſé :
Le traître a déclaré que dans votre Famille,
Par un échange adroit il fit entrer ſa fille,
Et pluſieurs Citoyens appellés à ſa mort
Sont prêts de confirmer ſon funeſte rapport;
Cet Etranger ſecret a droit de vous confondre.

PLAUTIE.

Je demeure ſtupide, & ne ſçais que répondre,
D'un autre, Virginie, auroit reçu le jour.
Non, non, elle eſt ma fille, & j'en crois mon amour,
Mon cœur frémit, mon ſang s'émeut de cette injure,
Je ſens trop fortement s'expliquer la nature,
Et je cede à la voix de ces inſtincts ſecrets,
Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais.
Sur Virginie enfin, quoi qu'on oſe entreprendre,
Contre tout l'Univers je ſçaurai la défendre.
Ouvrez les yeux, Seigneur, un perfide aujourd'hui,
Pour me percer le cœur implore votre appui.
Et vous le ſoutenez! Quoi! votre propre gloire,
De mes ſacrés ayeux l'immortelle mémoire,

De mon illuftre Epoux les éclatans exploits,
Son fang pour le pays répandu tant de fois,
Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
N'ont pas dans votre cœur défendu Virginie.
Ah! rendez-moi, Seigneur, ce tréfor précieux,
Ma fille, feul préfent que j'ai reçu des Dieux.
Avec tant d'amitié dans mon fein élevée,
De cent périls divers par moi feule fauvée,
Pour qui j'ai pris enfin, tant de pénibles foins;
Seigneur, dont vos yeux mêmes ont été les témoins.

APPIUS.

Madame, à vos defirs je voudrois fatisfaire,
Inexorable loi d'un devoir trop févere!,
Qui nous fait bien fouvent condamner à regret
Ceux pour qui notre cœur fe déclare en fecret.
C'eft à vous d'éviter le coup qui vous menace.
Combattez Clodius, confondez fon audace,
Madame, & vous verrez les fuplices tous prêts
Vous vanger d'un perfide, & punir fes forfaits:
Cependant Virginie en ce lieu fe doit rendre,
On peut en liberté lui parler & l'entendre.
Vous la verrez, Madame, avant que de fortir,
moi-même en ce moment je l'ai fait avertir.
Elle entre: je vous laiffe.

SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Ah! quel comble de joie!
Madame, enfin, le Ciel souffre que je vous voie.
Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens,
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens.

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une Mere.
Mais hélas! ils ne font qu'augmenter ma misere.
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs.
Tremble, frémis, entends le plus grand des malheurs.
Le traître Clodius....

VIRGINIE.

J'ai tout appris, Madame,
Si l'horreur de ce coup a pu fraper mon ame,

Revenue à l'inſtant de ce trouble ſoudain,
J'ai vu pour m'en parer le remede certain.
Ne craignez point pour moi l'horreur de l'eſclavage,
Le ſang a dans mon ſein tranſmis votre courage :
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes ayeux,
Leur exemple ſans ceſſe eſt préſent à mes yeux ;
De mes jours malheureux je finirai la courſe,
Sans qu'aucune foibleſſe en terniſſe la ſource,
Le plus cruel trépas me ſemblera trop doux,
Mourant avec le nom que j'ai reçu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je préviendrai ta funeſte diſgrace,
J'admire de ton cœur la généreuſe audace :
Le deſſein de mourir pour conſerver ton rang,
Eſt digne de ma fille, eſt digne de mon ſang :
Mais je n'en puis ſouffrir la cruelle penſée ;
Rome dans ton deſtin eſt trop intéreſſée.
Virginius déja par mes ſoins averti,
Pour te venir défendre eſt ſans doute parti.
Dès le même moment que tu me fus ravie,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,
J'envoyai vers le camp ; & je ne doute pas,
Que ton pere vers nous ne s'avance à grand pas.
Icile furieux, menace, prie, exhorte,
Aux plus hardis projets ſa tendreſſe l'emporte.
Enfin, pour te ſauver il ſuffira de moi ;
Que ne pourrai-je point en agiſſant pour toi ?

Nous attendons beaucoup du ſecours de leurs
armes :
Mais n'eſpere pas moins de celui de mes larmes,
De cet affreux Palais j'oüvrirai les chemins ;
Je ſervirai de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brûlans ſoupirs verſeront dans leur ame,
Cette bouillante ardeur qui m'anime & m'enflamme.
Adieu : je cours ....

VIRGINIE.

Hélas ! vous me quittez ſitôt,
Madame ....

PLAUTIE.

J'en frémis : mais ma fille il le faut.

VIRGINIE.

Eſt-ce trop peu des maux, dont je ſuis déchirée ?
Serai-je d'avec vous encore ſéparée ?
Après tant de ſoupirs, à peine je vous voi.....

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je ſouffre moins que toi ;
Quant à partir d'ici je me crois toute prête ;
Malgré tous mes efforts ma tendreſſe m'arrête :
Cet Amour toutefois ardent à ton ſecours,
Demande des effets, & non pas des diſcours.

Je te quitte, ou plutôt je vais tarir tes larmes,
Te rendre à ta Famille, & finir nos allarmes,
Le ſoin de te ſauver m'arrache de ce lieu.
On m'attend, & j'y vole : adieu, ma fille, adieu.

SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE connois-tu l'excès de ma miſere,
Quel triſte ſort !

CAMILLE.

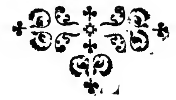
Je crains bien moins que je n'eſpere.
Les premiers des Romains ſe déclarent pour vous.
Contre votre Ennemi le Peuple eſt en courroux.
Votre Pere eſt aimé dans Rome, & dans l'armée.
Le jeune Icile enfin, dont vous êtes charmée,
Et qui doit par l'hymen s'unir à votre ſort,
Ne fera pas pour vous un inutile effort,
Sans doute en ce moment....

VIRGINIE.

VIRGINIE.

Excuſe ma foibleſſe.
Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'intéreſſe ?
Crois-tu qu'il me conſerve une fidéle ardeur ?
Mes diſgraces peut-être auront changé ſon cœur.
Ah ! ſi le mien privé ſeulement de ſa vue,
Ne reſiſte qu'à peine au chagrin qui me tue.
Dieux ! contre ma douleur, où trouver du ſecours.
Camille, s'il falloit le perdre pour toujours ?
N'importe en ce moment, quoi que le Ciel ordonne
A ſes ordres ſacrés mon ame s'abandonne ;
Je reſpecte les traits qui partent de ſa main,
Et je vais ſans murmure attendre mon deſtin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

OUI, vous pouvez, Seigneur, auſſi bien que Plautie,
Entrer dans ce Palais, parler à Virginie,
Vous ne vous plaindrez plus de l'injuſte pouvoir,
Qui vous a juſqu'ici défendu de la voir,
Dans cet appartement où l'on va la conduire :
De tous vos ſentimens elle pourra s'inſtruire.
Mais pourquoi la revoir ? Mon eſprit incertain,
Ne comprend pas encor quel eſt notre deſſein :
Je ne ſçais que juger de votre impatience.
Quel intérêt vous porte à chercher ſa préſence ;
Seigneur, eſt-ce un effet de la ſeule pitié,
Ou le ſimple devoir d'un reſte d'amitié ?
Car je ne penſe pas dans ſa miſere extrême,
Averti de ſon ſort par Plautie elle-même :

Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur ;
Que vous fentiez pour elle une honteufe ardeur.
Non, je ne croirai point qu'un auffi grand courage,
Puiffe avilir fes vœux jufques dans l'efclavage,
Qu'Icile jufques-là put jamais s'abaiffer.

ICILE.

Severe que dis-tu ? Ciel ! qu'ofes-tu penfer ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie,
Dans la honte des fers, & dans un rang plus bas,
Quel que fut fon deftin je ne changerois pas.
Plus on veut l'abaiffer, plus je fens que je l'aime,
Si fes malheurs font grands mon amour eft extréme.
Qu'ai-je fait jufqu'ici pour lui prouver ma foi,
Je lui rendois des foins, qui n'eût fait comme moi ?
Tout ne flattoit-il pas mes vœux, & ma tendreffe,
Gloire, biens, dignités, pouvoir, crédit, nobleffe ;
Sa main me donnoit tout, qui n'eut pû préfumer,
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'hui mon amour feul éclate,
Et mon ambition n'ayant rien qui la flatte.

Je ferai hautement triompher en ce jour,
La générofité, la conftance, & l'amour.

SEVERE.

Dieux! qu'eft-ce que j'entends? Votre difcours m'étonne,
A quel fatal projet l'Amour vous abandonne,
Une fille fans nom, & qu'on va condamner....

ICILE.

Parce qu'on la trahit, dois-je l'abandonner?
Et ne lui faifant voir qu'une amitié commune,
Régler ma paffion au gré de la fortune.
S'il eft des cœurs mal faits, & d'indignes Amans,
Qui fuivent dans leurs vœux ces lâches fentimens,
Pour moi n'en doute point, quand j'aime Virginie:
C'eft à d'autres objets que mon cœur facrifie,
Les grandeurs que le fort peut ravir en un jour,
N'ont jamais attiré mes vœux ni mon amour,
La fermeté d'efprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voilà ce qui m'engage:
Ce qui dépend du Sort eft pour moi fans appas,
Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SEVERE.

Vous fuivez trop, Seigneur, une aveugle tendreffe.

ICILE.

Ah ! ne t'oppofe plus à l'ardeur qui me preffe.
Cependant Virginie eft long-temps à venir ;
Quel obftacle nouveau pourroit la retenir.
Quand verrai-je ceffer l'ennui qui me dévore,
Néglige-t-elle hélas ! Un Amant qui l'adore.
Dieux ! que puis-je penfer de fon retardement ?
Que je fouffre de maux en ce cruel moment !
Que je fuis déchiré ! Mais je la vois, Severe :
Elle vient.

SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE, CAMILLE.

ICILE.

Le deftin ne m'eft plus fi contraire,
Madame, je vous vois, & je puis en ce jour,
Faire encor à vos yeux éclater mon amour.
Qui l'eut cru que fi près d'un heureux Himenée,
Notre amour à ces maux dût être condamnée.
Mais fufpendez l'effort de toutes vos douleurs,
Que la joie un moment regne feule en nos cœurs.

Pour moi, je l'avouerai, quand le ſort me mena-
ce,
Du bien que je reçois je lui dois rendre grace,
J'étois abſent de vous, inquiet, déſolé :
Je vous vois, je vous parle, & je ſuis conſolé.
Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame,
Tout s'eſt évanoui devant vos yeux, Madame,
Ma préſence fait-elle au moins dans votre cœur,
L'effet que votre vue....

VIRGINIE.

Eh! le puis-je, Seigneur?
Puis-je de mes deſirs calmer la violence,
Je les ſens augmenter même en votre préſence,
Ce qui devroit cauſer mes plaiſirs les plus doux,
Porte à mon triſte cœur les plus ſenſibles coups.
Jugez dans quels malheurs le Ciel me précipite.
Oui je ſens qu'à vous voir ma triſteſſe s'irrite.
Hélas! j'en connois mieux la perte que je fais:
Car enfin, je vous perds, & vous perds pour ja-
mais.

ICILE.

Ah! Madame, éloignez cette injuſte penſée,
Par ce cruel diſcours ma flamme eſt offenſée,
Pourquoi perdre un eſpoir à notre amour ſi doux,
Qui peut nous ſéparer?

VIRGINIE.

Hélas! l'ignorez-vous
C'eſt le funeſte effort du deſtin qui me brave,
Et ſi je ſors du ſang d'un malheureux Eſclave ;
Je vois qu'à votre Himen je ne dois plus penſer,
Qu'à cet eſpoir ſi doux, il me faut renoncer.
Oui, Seigneur, nous ceſſons de vivre l'un pour l'autre.
Mais Dieux ! que mon malheur eſt différent du votre,
Vous ne perdez en moi qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le ſort condamné,
Et pour vous conſoler de cette foible perte,
Il eſt plus d'une voie à votre amour offerte.
Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'ôſe penſer qu'un cœur ſi généreux,
Après les doux tranſports d'une ardeur mutuelle,
Puiſſe brûler jamais d'une flamme nouvelle.
Mais l'honneur immortel, qu'au milieu des combats,
Votre rare valeur promet à votre bras,
Le généreux deſir de ſervir la Patrie,
Pourront de votre eſprit effacer Virginie ;
Ou ſi ces nobles ſoins ne peuvent l'en bannir,
Pour en combattre au moins le triſte ſouvenir ;
Vous pourrez oppoſer après votre victoire,
Aux chagrins de l'amour, les plaiſirs de la gloire.
Mais moi déſeſpérée, en l'état où je ſuis,
Je ſens de toutes parts augmenter mes ennuis ;

Je perds l'heureux eſpoir d'un illuſtre Hymenée,
Et je perds avec lui le rang où je ſuis née;
Enfin, pour m'accabler dans ce funeſte jour,
Je vois d'intelligence, & la gloire, & l'Amour.

ICILE.

Ainſi vous renoncez à ce juſte Hymenée,
Que deviendra la foi que vous m'avez donnée?
Lié par mes ſermens, & preſque votre Epoux,
N'aurai-je....

VIRGINIE.

Cette foi n'eſt plus digne de vous.
Le ſort injurieux...

ICILE.

Eh bien, que peut-il faire?
Son pouvoir ne peut rien contre un amour ſincere.

VIRGINIE.

Penſeriez-vous à moi dans cet état honteux.

ICILE.

Ah! croyez-moi, Madame, un peu plus généreux:
Rendez plus de juſtice à mon ardente flamme;
Votre mérite ſeul l'alluma dans mon ame,

Et je jure à vos yeux qu'il n'eſt rien que la mort,
Qui puiſſe déſormais ſéparer notre ſort;
Que par tant de ſermens engagés l'un à l'autre.
Les Dieux même....

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, qu'elle erreur eſt la vôtre;
Lorſque vous me verrez dans un rang odieux...

ICILE.

J'aurai le même cœur, j'aurai les mêmes yeux;
Vous conſerverez tout ce que mon cœur adore,
Vous aurez vos vertus; & vous aurez encore,
Pour m'attacher à vous par un lien plus fort:
Vos craintes, vos douleurs, les injures du ſort.
Oui, pour ſerrer les nœuds d'une chaîne ſi belle,
Vos diſgraces auront une force nouvelle.
Ah! ſi c'eſt un devoir pour un cœur généreux,
De plaindre, de ſervir, d'aider les malheureux,
Pour mon cœur enflammé quelle douceur extrême,
De ſoulager en vous le digne objet qu'il aime,
De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin,
Venger votre vertu des affronts du deſtin.

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, cet aveu rend mon ame charmée.
Quel plaiſir de me voir ſi tendrement aimée:

Mais quand l'Amour pour moi vous porte à vous trahir.
A vos vœux indiſcrets, Seigneur, dois-je obéir ?
Non, non, rempliſſons mieux nos devoirs l'un & l'autre ;
Ma générofité doit ſeconder la vôtre,
Et refuſant un bien que j'ai tant ſouhaité,
Faire connoître au moins que je l'ai mérité.

ICILE.

Que ce noble diſcours pleinement juſtifie,
Le véritable ſang dont vous êtes ſortie,
Un cœur dans l'eſclavage, & d'un vil ſang formé,
D'un courage ſi grand n'eſt jamais animé,
Et quelque fier qu'il ſoit toujours quelque foibleſſe,
Découvre tôt ou tard ſa premiere baſſeſſe :
Mais, finiſſez, Madame, un diſcours ſi cruel,
Et qui rend envers moi votre cœur criminel.
Dieux ! eſt-ce-là m'aimer que m'ôter l'eſpérance.

VIRGINIE.

Eh, qu'a-t-il ce diſcours, Seigneur, qui vous offenſe ?
Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ai fait juſqu'à ce triſte jour,
Ce n'eſt pas qu'en effet de mon deſſein troublée,
Par ce coup généreux je ne ſois accablée,

J'en frémis par avance, & jugez par mes pleurs...

ICILE.

Madame, par pitié cachez moi vos douleurs,
C'est trop de mes ennuis, & de votre tristesse:
Mais je la finirai, croyez en ma promesse,
Je perdrai vos Tyrans, & quelque soit leur rang,
Ces pleurs que vous versez leur couteront du sang.

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, arrêtez! Où courez-vous?

ICILE.

Madame;
Ne vous opposez point à l'ardeur qui m'enflamme;
Il faut que l'insolent qui vous ose insulter,
Apprenne désormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais, comment?

ICILE.

C'est à moi de venger votre injure.
C'est à moi de convaincre, & punir l'imposture.
J'y cours: adieu, Madame.

SCENE III.

VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

IL court vous ſecourir,
Les Dieux ſe ſont laſſés de vous voir tant ſouffrir.
Madame, eſpérez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah! que me fais-tu voir? Et qu'ai-je fait Camille?
Dieux! devois-je d'Icile accepter le ſecours,
Pour mes ſeuls intérêts j'ai hazardé ſes jours?
Que n'entreprendra point ſa tendreſſe offenſée,
De cent périls mortels ſa vie eſt menacée?
Hélas! que ce ſeroit un ſecours odieux,
S'il briſoit ma priſon en mourant à mes yeux!
Prévenons-le, eſſayons de finir ma diſgrace;
Nous-même détournons le coup qui nous menace:
Hâtons-nous, empêchons mon Amant de périr:
Courons voir Appius, il peut nous ſecourir.
Que ſes yeux ſoient témoins de mes vives allarmes;

Peut-être sera-t-il attendri par mes larmes ?
Ne nous contraignons plus : le voici.

SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

QUOI ! Seigneur,
Ne calmerez-vous pas le trouble de mon cœur ?
Rendez-vous aux soupirs que je vous fais entendre.
Perdrai-je tant de pleurs que vous voyez répandre ?
Et n'obtiendrai-je point un utile secours,
Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours.

APPIUS.

Hélas ! n'en doutez point votre disgrace extrême !
Plus que vous ne pensez me déchire moi-même ;
Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,
Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs ;
Votre seule jeunesse, & les soins d'une Mere,
A qui mille raisons vous ont rendu si chere,

D'un Pere si fameux les illustres exploits,
Lorsqu'ils parlent pour vous ont de pressantes voix :
Souvent par ces égards mon ame s'est émuë,
De vous rendre à leurs cris elle étoit resoluë ;
Si l'austere devoir d'un emploi glorieux,
Cette droit équité prescrite par les Dieux ;
Si la peur des remords qui suivent l'injustice,
M'eut permis de vous faire un si grand sacrifice ;
Et n'eut malgré l'effort d'une tendre pitié,
Fait durer des malheurs dont je sens la moitié :
Mais enfin, plus je tâche à percer le mystere,
Plus je trouve à vos vœux la justice contraire ;
Témoins, indices, droit, tout parle contre nous.

VIRGINIE.

Eh ! vous me porterez de si funestes coups.
Hélas ! Seigneur...

APPIUS.

Mon ame est toujours incertaine,
La pitié me retient quand le devoir m'entraîne,
Surtout tant de vertus, tant de charmes divers,
Ne me semblent point faits pour languir dans les fers,
Ainsi je vous soutiens au bord du précipice,
Je crains de tous côtés de faire une injustice,
Auquel des deux partis que je donne ma voix ;
J'offense vos vertus, ou j'offense les loix.

VIRGINIE.

Hélas! pour me ſauver, n'eſt-il aucune voie?

APPIUS.

Madame, ouvrez la moi, j'y ſouſcris avec joie;
Parlez; ſi je le puis ſans bleſſer mon devoir,
Je ferai pour vous plaire agir tout mon pouvoir.
Inventez un moyen, ma puiſſance ſuprême,
Va tenter...

VIRGINIE.

Ah! Seigneur, inventez-le vous-même;
Que je vous doive tout, faites un noble effort;
Je remets en vos mains tout le ſoin de mon ſort.
Hâtez-vous, raſſurez mon ame impatiente.

APPIUS.

Hé, l'accepterez-vous, ſi je vous le préſente?
Si vous voulez ſortir de cet affreux danger,
Je ne vois qu'un chemin pour vous en dégager:
Mais votre cœur peut-être à mes loix infidelle,
Oſera m'oppoſer une fierté rebelle.
Cependant je vous jure, & j'atteſte les Dieux,
Que mon deſſein, Madame, eſt juſte & glorieux.
Et que ſi vos refus le rendent inutile...

VIRGINIE.

Pour éviter les fers tout me ſera facile.

Pourquoi balancez vous à me le propoſer ;
En ce funeſte état puis-je rien refuſer ?
Ne me le cachez plus, ſi la pitié vous touche.
Par où puis-je ?

APPIUS.

Il ne faut qu'un mot de votre bouche.
Oui, dès ce même jour vous briſerez vos fers ;
Vous même finirez tous vos malheurs divers,
Et porterez ſi haut l'éclat de votre vie,
Qu'aux premieres de Rome il pourra faire envie.
Si vous voulez...

VIRGINIE.

Et quoi ?

APPIUS.

Me prendre pour Epoux ;
Et par des nœuds ſacrés m'attacher tout à vous.
Venez : allons au Temple ; & que mon Hymenée,
Repare le malheur de votre deſtinée.
Que Clodius contraint de reſpecter mon choix,
N'oſe plus expoſer ſes téméraires droits.
Venez ; en partageant ma puiſſance ſuprême,
Vous acquérir des droits ſur Clodius lui-même,
Et prendre ſur ſes jours, à couvert de ſes coups,
La même autorité qu'il veut avoir ſur vous.

VIRGINIE.

Qu'entends-je ! juste Ciel ! Et le pourrai-je croire ?
Que de soupçons, Seigneur, mortels à votre gloire.
Je vois, enfin, je vois la cause de mes pleurs;
Et je connois la main d'où partent mes malheurs.
Clodius n'a point seul commencé ma disgrace,
C'est un bras plus puissant qui soutient son audace.
Seigneur, vous m'entendez.

APPIUS.

Ah ! que soupçonnez-vous ?
Au moment que ma main vous dérobe à ses coups.
Que pensez-vous de moi.

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même,
Me déguiser toujours avec un soin extrême.
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien.
Faites votre devoir, & je ferai le mien.



SCENE V.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur ? Et que faut-il attendre ?

APPIUS.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuſe de ſe rendre.

CLODIUS.

Quoi ! Seigneur, votre rang, vos ſoins, votre grandeur,
L'offre de votre main n'ont pû toucher ſon cœur.

APPIUS.

Si la ſeule grandeur ſatisfaiſoit une ame.
Hélas ! ſerois-je en proie à ma cruelle flamme ?
Inutile puiſſance ! Importune grandeur,
Qui ne peut m'aſſurer d'un ſolide bonheur.
Malgré tout mon pouvoir mon ame eſt à la gêne.
J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine :
Je me vois dédaigner, & mon amour confus,
Remporte ſeulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un diſcours imprévu, Virginie allarmée,
A ſuivi le panchant de ſon ame enflammée.
Mais ne vous troublez point de ce premier tranſ-
port,
D'un amour irrité, c'eſt le dernier effort.
Laiſſez paſſer, Seigneur, ſa premiere ſurpriſe;
Laiſſez lui peſer tout d'une ame un peu remiſe:
Lorſque d'un œil tranquile, & moins préoccupé,
Son cœur verra le coup dont il ſeroit frappé:
D'un côté votre Hymen, votre gloire en partage;
De l'autre les horreurs qui ſuivent l'eſclavage:
Son orgueil confondu par des emplois ſi bas.
Eh! doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change
pas;
Quand même à votre Hymen il faudroit la con-
traindre,
De votre cruauté, pourroit-elle ſe plaindre?
Vous ne la contraindrez, que pour la mieux ſer-
vir,
A ſes propres deſirs il vous la faut ravir,
Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle
aime,
Etablir ſon bonheur en dépit d'elle-même.

APPIUS.

Je te dois tout; ſuivons ce conſeil important,
Il détermine un cœur, irréſolu, flottant.

Ne nous contraignons plus par ce vain artifice ;
Tôt ou tard on ſçaura qu'elle eſt mon injuſtice ;
Ne ménageons plus rien, ſatisfaiſons nos vœux,
Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux :
De mon amour dépend le bonheur de ma vie ;
Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie.
Allons encor un coup lui préſenter ma main :
Allons mettre à ſes pieds le pouvoir ſouverain ;
Et ſi ſa flamme encor la ſéduit ou l'abuſe,
Forçons-là d'accepter l'honneur qu'elle refuſe.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.

Madame, où courez-vous? Vous verrai-je toujours
D'une douleur mortelle entretenir le cours?
Sourde à tous nos conseils déſeſpérée, errante,
Loin d'adoucir vos maux chaque inſtant les augmente;
Un chagrin dévorant précipite vos pas;
Vous courez en cent lieux où vous n'arrêtez pas:
Tantôt parmi le peuple, & tantôt ſolitaire,
Tout ce que vous voyez ne fait que vous déplaire,
Aux diſcours des Romains touchés de vos malheurs!
Vous avez ſeulement répondu par des pleurs,
Leurs ſoins officieux....

PLAUTIE.

Eh ! que puis-je répondre ?
Leurs diſcours & leurs ſoins ne font que me confondre.
Pour flatter ma diſgrace, ils m'en viennent parler,
Et leur zele ne ſert qu'à la renouveller,
Leur pitié m'aſſaſſine, & me devient funeſte ;
Je ne vois point d'objet que mon cœur ne déteſte :
En public, en ſecret, une égale douleur,
Accable ma raiſon, & déchire mon cœur.
Si je vais me cacher au ſein de ma Famille,
Tout m'y ſemble odieux, je n'y vois plus ma fille;
Sans elle mon Palais m'eſt un déſert affreux,
Et quand pour adoucir un ſort ſi rigoureux ;
Pleine de déſeſpoir, je cours, je vole au Temple.
Hélas ! par un deſtin qui n'eut jamais d'exemple,
Cet aſyle ſacré contre tous nos malheurs,
Qui, toujours des humains ſoulage les douleurs.
La préſence des Dieux irrite ma diſgrace,
Puiſque mes triſtes yeux y remarquent la place ;
Où ces Dieux ont permis que des monſtres cruels,
M'aient ravi ma fille au pied de leurs Autels.
Comment calmer les maux où mon malheur m'expoſe,
Tout retrace à mes yeux la perte qui les cauſe ?
Quoi que je faſſe enfin, pour charmer mes ennuis,
Je rencontre partout les horreurs que je fuis,

FULVIE.

Mais, Madame, ſouffrez....

PLAUTIE.

J'ai tout perdu Fulvie;
Et ne puis que traîner une importune vie:
Tandis que Virginie a lieu d'appréhender,
Au ſévere Appius je cours la demander:
Non, que j'oſe eſpérer qu'il daigne me la rendre,
Je ne veux ſeulement que l'obliger d'attendre,
Que mon Epoux du Camp ſoit ici de retour.
Hélas! ce ſeul eſpoir raſſure mon amour;
Si je puis le revoir, mes douleurs, & mes craintes,
Ne me donneront plus que de foibles atteintes.
Courrons donc eſſayer.... Mais que vois-je! grand Dieux!
Quel objet imprévu ſe préſente à mes yeux?
C'eſt Appius que ſuit mon ennemi perfide.
Ah! je ne ſçais que trop le deſſein qui le guide.
Il lui parle en ſecret... J'en frémis....



SCENE II.

APPIUS, PLAUTIE, CLODIUS, FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

Ah ! Seigneur,
Ecoutez-vous encor la voix d'un imposteur ?
Que dit-il ? Ose-t-il comblant sa perfidie,
Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?
Ne préviendrez-vous pas son funeste dessein ?
Prêterez-vous le bras pour me percer le sein ?
Me refuserez-vous le secours que j'implore ?
Seigneur, entre nous deux balancez-vous encore ?
Faudra-t-il qu'à mes pleurs on puisse reprocher,
Qu'ils n'ont pas eu la force, hélas ! de vous toucher ?
Dans le temps qu'à vos yeux je suis presque mourante.
Mon extrême douleur sera t-elle impuissante ?
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur :
Et mes tristes soupirs, mes transports, ma fureur,
Mon désespoir mortel, mon ardente priere,
Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'une Mere.

Faut-il

Faut-il d'autres raiſons pour vous perſuader?
Il en eſt mille encore à qui tout doit céder.
Conſidérez, Seigneur.... Mais mon ame troublée,
Succombe à tant de maux dont elle eſt accablée,
Ma parole ſe perd... je cede à mes douleurs...
Hélas!.... je ne vous puis parler que par mes pleurs.

CLODIUS.

J'oſe encor me flatter malgré tant d'artifice,
Que vous ſuivrez, Seigneur, la ſévere Juſtice:
Je ne vous dis plus rien pour ſoutenir mes droits,
Vingt témoins différens ont d'aſſez fortes voix.
Donnez-moi Virginie, & forcez au ſilence,
Une femme en fureur dont la plainte m'offenſe;
Et qui s'autoriſant de l'amour maternel,
Cache ſous ce prétexte un deſſein criminel.
Ne différez donc plus.... venez....

PLAUTIE *à Clodius.*

Tais-toi, parjure;
N'ajoute point encor l'outrage à l'impoſture.
Seigneur, ſi mes ſoupirs peuvent vous émouvoir,
* Eloignez Clodius que je ne ſçaurois voir,
Plus que tous mes malheurs ſa funeſte préſence,
De mes profonds ennuis aigrit la violence,

* *Clodius.*

Vous me verrez ſans doute expirer en ces lieux,
Si plus long-temps ce traître eſt préſent à mes
yeux.

APPIUS.

Oui, Madame, je vais ſoulager votre peine,
* Sortez. Retirez-vous dans la chambre prochaine,
Je ſçaurai prononcer lorſqu'il en ſera temps.
* *à Clodius.*

CLODIUS.

Vous différez encor, Seigneur, je vous entends,
Vous n'oſez de Plautie augmenter la miſere :
Mais un Chef des Romains doit être plus ſévere,
Juſte à récompenſer, intrépide à punir;
Il doit voir le paſſé ſans craindre l'avenir;
Sans qu'aucun intérêt le retienne ou l'anime,
Et la pitié d'un Juge eſt ſouvent un grand crime;
Puiſque la vôtre ici combat votre devoir.
Seigneur, je vais d'un autre implorer le pouvoir,
Votre retardement me ſervira d'excuſe,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuſe.



SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, FABIAN, PISON.

APPIUS.

Vous le voyez, Madame, il va chercher ailleurs,
L'inévitable Arrêt qui comble vos malheurs.
J'ai crains de prononcer cet Arrêt si funeste,
Et dans vos déplaisirs cette douceur me reste,
Qu'une autre main au moins vous portera les coups,
Dont mon cœur allarmé frémit déja pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoi! votre pitié sera-t-elle inutile?
Ne peut-elle, à mon sang, assurer un asyle?
Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moi,
Ces coups dont votre cœur a déja quelque effroi?
Dans mes justes desirs me seriez-vous contraire?
Servirez-vous plutôt l'ennemi que la Mere?
Il demande ma fille : & sur quoi? Par quels droits?
Son Esclave a parlé; mais il n'a point de voix.

Un homme que le ſort dans les fers a fait naître,
N'a d'autre volonté que celle de ſon Maître, -
Plutôt mort que vivant comblé d'un long ennui,
Il ne peut ni parler ni vivre que pour lui.
Seigneur, ſans écouter ce ſuſpect témoignage,
De l'amour d'un Epoux, rendez-moi le ſaint
gage:
Pour prononcer au moins attendez ſon retour;
Vous le verrez ſans doute avant la fin du jour:
C'eſt lui qui ſoutiendra les droits de ſa Famille:
C'eſt à lui de défendre & de ſauver ſa fille.
Briſera-t-on des nœuds que le ſang a formés,
Ces ſaints nœuds par l'Amour, par le temps confirmés,
En condamnant la fille on condamne le Pere?
Et peut-on lui ravir ce ſacré caractere,
Que la forte nature a pris ſoin de graver,
Et dont même les Dieux ne ſçauroient le priver?

APPIUS.

Modérez les terreurs de votre ame craintive,
Puiſque vous le voulez j'attendrai qu'il arrive.
Madame; mais enfin, que fera votre Epoux,
Que déja ma pitié n'ait pas tenté pour vous,
Pour tâcher de vous rendre une fille ſi chere,
Je n'ai pas attendu les larmes de ſa mere.
J'avois formé tantôt un généreux deſſein,
Et que les Dieux ſans doute avoient mis dans
mon ſein.

J'allois avec éclat réparer sa misere :
Mais elle a refusé ce conseil salutaire,
Et préféré les fers qui menacent ses jours,
A la nécessité d'accepter mon secours.

PLAUTIE.

Que dites-vous, Seigneur, l'ingrate Virginie,
Refuse le secours qui la rend à Plautie ?
Et sans égard pour vous, sans tendresse pour moi,
Elle aime mieux subir une si dure loi :
Elle se livre entiere au Destin qui la joue.
Seigneur, s'il est ainsi mon cœur la désavoue :
Mais ne puis-je savoir ce dessein glorieux,
En faveur de ma fille inspiré par les Dieux.

APPIUS.

Je la vois qui paroît, elle peut vous l'apprendre :
Mais songez que des fers, rien ne la peut défendre ;
Si, toujours obstinée en son premier dessein,
Elle fuit les bienfaits qui partent de ma main.



SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE.

PLAUTIE.

QUI pourra m'expliquer ce trouble & ce ſilence,
Du diſcours d'Appius, que faut-il que je penſe ?
Ma fille, devois-tu refuſer le ſecours,
Qui te rend à Plautie, & raſſure tes jours ?

VIRGINIE.

Ah ! quand vous le ſçaurez ce ſecours ſi funeſte,
Vous le déteſterez comme je le déteſte.
Dieux ! à quel prix cruel ! A quelle extrémité,
Le perfide Appius a mis ma liberté ?
Dure, dure toujours le malheur qui me preſſe,
Si je n'en puis ſortir que par cette baſſeſſe.

PLAUTIE.

Comment ? Que prétend-t-il ? Quel injuſte deſſein ?

VIRGINIE.

Me forcer malgré moi de lui donner la main.

Il n'a pu me cacher sa tyrannique flamme ;
Ses yeux & ses discours m'ont découvert son ame.
Que vous dirai-je enfin, vos craintes, mon malheur,
Sont les tristes effets de sa coupable ardeur ?

PLAUTIE.

O coup ! O trahison à jamais inouïe !
Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie ?
O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain,
Ait osé concevoir cet horrible dessein.

VIRGINIE.

Hélas ! dans quel état le Tyran m'a laissée,
Le plus sensible effort de ma douleur passée ?
Tout ce que j'ai souffert ne sçauroit égaler
Les maux dont son amour commence à m'accabler.
Mais Grands Dieux ! Quel sera le désespoir d'Icile,
Quand de la trahison averti par Camille,
Il sçaura qu'Appius ne s'arme contre moi,
Qu'afin de me contraindre à violer ma foi ?
Ah ! pour tirer raison d'un si cruel outrage,
Que n'entreprendront point sa haine & son courage ?
Dans quels nouveaux périls se va-t-il engager ?
Sans doute en ce moment tout prêt à se venger.
Il va....

SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

Consolez-vous, & retenez vos larmes.
Madame, je ſçais tout, & conçois vos allarmes.
Mais les gémiſſemens ſont ici ſuperflus;
Appius périra, vous ne le craindrez plus.
Nos généreux amis partagent notre offenſe,
Et brûlent d'en tirer une prompte vengeance.
D'abord que le Tyran ſortira du Palais,
Tout ſon ſang répandu lavera ſes forfaits.
Et dans le déſeſpoir, Madame, qui me guide,
Moi ſeul je percerai le cœur de ce perfide:
Attendez cet effort de ma juſte fureur.

PLAUTIE.

O Ciel! quel doux eſpoir je ſens naître en mon cœur;
Vous allez immoler la main qui nous outrage.
Mais Dieux! en quel deſſein votre amour vous engage?

Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Ceſſez, Seigneur, ceſſez de nous faire trembler;
De ce fatal projet vous ſeriez la victime,
Et quand vous perdriez le Tyran qui m'opprime.
Qu'Appius périroit; croyez que ſon trépas,
D'un eſclavage affreux ne me ſauveroit pas.
Neuf Tyrans reſteroient qui pour venger ſa perte,
Prendroient pour nous punir l'occaſion offerte.
Je verrois ces cruels armés contre vos jours,
Se prêter à l'envi des funeſtes ſecours.
Et préſenter enfin à mon ame étonnée,
Vôtre mort, & les fers où je ſuis deſtinée.

ICILE.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pouvoir;
Madame, j'ai prévû tout ce qu'il faut prévoir,
Perdre un de nos Tyrans ſans accabler les autres,
Ce ſeroit redoubler vos périls & les nôtres,
Pour terminer l'horreur de votre triſte ſort,
De tous les Decemvirs j'ai réſolu la mort;
Et ſans borner mes coups à la perte d'un homme,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome;

Vous venger l'une & l'autre, & remplir en ce jour,
Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour.
Je remarque à vos yeux qu'elle extrême surprise,
Jette dans vos esprits une telle entreprise;
Sans doute vous croyez que ce hardi projet,
Est de mon désespoir un téméraire effet,
Qu'aujourd'hui seulement j'en ai conçu l'idée:
Mais d'un noble courroux mon ame possédée,
A formé dès long-temps ce généreux dessein,
L'Amour ne la point seul fait naître dans mon sein.
Seulement les malheurs que pour vous j'appréhende,
Me font précipiter une action si grande.
Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'arrêter,
Et je suis assez fort pour tout exécuter,
Nos Tyrans séparés dans nos camps, dans la ville,
Rendent de ce projet le succès plus facile,
Horace, Numitor, Valere & Lœlius,
Doivent au Tribunal immoler Oppius.
Je dois accompagné d'une nombreuse escorte,
De ce Palais fatal environner la porte:
Dont Appius sortant par mille coups certains,
Nous préviendrons l'horreur de ses lâches desseins.
Les Chefs & les Soldats n'attendent à l'Armée,
Que d'ouïr de nos faits parler la Renommée:

Et dès le même inſtant de nos exploits jaloux,
Impatiens, heureux, & hardis comme nous,
Vous les verrez pouſſés d'une ardeur magnanime,
Se diſputer l'honneur d'abbattre une victime;
Et ſur huit ennemis confondans leurs efforts,
A chacun des Tyrans aſſurer mille morts.
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique;
Eſt tout prêt de finir la miſere publique:
Déja pour l'animer j'ai ſçu peindre à ſes yeux,
Les funeſtes horreurs qui déſolent ces lieux;
Les ſacrés Tribunaux ouverts à l'avarice,
Le commerce honteux qu'on fait de la Juſtice,
Le Sénat dépeuplé des anciens Sénateurs,
Leur puiſſance donnée à d'indignes flatteurs,
Le crime triomphant, l'innocence tremblante;
Du ſang de ſes Héros Rome toujours fumante:
Les tragiques effets du fer & du poiſon,
La violence jointe avec la trahiſon;
La pudeur expoſée à de coupables flammes;
Les Veſtales en proie à des monſtres infâmes:
Tous nos Temples détruits, déſerts, ou prophanés;
Les augures confus, les Prêtres conſternés.
Enfin, des maux plus grands, un joug moins ſuptable,
Que ne fut de Tarquin le regne abominable.
Le Ciel me favoriſe, & je puis en ce jour,
Servir la République en ſervant mon amour:

Si je reviens vainqueur, ma gloire eſt infinie ;
J'affranchis ma Patrie, & j'acquiers Virginie ;
Et s'il faut ſuccomber dans un ſi noble effort,
Où pourrois-je trouver une ſi belle mort ?

VIRGINIE.

Je n'oſe condamner l'ardeur qui vous entraîne ;
Je vous aime, & je crains : mais j'ai l'ame Romaine.
L'intérêt du pays doit ici prévaloir :
Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir.
Je ne vous aurois pas hazardé pour moi-même :
Mais je conſens pour lui d'expoſer ce que j'aime.
Le généreux Amour qui regne dans mon cœur,
Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur.
Je brûle, comme vous, de voir Rome ſauvée,
De voir votre vertu juſqu'aux Cieux élevée :
Joignez tous les devoirs de Héros & d'Amant,
Ils ſe peuvent entre-eux ſecourir puiſſamment,
Leur union vous offre une double victoire :
Du côté de l'amour, du côté de la gloire ;
De toutes parts enfin, vous ſerez couronné,
Comme illuſtre Guerrier, comme Amant fortuné.
Les Romains admirant cette grande victoire,
Dreſſeront des Autels, Seigneur, à votre gloire.
Et moi n'en doutez point à votre heureux retour,
Je prends ſur moi le ſoin de couronner l'amour.

ICILE.

Ah ! souffrez . . . .

VIRGINIE.

Mais, hélas ! que je suis insensée !
Je me laisse séduire à ma douce pensée ;
Peut-être que le sort nous menace tous deux,
Le plus juste parti n'est pas toujours heureux.
N'importe ; allez, Seigneur, & si la destinée,
Marque de votre mort cette triste journée.
Je jure que mon sang par ma main répandu,
Dans le vôtre aussi-tôt se verra confondu.
Que mon bras . . . .

ICILE.

Eloignez cette funeste image ;
J'accepte seulement votre premier présage ;
J'espere qu'aujourd'hui, content, victorieux.
Madame, je viendrai vous tirer de ces lieux.
Adieu.

PLAUTIE.

Je vous suivrai, Seigneur, & mon courage ;
Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.

❧

SCENE VI.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

QUOI ! vous voulez vous-même...

PLAUTIE.

Oui, je veux que mes cris,
Réveillent la vertu des Romains assoupis.
Je veux leur inspirer les transports de mon ame,
Sans doute ils rougiront en voyant une femme,
Moins timide cent fois, & plus Romaine qu'eux,
Tâcher de ranimer cet esprit généreux,
Qu'a versé dans leur sein le sang de leurs ancêtres,
Sans cesse révolté contre d'injustes Maîtres.
Ah ! songe quel triomphe, & quel bonheur pour nous,
Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux,
Des périls du dehors, nous sauver, nous défendre,
L'on voit en même-temps son épouse, & son gendre,

Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs,
Et le ſort ſecondant nos ſoins & nos deſirs.
Notre Famille ſeule aſſurant ſa mémoire,
D'un Empire ſi Saint faire toute la gloire.

VIRGINIE.

Je conçois la grandeur d'un ſi noble deſſein.
Mais hélas ! que je crains qu'on ne le tente en
vain.
Je crains....

SCENE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE,
FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'ATTENDEZ plus un ſecours inutile,
Madame, c'en eſt fait ; on nous enleve Icile.
Un traître qu'il croyoit ferme en ſes intérêts,
Vient d'inſtruire Appius de ſes deſſeins ſecrets.
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre ;
On l'a mis hors d'état de vous pouvoir défendre.

De ſa juſte colere on prévient les effets.
On le vient d'arrêter en ſortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel !

VIRGINIE.

Cruel deſtin ! Quelle perſévérance ?
Puis-je après un tel coup avoir quelque eſpérance.
Vous le voyez, Madame, il n'eſt plus de ſecours,
Il eſt temps de finir mes déplorables jours :
Ici le eſt arrêté, le Ciel nous eſt contraire,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere.
C'en eſt fait, je me livre à mon ſeul déſeſpoir.

PLAUTIE

Ah ! prends ſur toi ma fille un peu plus de pouvoir.
Mourir lorſque le ſort rend la vie importune,
C'eſt l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en eſſuyant ſes plus funeſtes coups,
Lui faire voir un cœur plus grand que ſon courroux :
C'eſt-là que la vertu doit briller davantage ;
Dans ces extrémités éclate un grand courage.
Que te dirai-je, enfin ; tu dois par ces efforts,
Me prouver qu'en effet, c'eſt de moi que tu ſors.

VIRGINIE

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moi ? Pourquoi vouloir Madame,
Faire durer les maux qui déchirent mon ame,
La mort les eût finis : loin de vous allarmer ;
A ce juste dessein vous deviez m'animer.
Prête à souffrir des fers l'affreuse ignominie,
Rien ne semble à mon cœur si cruel que la vie :
Hélas ! pour me tirer du gouffre où je me voy,
Qu'elles mains ! Quels amis voudront s'armer pour moi.

PLAUTIE.

Tous les Romains ta cause, est la cause commune :
Il s'agit de leur sort comme de ta fortune ;
Le perfide Appius a commencé par nous :
Mais demain sur quelque autre il portera ses coups.
Si tous nos Citoyens armés pour ta défense,
N'assurent leur repos en vengeant notre offense.
Je vais par un récit des maux que je prévoi,
Faire trembler les cœurs des Meres comme moi.
Je vais les allarmer pour toute leur Famille,
Par l'exemple inoui des malheurs de ma fille.
Je vais tout animer contre Appius, enfin,
Je cours périr moi-même, ou changer ton destin.

VIRGINIE.

Secondez Dieux puiſſans ce deſir légitime !
Que ſi pour vous fléchir, il faut une victime.
Frappez me voilà prête, & par un prompt effort,
Epargnez-moi des maux plus cruels que la mort.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

OUI ce Rival heureux par la fin de sa vie,
Bien-tôt à vos transports livrera Virginie ?
Que tardez-vous, Seigneur, à le faire périr ?
Vengez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir :
Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un crime,
Croyez-vous.....

APPIUS.

Non, je crois sa peine légitime.
N'a-t-il pas hautement par un lâche attentât,
Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat ?
Sa perte en ce moment est juste & nécessaire :
Mais Virginie.....

CLODIUS.

Eh bien ! craignez-vous ſa colere ?
Détrompez - vous, Seigneur, peut - être qu'aujourd'hui,
Elle attend un prétexte à renoncer à lui.
Peut-être qu'en ſecret ſenſible à votre gloire;
Son cœur déja charmé vous cede la victoire :
Mais l'honneur fier Tyran de ſes vœux les plus doux,
L'empêche ſeulement de s'unir avec vous.
Epargnez-lui, Seigneur, la cruelle contrainte,
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte,
Perdez-le,& par ſa mort aſſurez-vous d'un cœur,
Déja preſque inſenſible à ſa premiere ardeur,
Et qui pour ſe donner n'attend plus rien peut-être,
Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maître.

APPIUS.

Quelle honte pour moi,s'il faut que mon amour,
Pour vaincre mon Rival lui raviſſe le jour !
Quel triomphe pour lui ! Quelle gloire immortelle,
De n'avoir jamais vû Virginie infidelle;
D'avoir gardé ſon cœur: enfin, d'avoir vaincu,
Ma grandeur, & mes feux tant qu'il aura vêcu.

CLODIUS.

Et qu'importe, Seigneur ; quel ſcrupule vous
preſſe ?

APPIUS.

J'aime pour mon malheur avec trop de tendreſſe.
Enfin, de mon Rival je me vengerai mieux,
Si je puis épouſer Virginie à ſes yeux.
J'attends ici l'ingrate, & ne veux plus lui taire,
De nos deſſeins ſecrets le dangereux myſtere.
Je vais tout employer pour ébranler ſa foi ;
Priere, ſoin, reſpect, amour, menace, effroi.
J'eſpere que des fers l'épouvantable image,
Et qu'Icile mourant fléchiront ſon courage.
Je vais lui faire voir ſon Amant enchaîné,
Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné.
Il eſt inſtruit déja que pour ſauver ſa vie,
Il doit en ma faveur parler à Virginie ;
Qu'il ne peut qu'à ce prix échapper à la mort ;
Peut-être mon Rival fera-t-il cet effort.
Que je ſerois heureux ſi par cette foibleſſe,
Il ne méritoit plus l'objet de ſa tendreſſe,
Qu'en la tenant de lui j'euſſe encor la douceur ;
D'avoir flétri ſa gloire, & fait trembler ſon cœur !
Cependant, cours ami, t'informer dans la ville,
Des diſcours, des deſſeins des Partiſans d'Icile,
Examine avec ſoin, obſerve exactement,
Les démarches qu'ils font, leur moindre mou-
vement.

Vas, tu m'apprendras tout, comme témoin fidelle,
Virginie entre ; il faut m'expliquer avec elle.

SCENE II.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

APPIUS.

MADAME, il faut enfin vous découvrir mon cœur :
Il faut de mon amour vous déclarer l'ardeur ;
En ce moment fatal je ne sçaurois plus feindre ;
Depuis assez long-temps je cherche à me contraindre.
Pour vous j'ai tout trahi, gloire, devoir, emploi ;
L'amour fait tous mes soins, & mon unique loi.
Je suis les mouvemens d'une aveugle tendresse,
Et si votre pitié pour moi ne s'intéresse,
Songez que rien ne peut ébranler mon dessein ;
Que je ne perdrai pas toute ma gloire en vain.
Songez....

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & votre flâme,
Par d'illustres effets se déclare à mon ame.

Barbare, de quel front m'oſez-vous préſenter
Une main attachée à me perſécuter ?
Je frémis à la voir cette main violente,
Qui m'arracha des bras d'une Mere tremblante,
Qui m'a déja cauſé tant de malheurs divers,
Et pour toucher mon cœur me préſente des fers:
Comment avez-vous cru qu'au mépris de ma
gloire,
Mon cœur lâche & cédant une indigne victoire,
D'un ſi funeſte Hymen voulût former les nœuds,
Et joindre l'innocence à vos crimes affreux ?

APPIUS.

Ah! cruelle! eſt-ce à vous de parler de mes cri-
mes ?
Leur ſeule cauſe hélas! les rend trop légitimes.
Eſt-ce à vous de montrer à mon cœur abbattu,
Qu'il a ſouillé ſa gloire & trahi ſa vertu ?
M'oſez-vous reprocher mon ardeur criminelle ?
Vous qui rendez mon cœur à ſon devoir rebelle:
Vous qui ſeule cauſez mes forfaits odieux,
Ah! je puis juſtement en accuſer vos yeux!
Leur demander raiſon des malheurs de ma flam-
me:
De mon repos perdu, du trouble de mon ame,
D'avoir de mon eſprit malgré mes ſoins prudens,
Effacé les leçons de plusde quarante ans,
Et d'avoir fait enfin, par un coup effroyable,
D'un Souverain heureux, un Amant miſérable,

Auſſi n'eſpérez pas de pouvoir m'abuſer,
Je connois la raiſon qui vous fait m'accuſer,
Pour un heureux Rival votre ardeur empreſſée,
Fait que de tous mes ſoins vous êtes offenſée.
Cet Icile l'objet de vos ardens ſouhaits,
Me défend...

VIRGINIE.

Oui, je l'aime autant que je vous hais.
Vous me tyranniſez, il m'a toujours ſervie;
Il fait tout le bonheur; vous l'horreur de ma vie.
Et je voyois enfin, dans cet illuſtre Epoux,
Encor plus de vertus que de crimes en vous.

APPIUS.

On conſerve ſans peine une entiere innocence,
Quand un bonheur conſtant, prévient notre eſpérance.
Icile ſatisfait dans ſes vœux les plus doux;
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous.
A-t-il pû juſqu'ici ſe charger d'aucun crime?
Mais ſi de vos mépris déplorable victime;
Accablé des tourmens que mon cœur a ſoufferts,
Il avoit reſſenti tout le poids de mes fers.
Si vous l'aviez contraint d'aimer ſans eſpérance,
Qu'il eut eu comme moi la ſuprême puiſſance.
Cet Icile à vos yeux digne de votre foi,
Seroit peut-être encor plus coupable que moi.

Ah!

Ah! ſon bonheur allume un courroux dans mon
ame.
Qui pourroit.... mais ſongez à répondre à ma
flamme.
Autrement malgré moi...

VIRGINIE.

Favorable retour.
Votre courroux me plaît bien plus que votre
amour.
Menacez, accablez l'impuiſſante innocence;
Je crains moins les tourmens qu'un amour qui
m'offenſe:
Je prefere mes maux à d'injuſtes bienfaits.
Armez votre fureur, j'en brave les effets.

APPIUS.

Hé bien, pour me venger de votre ingratitude,
Vos malheurs ne ſont pas un ſupplice aſſez rude;
Et je veux déſormais vous porter d'autres coups,
Moins funeſtes pour moi; mais plus cruels pour
vous:
Je jure qu'il n'eſt rien que ma fureur ne tente;
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante.
C'eſt lui qui rend pour moi votre cœur ſi cruel,
Et puiſque vous l'aimez, il eſt trop criminel.
Il faut par un ſeul coup accabler l'un & l'autre;
Je percerai ſon cœur qui me ravit le vôtre,

Pour gouter à la fois le plaisir sans égal,
De punir vos dédains, & de perdre un Rival.

VIRGINIE.

Hélas! Seigneur....

APPIUS.

Pour vous la menace est terrible.
Je vous frappe à la fin par votre endroit sensible :
Mais ne m'accusez point ; c'est vous qui l'ordonnez,
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc, Seigneur, & c'est moi qui l'oprime:
N'importe, je suivrai cette chere victime ;
Et par ce grand effet d'une immortelle foi,
Je le vengerai bien si vous brûlez pour moi.
Votre esprit libre alors de sa jalouse envie,
Verra qu'un même coup aura fini ma vie,
Et j'aurai ce plaisir parmi tous mes malheurs,
Que la mort d'un Rival vous coutera des pleurs.

APPIUS.

Madame, prévenons un malheur si funeste,
Du temps que je vous donne employez mieux le reste.

Icile en ce moment va paroître à vos yeux :
J'ai moi-même ordonné qu'on l'amene en ces lieux.
Il vient.

SCENE III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, PISON, GARDES.

APPIUS *à Icile.*

DEROBEZ-vous au coup qui vous menace,
Icile, par vos ſoins méritez votre grace.
* Madame, ſongez-y vous ſçavez mon deſſein.
Il me faut dès ce ſoir ſon ſang ou votre main.
Je ſors pour un moment. Gardes qu'on ſe retire.

* *à Virginie.*



SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

VOus avez entendu ce qu'il vient de nous
dire.
Cessons de nous flatter : voici le jour affreux,
Où l'on va pour jamais nous séparer tous deux.
De notre heureux Hymen l'espérance est perdue,
Je ne puis qu'un moment jouir de votre vuë,
Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix,
Ce dernier entretien vient de m'être permis.

ICILE.

Je sçais que contre moi l'on met tout en usage,
Même pour essayer d'ébranler mon courage,
On a fait en passant étaler à mes yeux,
De mon trépas certain l'appareil odieux ;
Et les tristes apprêts des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des loix punit les grands coupables :
Mais parmi ces objets, mon cœur sans s'émouvoir,
N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir.

Madame, qu'il m'eſt doux de vous parler encore,
De pouvoir attendrir la beauté que j'adore,
Et de voir une fois, au moins avant ma mort,
Vos yeux donner des pleurs à mon funeſte ſort:
Car ne préſumez pas que mon ame étonnée,
Vienne vous conſeiller un honteux hymenée.
Si le lâche Appius étoit digne de vous,
J'oſerois vous prier d'en faire votre époux;
Je vous immolerois mon amour & ma vie,
Je ſerois trop heureux de vous avoir ſervie,
Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains,
La ſuprême puiſſance, & le ſort des Romains.
Ne penſez pas auſſi que je vienne, Madame,
Pour vous ſolliciter en faveur de ma flamme.
Votre bonté pour moi feroit tomber ſur vous,
La fureur d'un Rival tout puiſſant & jaloux.
Sauvez vous....

VIRGINIE.

Arrêtez, en ce malheur extrême,
Je prétends déſormais me conſeiller moi-même.
Je vois ce qu'il faut faire & ne balance plus,
Vos conſeils & vos ſoins ſont ici ſuperflus.
Je ſçais par où finir vos maux & ma miſere;
Et dès ce même jour....

ICILE.

Quoi! que voulez-vous faire?
Par où prétendez-vous nous pouvoir ſecourir?

Qu'avez-vous résolu, Madame ?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah ! Ciel !

VIRGINIE.

Le sort nous force à périr l'un & l'autre.
Mais souffrez que ma mort précede au moins la vôtre :
Je le veux ; votre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier :
J'ai du courage assez pour m'immoler moi-même,
Et n'en ai point pour voir expirer ce que j'aime.

ICILE.

Ah ! renoncez, Madame, à ce cruel dessein !
J'en frémis....

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous êtes Romain.

ICILE.

Oui, je tremble, sans doute, & je vous le confesse :
Mais mon cœur s'applaudit d'avoir cette foiblesse ;

Je verrois vos beaux yeux ſe fermer pour jamais.
Ah ! plutôt ....

VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux ſouhaits.
Mourons, puiſqu'il le faut, généreux & fidéles ;
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles.
Servons de noble exemple au ſiécle à venir,
D'une foi que la mort n'aura pû déſunir ;
Remportons du Tyran une entiere victoire ;
Mourons, & me laiſſant partager votre gloire ;
Faiſons que l'Univers déplore notre mort,
Et forçons le Tyran d'envier notre ſort.

ICILE.

Non, Madame, vivez .... Mais le Tyran s'ap-
proche.
C'en eſt fait, de ma mort l'inſtant fatal eſt pro-
che,
Le ſupplice m'attend au ſortir de ce lieu,
L'appareil eſt tout prêt ; & pour jamais, adieu :
Je ne vous verrai plus... mais je vous prie encore,
C'eſt le dernier ſouhait d'un cœur qui vous adore,
De vouloir...



SCENE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, FABIAN, PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel fuccès aura votre entretien ?
Qu'avez-vous refolu ? Parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'eft donc-là tout l'effet d'une telle entrevue ;
C'eft ainfi que pour moi vous l'avez réfolue ;
J'ai cru que par vos foins je recevrois fa foi.

ICILE.

Je n'ai pas eulement daigné penfer à toi.
Comment t'es-tu flatté que pour fauver ma vie,
Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ?
J'ai dû mieux employer un temps fi précieux,
Qu'à fervir d'un Tyran les deffeins odieux.

APPIUS.

Ah! perfide! ta mort: mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle;
Rien ne te peut ſauver; c'en eſt fait.

ICILE.

Hâte-toi.
La mort n'a rien d'affreux ni de triſte pour moi.
Mais, que dis-je? ma mort encor plus que ma vie,
De ton amour jaloux excitera l'envie.
Je mourrai plaint, heureux, & ſans être trahi;
Tu vivras criminel, malheureux, & haï.

VIRGINIE.

Ceſſe de te flatter, en vain ta tyrannie,
S'attache à ſéparer Icile, & Virginie:
En vain d'un feu ſi beau tu veux rompre le cours.
L'Amour plus fort que toi nous rejoindra toujours.

APPIUS.

Oui, vous ſerez unis.... mais c'eſt vous faire grace;
Il faut bien autrement confondre votre audace.
Vous voulez m'irriter, un trépas éclatant,
Eſt le ſuprême bien que votre amour attend:

Mais vous vous abusez, mon adroite colere,
Par un long châtiment cherche à se satisfaire.
Je prétends que vos cœurs endurent chaque jour,
Mille tourmens divers, mille maux tour à tour.
Vous craindrez pour sa vie, il craindra pour la vôtre :
Ainsi vous tremblerez sans cesse l'un & l'autre,
Et pourvu que l'effet réponde à mes projets,
Vous mourrez mille fois sans expirer jamais.
(aux Gardes.)
Qu'on les remene.

VIRGINIE.

Adieu, Seigneur.

ICILE.

Adieu, Madame.

SCENE VI.

APPIUS *seul.*

C'EN est fait, bannissons la pitié de mon ame.
Ne songeons qu'à venger le mépris....

SCENE VII.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

Ah! Seigneur, Plautie....

APPIUS.

Et bien.

CLODIUS.

Craignez ſa fatale douleur.
On la voit en tous lieux de Romaines ſuivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie.
Ces femmes à l'envi par de triſtes accords,
Expriment leurs regrets en des termes ſi forts,
Qu'il ſemble que chacune ayant perdu ſa fille,
Déplore les malheurs de ſa propre Famille:
Les unes par des pleurs exhalent leur courroux;
D'autres pour animer le peuple contre vous,
Pouſſent juſques au Ciel mille cris pitoyables;
Pluſieurs pour éviter des diſgraces ſemblables,
Embraſſent leurs enfans, & courent les cacher,
Craignant que de leurs bras on les vienne arracher.

Enfin, à les ſauver leur amitié s'empreſſe,
Et la peur de les perdre augmente leur tendreſſe.
D'ailleurs les Partiſans de votre heureux Rival,
Sement partout un bruit qui vous ſeroit fatal.
On dit que c'eſt l'amour & non pas ma priere,
Qui vous fait enlever Virginie à ſa Mere.
Pour vous juſtifier dans l'eſprit des Romains,
Il faut dès ce moment la remettre en mes mains,
Attendant que ce bruit avec le temps s'efface.....

APPIUS.

Viens, ſuis-moi, nous verrons ce qu'il faut que
je faſſe.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.

Quoi ! l'on me traîne ici ! Quel injuste projet.

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obéïs à regret ;
Madame : mais... •

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime ;
C'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime ;
Il retient Virginie, & me fait arrêter.

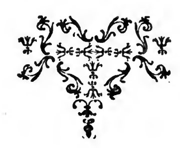
PISON.

Madame, à cet effort il a dû se porter ;
Le soin de son salut l'a forcé d'y souscrire :
Il n'a pû s'en défendre, & j'oserai vous dire.

Que ſon cœur inquiet à long temps balancé :
Mais d'un péril trop grand il s'eſt vû menacé.
Vos pleurs étoient plus forts que les armes d'I-
cile.
Déja de toutes parts on voyoit dans la ville,
Les femmes à l'envi ſur vos pas s'aſſembler.
Déja..,

PLAUTIE.

Quoi ! nos clameurs l'ont pû faire trembler !
Il craint notre douleur dont les plus fortes ar-
mes,
N'ont été que des vœux, des ſoupirs, & des lar-
mes.
Mais voilà le deſtin des Tyrans tels que lui,
Ils traînent avec eux un éternel ennui ;
Et c'eſt des juſtes Dieux un ordre légitime,
Que la crainte ſans ceſſe accompagne le crime.
Sa rage va ſans doute éclater contre moi.



SCENE II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Fuyons, Camille. Ah! Ciel! est-ce vous que je vois?
Madame, quel dessein ici vous a conduite?

PLAUTIE.

Mais, toi-même: quelle est la raison de ta fuite?
Qu'a fait notre ennemi? Qu'est-ce qui s'est passé?

VIRGINIE.

Madame, mon Arrêt vient d'être prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu?

VIRGINIE.

Le Tyran sans égard pour sa gloire,
De ses derniers sermens oubliant la mémoire;

A suivi les conseils de son funeste amour,
Et n'a pas de mon Pere attendu le retour.
Par son ordre tantôt conduite en sa présence,
J'ai conçu les raisons de son impatience;
J'ai jugé que l'excès d'un amour criminel,
M'alloit abandonner au sort le plus cruel.
L'effet n'a point trompé mon présage sinistre,
Appius m'a livrée à son lâche Ministre;
Il a fait Clodius le Maître de mon sort,
Pour éviter les fers, je ne vois que la mort.
Il faut mourir, Madame, & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma destinée.

PLAUTIE.

Quel funeste dessein! N'est-il point de secours?
Dieux tous puissans....

VIRGINIE.

Les Dieux nous sont cruels & sourds.
Je n'espere plus rien, & mon ame assurée,
Au plus grand des tourmens est enfin préparée.
Clodius me poursuit, des Gardes furieux,
Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux.
Vous allez voir, Madame, une troupe barbare.....

PLAUTIE.

Ah! quel spectacle encor pour mes yeux se prépare!

Ma

Ma fille, je verrai de farouches ſoldats,
Une ſeconde fois t'arracher de mes bras.
Je t'entendrai gémir, & ma tendreſſe oiſive..;
Non, malgré leurs efforts, il faut que je te ſuive.
En vain ces inhumains voudront nous ſéparer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous préparer;
Je conçois par les pleurs dont votre amour m'honore,
Quelle vive douleur? quel chagrin vous dévore?
Et je ne vois que trop qu'une tendre pitié,
Vous fait de tous mes maux reſſentir la moitié.
Cependant retenez vos ſoupirs & vos larmes,
Au fond de votre cœur renfermez vos allarmes.
Clodius va venir, faites un noble effort;
De tous vos déplaiſirs modérez le tranſport.
Nos regrets, les ennuis où nous ſommes en proie,
D'un ennemi cruel redoubleroient la joie.
Ne permettez donc pas que ſes barbares yeux,
Jouiſſent des douleurs de nos derniers adieux:
Auſſi bien près de lui la plainte ſeroit vaine:
C'eſt l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne.
J'avois tantôt prévû la rigueur de mon ſort,
Et j'allois m'en ſauver par une juſte mort.
Vous n'avez pas voulu, vous vous êtes troublée.
Vos diſcours, vos ſoupirs, vos pleurs m'ont accablée.

Voyez le triste effet de vos funestes soins ;
J'ai souffert plus long-temps, je n'en mourai pas moins ;
Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage ;
Je mourois libre alors, je meurs dans l'esclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeste secours,
Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours ?
Je me flattois.... Mais Ciel ! notre ennemi s'avance.

VIRGINIE.

Madame, au nom des Dieux, évitez sa présence.
Laissez-moi seule ; allez, ne vous exposez pas,
Aux affrons d'un Perfide, aux transports des soldats,
Il ne reste plus rien pour combler ma misere,
Que de voir leur fureur outrager une Mere.

PLAUTIE.

Moi, que je t'abandonne en cette extrémité ?
Que j'aille loin de toi chercher ma sureté.
Ah ! plutôt le trépas....



SCENE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FABIAN, PISON, FULVIE, CAMILLE, GARDES.

PLAUTIE *à Clodius.*

Tu viens ici perfide.
Quel dessein criminel te conduit & te guide ?
Monstre inhumain, viens-tu me déchirant le flanc ?
M'accabler, me ravir le plus pur de mon sang.
Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave.
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens ici pour prendre mon Esclave.
Cette fille est à moi : je suis son maître enfin.
Appius à mes loix a soumis son destin.
Gardes, qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie !
* Leurs criminelles mains vont saisir Virginie.
Osez-vous....

* *aux Gardes qui veulent la saisir.*

VIRGINIE.

Arrêtez, ne portez point vos mains,
Sur le ſang glorieux des plus fameux Romains.
N'approchez point de moi, je vous ſuivrai ſans
peine
Dans le honteux état où le deſtin m'entraîne.
Trahie, abandonnée, en proie à vos fureurs;
Je n'ai que ma vertu contre tous mes malheurs.
Mais elle me ſuffit: je puis tout avec elle.
Adieu, Madame: adieu, votre douleur mortelle,
Ebranle ma conſtance, & me fait plus trembler,
Que l'approche des fers qui me vont accabler.
Prenez ſoin de vos jours, j'aurai ſoin de ma
gloire:
J'oſe eſpérer qu'un jour ma déplorable hiſtoire,
Apprenant ma diſgrace aux ſiécles à venir,
Laiſſera de mon ſort un digne ſouvenir;
Et fera confeſſer à la plus noire envie,
Que d'illuſtres Ayeux m'avoient donné la vie.
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours...

PISON *en l'arrêtant.*

Souffrez...

SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON, GARDES.

PLAUTIE.

QUoi ! l'on m'ose arrêter !
Inhumain, c'en est trop, je ne la puis quitter.
Souffrez que dans les fers je suive Virginie ;
Sans ma fille je hais, & mon rang, & ma vie.
Par rage ou par pitié, percez mon triste flanc,
Après m'avoir ravi la moitié de mon sang.
Achevez, répandez tout celui qui me reste.
Hélas ! heureuse encor en ce moment funeste,
Si je pouvois au moins par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort !
Ou tourner sur moi-même en m'exposant pour elle,
De son affreux destin l'influence cruelle.
Je ne puis la sauver, la suivre, ni mourir :
Cruels aucun de vous ne veut me secourir.
Mais, que vois-je ? Comment...

SCENE V.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE, FABIAN, GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face.
Madame, vous verrez finir votre difgrace ;
Reprenez de l'efpoir déja les Dieux plus doux,
M'ont accordé le bien d'arriver jufqu'à vous.
Icile eft libre enfin, fa prifon eft forcée :
J'ai vû par fes amis fa garde difperfée,
Et fans perdre de temps les armes à la main,
Vers l'injufte Appius il s'eft fait un chemin.
Ils font aux mains, Madame ; & le Ciel équitable,
Fera périr fans doute un Tyran déteftable.
De votre efprit troublé diffipez la terreur :
Tout femble vous promettre un tranquille bonheur.
Appius prévenu d'une aveugle furie,
Par fes meilleurs Soldats fait garder Virginie ;
Et refté prefque feul, abandonné, troublé,
Sous les efforts d'Icile il doit être accablé,

Contre tant d'ennemis il ne peut ſe défendre :
Icile m'a preſſé de courir vous l'apprendre,
Et de vous avertir, Madame, qu'en ces lieux,
Vous le verrez bien-tôt venir victorieux.
Je cours le retrouver.

PLAUTIE.

Non, je prétends vous ſuivre.
Courons; que j'aille voir la main qui nous dé-livre;
Auſſi-bien dans ces lieux on ne me retient plus.
Je vois fuïr à ce bruit mes Gardes éperdus.
Allons... mais, c'en eſt fait, & mon ame ravie...

SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE, SEVERE.

ICILE.

OUI, c'en eſt fait, Madame, Appius eſt ſans vie;
Je viens de le punir; enfin tout eſt ſauvé,
Et déja votre Epoux dans Rome eſt arrivé.

PLAUTIE.

Virginius !

ICILE.

Madame, on vient de me l'apprendre.
Le bruit de ſon retour partout s'eſt fait entendre.
Mais, que fait Virginie ? On ne m'en a rien dit.
Elle ſeule ſans ceſſe occupe mon eſprit.

PLAUTIE.

Clodius eſcorté d'une troupe cruelle,
S'en eſt ſaiſi, Seigneur.

ICILE.

Ah ! courons après elle !
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains,
Le traître Clodius ſoit puni par mes mains.
Que je puiſſe gouter le plaiſir & la gloire,
Que prépare à mon cœur une pleine victoire.



SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE, FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE *à Icile.*

(à Camille.)

HASTEZ-vous donc, Seigneur ? Que viens-tu m'annoncer ?
Dis-moi, que fait ma fille ? Où l'as-tu pû laisser ?

CAMILLE.

Votre fille ?

ICILE.

Apprenez-nous, où faut-il que je vole ?
Où sont nos ennemis, que mon bras les immole ?
Que Virginie enfin, ne les redoute plus.
Que j'aille...

CAMILLE.

Modérez des transports superflus.
Il n'est plus temps.

ICILE.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie.

PLAUTIE.

Eh bien ! qu'eſt-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie.

PLAUTIE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah ! deſtin rigoureux !

Quel coup !

ICILE.

De tous mes maux voici le comble affreux.
Que puis-je craindre après ce que je viens d'apprendre ?
Grands Dieux !

CAMILLE.

Virginius venoit pour la défendre,
Au moment qu'il l'a vue au milieu des Soldats ;
Ce ſpectacle cruel a retenu ſes pas.

Il s'arrête, & du peuple il apprend que sa fille,
Vient d'être pour jamais ravie à sa Famille;
Qu'elle est soumise aux fers du traître Clodius,
Et sans doute exposée aux transports d'Appius:
A ce fatal récit son désespoir extrême,
Fait qu'il veut la sauver, ou se perdre lui-même?
Il attaque lui seul plus de mille ennemis;
Le succès répond mal à ce qu'il s'est promis;
On le saisit d'abord, il se voit sans épée:
Hé que sert, a-t-il dit, à ma valeur trompée,
L'inutile bonheur de mes autres exploits,
Puisque je suis vaincu cette derniere fois.
Mais, hélas! permettez, cruels, dans ma disgrace,
Si je perds Virginie, au moins que je l'embrasse,
De cet embrassement la puissante douceur,
D'un cœur désespéré flattera la douleur.
On le laisse, il y court, la joint malgré la presse,
Par ses embrassemens il marque sa tendresse.
Je le suis, & j'entends qu'elle lui dit, Seigneur:
Ah! donnez-moi la mort, & sauvez ma pudeur.
Virginius surpris, admire son courage;
Il soupire à la fois, & d'amour, & de rage.
A tes desirs, cruels, dit il, puis-je obéir?
Mais ne t'obéir pas ce seroit te trahir.
Satisfaisons ton ame, & malgré ma foiblesse:
Dérobons ta pudeur au péril qui la presse.
Par un coup rigoureux prouvons notre amitié;
Montrons-nous inhumains par excès de pitié;

Et que tout l'Univers ſçachant que je ſuis pere,
Admire mon courage, & plaigne ma miſere.
Après ces triſtes mots, égaré, furieux;
Il promene partout ſes regards curieux.
Il voit, cherche avec ſoin, ah! diſgrace imprévue!
Un funeſte couteau ſe préſente à ſa vue.
Il le prend, & pouſſé d'une indiſcrete ardeur,
De ſa conſtante fille il veut percer le cœur.
Mais en vain pour ce coup ſon courage s'apprête,
Quand il croit l'achever ſa tendreſſe l'arrête:
Car à peine a-t-il vu le couteau près du ſein,
Que la nature ſemble avoir glacé ſa main.
Il demeure immobile, à ce triſte ſpectacle.
On court, à ſon deſſein, chacun veut mettre obſtacle.
Virginie en tremblant voit venir ce ſecours,
Qui hazarde ſa gloire en conſervant ſes jours.
Elle ſe hâte alors de terminer ſa vie,
S'élance ſur le fer, & d'une main hardie,
Prend celle de ſon pere, & pouſſant le couteau,
S'en frappe, tombe, & s'ouvre un chemin au tombeau.

PLAUTIE.

Hélas!

CAMILLE.

Virginius, après ce ſacrifice;
De ce ſang précieux demande la juſtice.

Il prend entre ſes bras ce corps enſanglanté,
Le fait voir aux Romains; le peuple épouvanté,
Frémit en regardant cette victime offerte,
De tous les Decemvirs il conſpire la perte.
Il cours de tous côtés venger votre malheur:
Clodius a déja reſſenti ſa fureur;
Et moi je ſuis venue en ce lieu vous apprendre
Les funeſtes horreurs que vous venez d'entendre.
Heureuſe ſi ma mort avoit pû devancer,
La douleur que je ſouffre à vous les annoncer.

ICILE.

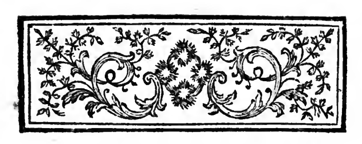
Ainſi, pour mon amour, Virginie eſt perdue:
Voilà cette union que j'avois attendue.
Mourons: mais d'une mort qui ſoit utile à tous;
Portons ſur nos Tyrans ma rage avec mes coups.
Allons, Madame; allons, & courons l'un & l'autre,
Faire parler partout ma douleur & la vôtre.
Allons, que mille morts marquent ce triſte jour.
Puiſque Rome l'exige auſſi-bien que l'Amour.

FIN.

ARMINIUS,

TRAGEDIE.

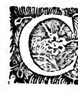




A SON ALTESSE

MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON.



EST à vous que j'écris, à vous
que je m'adresse,
Et j'attends de vous, généreuse
Princesse :
Accordez-moi votre faveur,
Pour faire avec succès paroître sur la Scene ;
Arminius, jadis, l'heureux libérateur
Des Germains qu'opprimoit la puissance Romaine.

De ce brave Guerrier, dont les nobles Exploits
Auront dans l'Univers un souvenir durable

Sortirent ces Princes Gaulois ;
Source de ce Sang adorable
D'où ſont deſcendus tous nos Rois.
Ce ſeul intérêt vous engage
A ne pas condamner l'Ouvrage,
Qui de ce Conquérant porte le Nom fameux ;
Vous qu'un choix glorieux & juſte
Eleve dans un rang auguſte
Chez le plus grand de ſes Neveux.

Mais je me flatte encor que de votre ſuffrage
Vous honorerez mes Ecrits,
Puiſqu'en votre Maiſon j'ai pris
L'exemple des vertus dont j'ai tracé l'image.

Lorſque dans les Vers que j'ai faits,
J'ai voulu des Romains peindre la Politique.
Toujours ferme en leurs intérêts,
Accommodant & la Guerre & la Paix
Aux beſoins de leur République.
J'enviſageois ce ſage Cardinal ;
Ce Jule, dont le zele & la rare prudence
Ont dans le temps le plus fatal
Aſſuré le repos & l'honneur de la France.

Quand j'ai peint un Héros adoré des Soldats,
Intrépide dans les combats,
Toujours vainqueur, ou méritant de l'être.
Elevé dès l'enfance au milieu des hazards,
Et, qui dans le métier de Mars,
A tous les Potentats eût pû servir de Maître;
Pour traiter dignement cet illustre sujet,
Je me proposois pour objet
TURENNE, *dont le bras a sauvé cet Empire;*
Qui vit son Roi cent fois à ses leçons soumis,
Marcher sur ses pas, & l'instruire
A surmonter ses Ennemis.

Enfin, quand j'ai voulu dépeindre une Princesse,
Dont le courage encor surpassa la Noblesse;
Qui vit de ses attraits tout son sexe jaloux;
Pouvois-je alors penser qu'à vous.



ACTEURS.

VARUS, Gouverneur de la Germanie pour Auguste.

SEGESTE, Prince des Cattes.

ARMINIUS, Prince des Cherusques, accordé à Isménie.

SIGISMOND, Fils de Segeste, accordé avec Polixene.

ISMENIE, Fille de Segeste.

POLIXENE, Sœur d'Arminius.

BARSINE, Confidente d'Isménie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, } Capitaines des Gardes
SINORIX, } de Segeste.

SUITE.

La Scene est dans le Camp de Varus, près les Forêts de Teutberg, dans les Tentes de Segeste.



ARMINIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.



UI, Sunnon, je le veux, je l'attends de ton zele:
Parle, trace à mes yeux la peinture fidéle;
Des sentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur . . .

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſçais que le traité que je viens de conclure
De la plûpart des miens excite le murmure;
Que ne pénétrant point dans mes juſtes deſſeins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains.
Je le ſçais, dis le reſte, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puiſque vous m'ordonnez, Seigneur, d'être ſincere,
Je ne vous cele point que de ce changement,
Les Peuples étonnés cherchent le fondement.
Quoi! Segeſte, dit-on, par qui la Germanie,
Juſqu'ici des Romains brava la tyrannie;
Qui, de flots de leur ſang couvrit nos Champs vingt fois;
Qui fit trembler le Tybre au bruit de ſes exploits.
Ce Segeſte aujourd'hui peut étouffer ſa haine,
Et méler ſes Drapeaux avec l'Aigle Romaine.

SEGESTE.

Je fais plus. Du Sénat je brigue la faveur;
Son eſtime eſt pour moi le comble du bonheur;
Et c'eſt avec plaiſir que j'entends qu'il me nomme.
Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome:

Je regarde ces noms comme un illuſtre prix.
Toi-même à ce diſcours tu me parois ſurpris!
Mais apprends les raiſons de ce qu'on m'a vû
faire,
Et ne condamne plus une paix néceſſaire.
Les Dieux me ſont témoins que dans tous mes
deſſeins,
Me propoſant pour but le ſalut des Germains;
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans par un heureux effort,
Entre l'Empire & moi j'ai ſuſpendu le ſort:
Mais dans ce même temps Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine, ou du jeune Pompée;
Et ſes Chefs diviſés par leurs propres fureurs,
Nous laiſſoient aiſément réculer nos malheurs:
Maintenant que partout regne une paix pro-
fonde,
Qu'Auguſte ſous ſes loix fait trembler tout le
monde.
Dévois-je attendre ici qu'il raſſemblât ſur nous
Tout l'effort, tous les traits de ſon vaſte cour-
roux?
J'ai cru devoir céder, puiſqu'un léger hommage
M'aſſuroit le repos & détournoit l'orage:
Ce n'eſt pas que ſouvent un reſte de fierté
Ne m'ait preſque contraint de rompre le traité:
Mais de mille Héros la perte encore éclate;
Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithri-
date,

Nicomède, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux.
Etois-je plus puiſſant ? Etois-je plus heureux ?
J'ai ſauvé mes Etats en finiſſant la guerre ;
Et quand je me ſoumets avec toute la terre ;
J'obéïs aux décrets des Dieux & du Deſtin,
Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je crois de cette Paix les cauſes légitimes;
Des Princes vos voiſins vous ſuivez les maximes.
Cependant ; ſi je puis en vous obéïſſant,
Vous oppoſer, Seigneur, un intérêt puiſſant.
J'oſerai dire encor qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir tranſmis votre mémoire ;
Si, voyant l'Univers par les Romains dompté,
Vous ſeul aviez joui de votre liberté.
Pour abbattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,
Peut-être ne faut-il que le bras d'un ſeul homme ?
Vous l'avez dit cent fois. Eh ! qui pouvoit, Seigneur ?
Prétendre mieux que vous à ce ſuprême honneur,
Rome s'aſſure en vain ſur la foi des Oracles,
Les Mortels quelquefois y mettent des obſtacles :
Ils relevent un Trône, un Etat abbattu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais ſans déveloper un ſi profond myſtere,
Arminius croit-il ce traité ſalutaire ?

Votre

Votre amitié confond vos droits avec les siens ;
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens.
Bien-tôt en épousant la Princesse Isménie,
Il verra sa Famille avec la vôtre unie.
On dit que cet Hymen si long-temps différé,
A son retour ici doit être célébré.
Déja tous nos Soldats en préparent la fête.
Déja chacun s'attend...

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête.
Cependant garde toi de parler desormais
D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour jamais.

SUNNON.

Ciel! qu'entends-je, Seigneur? Qui peut être la cause?

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cet hymen s'oppose:
Je le romps à regret. Je plains Arminius:
Mais enfin, j'ai promis Isménie à Varus.
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces,
Eleve ce Romain au-dessus de nos Princes.
Il adore ma fille, & son cœur amoureux,
Me presse chaque jour de les unir tous deux ;
Je m'y suis engagé, ma parole est donnée.

SUNNON.

A ce difcours, mon ame interdite, étonnée,
De foupçons différens fe laiffant agiter,
Ne fçait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Hé quoi ! par votre choix, dès fa tendre jeuneffe
Arminius reçut la foi de la Princeffe ?
Il lui donna la fienne, & jufques à ce jour
Vous-même avez pris foin de nourrir leur amour ?
De ce grand changement, que faut-il que je penfe ?
Croirai-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des confeils flatteurs réglant tous nos deffeins,
Vous facrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moi, Seigneur. Mais, Dieux, que puis-je croire ?
Quel fujet ?...

SEGESTE.

Ne croi rien de funefte à ma gloire,
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le feul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Céfar j'avois droit de prétendre,

Sans vouloir séparer nos communs intérêts,
J'exigeai que ce Prince entrât dans cette paix.
Je dépêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguste alliance.
Il différa pourtant. Je pressai : mais en vain.
J'ignore s'il revient; s'il s'arrête en chemin.
Mais pendant quatre mois sans daigner me répondre;
Par ses retardemens je me suis vu confondre.
Les Romains me pressoient, & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le traité commencé.
Je l'ai conclu tout seul; & ma fille est le gage,
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté; j'ai fait ma paix sans lui :
Je ne m'en repends pas. On m'apprend aujourd'hui,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie.
Que je trahis mon sang, mes amis, ma patrie.
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain;
Et je deviens suspect par ce lâche artifice,
Aux peuples que mes soins sauvent du précipice.
Je suis même averti qu'il conspire en secret,
S'il arrive en ce Camp, il se perd, c'en est fait :
S'il trâme les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me défendre.
Je t'avouerai bien plus. Je crois que sans douleur,
Je livrerois ce Prince à son dernier malheur.
Sa fortune, son nom, la gloire de sa vie,
Ont versé dans mon cœur une secrete envie.

Qui me force à rougir de voir entre ſes mains
Le pouvoir que j'avois jadis ſur les Germains.
Cependant quel que ſoit l'intérêt qui me preſſe ;
Sa franchiſe, ſon rang, ſa vertu, ſa jeuneſſe ;
Le ſoin de mon honneur, un reſte de pitié :
Enfin, le ſouvenir d'une longue amitié
Me porteroit peut-être à prendre ſa défenſe :
Mais je crains des Romains la haine & la vengeance.
Je voudrois que ce Prince inſpiré par les Dieux,
Bien loin de s'approcher s'éloignât de ces lieux :
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah ! Seigneur, ſur ſes jours voudroit-on entreprendre ?
Il ſe confie à vous, vous l'appellez. Eh quoi ?
Vous verroit-on pour lui violer votre foi ?
Laiſſeriez-vous ?...

SEGESTE.

Varus dans ce Camp eſt le maître.
Arminius ſe perd s'il oſe ici paroître,
A moins que des Romains déſarmant le courroux ;
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
Mais le ſoin de ſon ſort me cauſe peu de peine.
Ma fille ſeule, hélas ! m'inquiete & me gêne.

Je viens de la mander, je l'attends en ces lieux.
Elle vient : laissez - nous. Que lui dirai - je ? ô
Dieux !

SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

De votre part, Seigneur, on est venu me
dire
Que vous aviez ici quelque ordre à me prescrire.
J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas.
Que voulez-vous, Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? hélas !
Que ne puis-je à jamais ma fille vous le taire.

ISMENIE.

Vous soupirez, Seigneur ! Ciel ! quel est ce myf-
tere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plon-
gé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moi, grands Dieux ! Serois-je aſſez infortunée
Pour troubler le bonheur de votre deſtinée ?
Qu'ai-je pu faire ? hélas ! Quel crime ai-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les Deſtins ennemis
Vous demandent ma fille un cruel ſacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice ;
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez ; ſurtout, conſultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous votre cœur conſtant, inébranlable ?
Répondez-moi ?

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir ;
Sans foibleſſe au trépas vous me verrez m'offrir.
Votre fille en mourant aura ſoin de ſa gloire,
Et ne laiſſera point une indigne mémoire.

Expliquez-vous ? Le Ciel a-t-il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne ſont point pourſuivis par le ſort.
Mais quand ſes dures loix vous auroient condamnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandonnée ?

ISMENIE.

Quel eſt donc cet effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont été pour vous mon amour & mes ſoins.
Songez que de vos maux j'ai frémi par avance,
Et que vous me devez entiere obéïſſance.
Je crois par ce diſcours vous devoir préparer
Au ſecret que je vais enfin vous déclarer.
Dès vos plus jeunes ans vous eſpérez ma fille,
De voir Arminius entrer dans ma Famille :
Cependant à ce Prince il ne faut plus penſer.

ISMENIE.

Ah ! quel projet, Seigneur, venez-vous m'annoncer ?
Dans quel temps ? . . .

SEGESTE.

Je vous plains, comme vous je ſoupire.
Mais Rome le défend, je ne puis l'en dédire :
D'autres raiſons encor s'oppoſent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un hymen malheureux.

ISMENIE.

De ce coup imprévu juſtement confondue.
Dieux ! quelle horreur je ſens dans mon ame éperdue !
Ah ! Seigneur, pardonnez dans cette extrémité
Si j'oſe m'expliquer avec ſincérité.
Votre bonté pour moi banniſſant la contrainte,
M'a permis de tout temps de vous parler ſans crainte.
Vous diſiez que le ſort n'attaquoit point mes jours ?
Eh ! cet Arrêt funeſte en termine le cours.

SEGESTE.

Qu'entends-je ! Vous cédez à l'ardeur qui vous preſſe.
Ma fille s'abandonne à toute ſa foibleſſe.
Quoi ! loin de m'obéir votre devoir trahi...

ISMENIE.

Eh ! mon malheur ne vient que d'avoir obéi.

Arminius

Arminius courant de victoire en victoire :
En vain pour m'enflammer faisoit parler sa gloire.
Ses soins pour moi, ses feux, & ses heureux combats,
Lui gagnoient mon estime, & ne m'engageoient pas.
Souvenez-vous, Seigneur, que vous vîntes vous-même
Joindre à ses vœux ardens votre pouvoir suprême;
Et par les justes droits que vous avez sur moi,
A ce jeune Héros vous promîtes ma foi.
J'obéis sans effort. Cet ordre légitime
Fit alors succéder la tendresse à l'estime.
Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, sans désespoir,
Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir ?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix prescrites par un Pere ;
Et bien loin de frémir d'un effort nécessaire,
Montrez . . .

ISMENIE.

C'en est donc fait. Et vous ne pensez plus
A vos engagemens avec Arminius.
Vous avez oublié qu'avec mon hymenée,
A mon frere, sa sœur fut aussi destinée.

Des yeux de Polixene il a senti les coups :
Elle vient en ces lieux le prendre pour époux.
Verra-t-elle ? ...

SEGESTE.

Je sçais que Sigismond l'adore :
Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre.
Et mon fils par César, fait Chevalier Romain,
Ne peut sans son aveu disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loi que je dois vous prescrire,
Et vous devez encore ...

ISMENIE.

Hé ! que dois-je, Seigneur ?
Quoi ! ne suffit-il pas de bannir de mon cœur ? ...

SEGESTE.

Non, il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre ;
C'est peu pour vous de rompre une union si tendre :
Il faut encor sentir en faveur de Varus,
Tout ce que votre cœur sent pour Arminius.
Ce Romain désormais ne songe qu'à vous plaire.
Voilà l'époux enfin, que vous destine un pere.
Fuyez, Arminius, & pour mieux m'obéir,
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juſte murmure
Qui s'éleve en mon cœur contre une loi ſi dure.
Quoi donc ? Vous prétendez forcer des ſentimens
Qu'ont aſſuré vos ſoins, l'habitude & le temps ?
Dès que j'ouvris les yeux, vos diſcours, votre zele
M'inſpirerent pour Rome une haine immortelle ;
Et moi pour ſatisfaire à vos premiers deſſeins,
Aimant Arminius, j'ai hai les Romains.
Seigneur, c'eſt bien aſſez de contraindre mon ame,
De s'attacher ſans ceſſe à combattre ma flamme,
De perdre pour jamais un légitime eſpoir,
Que j'avois trop conçu ſur la foi du devoir.
Daignez vous contenter de cette obéiſſance,
Ne forcez point mon cœur à plus de violence ;
Et croyez que c'eſt trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obéir à cette loi ſi dure,
D'un effort généreux votre vertu m'aſſure.
Varus vient. Vous ſçavez quel eſt votre devoir ;
Préparez-vous, ma fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne ?

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE, SEGESTE.

SEGESTE.

JE viens d'annoncer à ma fille
L'honneur dont votre amour veut combler ma
Famille.
Seigneur, elle eſt toujours prête à ſubir mes loix.
Ses plus tendres deſirs ſe réglent par mon choix.
Vous pouvez ſans contrainte expliquer votre
flamme.
Je vous laiſſe, Seigneur.



SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame.
J'en connois les raiſons. On veut vous arracher
Un Amant dès l'enfance à vos deſirs ſi cher.
Un Amant ſi long-temps avoué par un pere;
Jeune, charmant; enfin, trop digne de vous plaire.
Mais c'eſt peu : l'on vous offre encore un autre Epoux,
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
Je ferai le premier à me rendre juſtice;
Mes ſoupirs ſont pour vous un triſte ſacrifice.
Un Amant tel que moi ne doit point ſe flatter;
D'autres s'attacheroient à vous repréſenter,
Traçant de leurs travaux une brillante hiſtoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
Qu'un long amas d'honneur, des exploits éclatans,
Réparent quelquefois les injures des ans.

Que c'eſt même à vos yeux un plus grand avantage,
De charger de vos fers un captif de mon âge,
Et d'embraſer un cœur, que les ans, la raiſon,
Sembloient devoir ſauver de ce fatal poiſon:
Cependant aujourd'hui, je ne veux point, Madame,
Prêter auprès de vous ces ſecours à ma flamme.
Je ſçais que dans un cœur plein de ſa paſſion,
De ſemblables diſcours font peu d'impreſſion.
Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inacceſſible,
Au bonheur des Germains ſe montrera ſenſible.
Que le juſte deſir d'aſſurer pour jamais
A votre pere, aux ſiens, l'abondance & la paix;
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire:
C'eſt par-là ſeulement que je prétends vous plaire.
Faites pour la Patrie en donnant votre foi,
Ce que je n'oſe encor vous demander pour moi.

ISMENIE.

Hélas! puis-je, Seigneur?

VARUS.

Non, arrêtez, Madame;
Et ſuſpendez encor le deſtin de ma flamme,

Avant que me l'apprendre, attendez pour le
moins,
Que mes profonds respects, que le temps, que
mes soins;
Que mes sinceres vœux, mes ardens sacrifices
Puissent de mon Rival balancer les services:
Surtout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un Pere, allumer son courroux.
Je ne veux employer sa puissance absolue
Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vue;
Et je vais désormais borner tous mes plaisirs
A prévenir vos vœux & vos moindres desirs.
Des graces de César j'ai comblé votre pere,
Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre
frere;
Tout vous retracera mon amour, mes transports;
Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors.
Adieu, Madame.



SCÈNE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup ! O disgrace imprévue !
Malheureuse !

BARSINE.

Quoi donc ?

ISMENIE.

Ma mort est résolue.
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius :
Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.
Pere injuste ! Pourquoi tyranniser ma vie ?
Puis-je aimer, ou haïr au gré de votre envie ?
Ne concevez-vous point en m'imposant ces loix,
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une fois ?
Déplorables effets de l'amitié Romaine !
Périsse Rome, objet trop digne de ma haine.
Toi, cher Arminius, qu'on arrache à ma foi,
Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voi.
Reçois de mon amour mes jours que je t'immole :
Mais, fuis loin de ces lieux, écarte-toi, cours, vole ;

Si toujours à te voir j'ai borné mes souhaits ;
Maintenant je les borne à ne te voir jamais.
Viendrois-tu dans ce camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime ?
C'est le dernier malheur que j'aie à redouter.
Courons ; hazardons tout, afin de l'éviter.
Faisons partir vers lui quelque ami plein de zele.
Viens, Barsine...

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

APRENEZ une heureuse nouvelle,
Madame, Arminius va paroître à vos yeux :
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
Sigismond s'avançant dans la forêt prochaine,
Est allé hors du camp recevoir Polixene ;
Que le Prince son Frere a voulu devancer :
J'ai cru que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle.
J'y cours.

SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Qu'ai-je entendu? Dans quel temps, juſtes Dieux,
Allez-vous préſenter mon Amant à mes yeux?
Quels malheurs! quels combats! quel ſpectacle barbare,
Ce funeſte retour aujourd'hui me prépare!
De quel œil ſe verront mon Peré & mon Amant.
Ah! pouvois-je prévoir cet affreux changement?
Juſqu'ici les Deſtins propices & fidelles,
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles:
Mais dans un ſeul inſtant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber ſur moi tous les maux à la fois.
Je reſſens en un jour plus d'ennuis, plus d'allarmes,
Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de charmes.
C'en eſt trop, juſtes Dieux! & ſi votre rigueur
Condamnoit les tranſports d'une innocente ardeur,

Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des ſenſibles douceurs d'aimer & d'être aimée.
Hélas ! pour me punir n'étoit-ce point aſſez
D'égaler mes douleurs à mes plaiſirs paſſés ?

BARSINE.

Ah ! Madame, eſpérez...

ISMENIE.

Que veux-tu que j'eſpere ?
Tu le vois mieux que moi, tout me devient contraire :
Mais c'eſt trop m'attendrir, mes ſoupirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux ſans parer mes malheurs.
Courons donc à mon Frere, apprendre ma diſgrace.
Il m'aime, un ſort pareil aujourd'hui le menace.
Cherchons-le, puiſſions-nous accorder en ce jour
Les devoirs oppoſez du ſang & de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Que fait Arminius : dis, l'as-tu vu, Barſine ?
Attendra-t-il ici le ſort qu'on lui deſtine ?
De ces lieux ennemis ne veut-il point ſortir ?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut conſentir.
En vain de votre part à vos ordres fidelle,
J'ai peint votre douleur, votre crainte mortelle :
En vain à ce Héros, j'ai prédit, j'ai tracé
Les périls, les malheurs dont il eſt menacé.
Conſtant dans ſes projets, & toujours intrépide,
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide ;
Et croit que de Segeſte ayant reçu la foi :
Il peut paroître ici ſans danger, ſans effroi.

Qu'on respecte toujours même pendant la guerre,
Ce fameux droit des gens saint par toute la terre :
Mais à l'heureux César dût-il être immolé,
Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Hélas ! à quels tourmens, sa fermeté m'expose ?
Il périra, Barsine ; & j'en serai la cause.
Va, retourne vers lui, qu'il parte en ce moment,
Je le veux, je l'ordonne, & s'il m'aime ardemment :
De son amour pour moi la marque la plus chere,
C'est de fuir les Romains, & Varus, & mon Pere,
Qu'il ne s'obstine plus à demeurer ici.
Cours ; redouble tes pas ...

BARSINE.

Madame, le voici.



SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

Madame, malgré vous, malgré votre deffenſe,
J'oſe juſqu'en ces lieux chercher votre préſence;
Quand Segeſte s'obſtine à me manquer de foi;
Je viens voir ſi ſa fille eſt plus juſte pour moi.
Enfin, pour diſpoſer de ma funeſte vie,
Je viens lire mon ſort dans les yeux d'Iſménie;
S'ils peuvent ſans regret conſentir à me voir,
Je n'abandonne point un légitime eſpoir,
S'ils daignent me montrer leur tendreſſe ordinaire;
En vain à mon amour tout le reſte eſt contraire:
Mais ſi d'intelligence avec mes ennemis,
Ils détruiſent l'eſpoir qu'ils m'ont toujours permis.
Sans laiſſer aux Romains le ſoin de me pourſuivre;
Madame, avec plaiſir je vais ceſſer de vivre.

ISMENIE.

Dans un temps moins cruel, vous le ſçavez Seigneur,
J'aurois à vous revoir, borné tout mon bonheur.
Mais hélas ! la douceur d'une ſi chere vue,
Par une juſte crainte eſt ici ſuſpendue.
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux,
Ou de votre Rival la puiſſance m'allarme,
Ou pour vous perdre enfin, tout conſpire, tout s'arme;
Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas,
Que venez-vous chercher ?

ARMINIUS.

Ne le ſçavez-vous pas?
Abſent depuis ſix mois de tout ce que j'adore,
Je ne pouvois ſans vous vivre un moment encore;
J'ai volé vers ce Camp plein d'amour & d'eſpoir.
Hé! qui ? jamais, Madame, auroit oſé prévoir
Le funeſte deſſein qu'a formé votre Pere:
Je ſçavois qu'engagé dans un parti contraire;
Ce Prince s'étoit joint avec mes ennemis :
Mais devois-je penſer qu'indignement ſoumis,

Il n'eût point conſervé des droits ſur une Armée,
A vaincre les Romains long-temps accoutumé ;
Qu'il reconnut ici Varus pour Souverain,
Et voulut vous forcer de lui donner la main ?
Pouvois-je ſoupçonner ? . . .

ISMENIE.

Oui, vous deviez tout croire,
Des fureurs des Romains jaloux de votre gloire ;
Et ne deviez-vous pas ſurtout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer ?
Falloit-il s'expoſer à la pourſuite injuſte ? . . .

ARMINIUS.

Eh ! Madame, l'Amour raiſonne-t-il ſi juſte ?
J'eſpérois, & j'eſpere encore en ce moment
De ramener Segeſte à ſon premier ſerment.
Vous le voyez ; ce Prince évite mes approches,
Il ne ſoutiendra point ma vue, & mes reproches.
Raſſurons-nous. Bien-tôt par un effort heureux.

ISMENIE.

Hélas ! Seigneur, ceſſons de nous tromper tous deux :
En vain vous vous flattez de regagner mon Pere :
Mais quand il changeroit ; que prétendez-vous faire ?
Seul contre les Romains armés contre vos jours ;
Sans forces, ſans ſoldats . . .

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Nous aurons du fecours.
Oui, Madame, apprenez que toute mon armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée;
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma préfence, & mon commandement;
En divers petits corps ces troupes divifées,
Ont fait dans nos Etats cent marches oppofées,
Et paffant par des lieux inconnus aux Romains,
Dans les eaux, dans les bois, fe traçant des chemins;
Après trois mois de foins, de périls, & de peines,
Se font jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout eft prêt à marcher fous ma loi,
Votre frere confpire & s'unit avec moi.
Je viens de lui parler: il ne voit qu'avec peine
Segefte adorateur de la grandeur Romaine;
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux,
Refufe Polixene à fon cœur amoureux;
Un intérêt commun dans mes deffeins l'engage.
Et nous allons tous deux...

ISMENIE.

Ah! quittez ce langage:
Un feul mot peut vous perdre, & ces funeftes lieux,
Pour obferver vos pas ont peut-être des yeux.

Ne vous aſſurez point ſur votre rang ſuprême ;
Segeſte prévenu, Seigneur, n'eſt plus le même :
Il ne connoît que Rome, & les droits les plus ſaints,
Contre elle dans ſon cœur n'ont que des titres vains.
Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que j'endure :
Fuyez ce camp fatal ; l'amour vous en conjure ;
Le plaiſir que je ſens tandis que je vous voi,
Cede à votre péril qui me glace d'effroi.
Partez : je vous l'ordonne, & ne puis m'en défendre ;
Les larmes que m'arrache un intérêt ſi tendre.
Prince, tant de ſoupirs ne vous font que trop voir
Que votre cœur faiſoit ma joie & mon eſpoir :
Et je vous perds. Auſſi dans ma douleur profonde,
Je ne compte pour rien tout le reſte du monde.
Tout eſt perdu pour moi. Si pourtant déſormais
Je puis juſqu'à la mort former quelques ſouhaits.
Je demande à l'Amour qu'il conſerve en votre ame
L'éternel ſouvenir du feu qui nous enflamme :
Que tandis que je vais vous tout ſacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier.
Non, juſqu'à vous cauſer un ſupplice trop rude,
C'eſt aſſez qu'il vous donne un peu d'inquiétude.
Hélas ! ce n'eſt pas trop : allez, quittez ce lieux ;
Dans ce dernier ſoupir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
S'il faut vous perdre, hélas! que m'importe du
reste?
Madame, quelque sort qui me soit préparé
Je dois l'attendre ici d'un visage assuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse,
J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse?
Vous livrer à Varus. Ah! s'il me faut mourir,
Que ce soit pour la gloire, & pour vous conquérir.
Quel ordre! quel départ! Dieux! quand je l'envisage,
Je frémis, & je sens chanceler mon courage.
Quoi! j'irois pour sauver de misérables jours,
Dont ma douleur bientôt auroit tranché le cours.
Errer désespéré de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur votre image adorée.
Sans cesse dévoré d'inutiles souhaits,
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir
jamais.
Quoi! j'irois loin de vous languir sans espérance;
Sans trouver un moment d'intervalle à l'absence?
Tandis que mon Rival, content, favorisé,
Jouiroit du bonheur qu'on m'auroit refusé.
M'en préserve le Ciel; qu'ici plutôt je meure:
Vivre dans ces horreurs, c'est mourir à toute
heure.

Vous le connoiſſez trop, retenez donc vos pleurs;
Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs.
Laiſſez-moi voir Segeſte, il doit ici ſe rendre :
Je vais frapper ſon cœur par l'endroit le plus
tendre ;
Je vais l'encourager, rappeller à ſes yeux
Sa parole, ſon ſang, ſes exploits glorieux;
Il ſe rendra peut-être, & me fera juſtice :
Mais dût-il de mon ſang hâter le ſacrifice.
Fidéle à mon amour, fidéle à mon pays,
L'un & l'autre par moi ne ſeront point trahis.
Que Segeſte en fureur s'arme contre ma vie ;
Je n'aime fortement que vous, & ma Patrie.
J'en atteſte les Dieux : le coup me ſera doux
Qui me fera périr & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Hélas! ah! quels malheurs... mais j'apperçois
mon Pere.
Ah! Prince, gardez-vous d'allumer ſa colere!
Surtout ſouvenez-vous durant votre entretient,
Qu'aujourd'hui votre ſort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeſte.*

Fais moi fléchir ce courage barbare.
O Ciel!

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE *à Sunnon, & à Sinorix.*

A M'OBEIR, Gardes, qu'on ſe prépare.
Exécutez mon ordre, & ne balancez pas.
Cependant laiſſez-moi, ne ſuivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *aſſis.*

ARMINIUS.

ENFIN, je vous rejoins après ſix mois d'abſence :
Seigneur, le ſort répond à mon impatience ;
Je n'avois pas penſé que juſques à ce jour
Il dût auprès de vous réculer mon retour :
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend ſa ſource,
Tant d'obſtacles divers ont retardé ma courſe ;

Que malgré mes efforts & mon empressement,
Je n'ai pû l'avanver, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos desseins vous seul êtes le maître,
Et pour vos intérêts vous avez crû peut-être
Qu'il falloit négliger mes utiles avis :
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis.
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante.
Cependant je l'avoue, après vos longs refus,
Segeste dans ce camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus. O Ciel ! pouviez-vous croire
Qu'un serment solemnel sortît de ma mémoire ?
Que je puisse le rompre & vous manquer de foi :
Mais vous justifiez l'état où je vous voi.
Quel vous laissai-je ? Hélas ! quel aujourd'hui vous êtes ?
Ma raison se confond à voir ce que vous faites.
Segeste, ce Héros que nous admirions tous,
Dont la valeur, le nom faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnés pendant plus de six lustres.

Vit-on jamais, grands Dieux ! un ſemblable retour ?
Et nos neveux, Seigneur, le croiront-ils un jour ?

SEGESTE.

De tout ce que j'ai fait j'ai peſé l'importance ;
Seigneur, & j'ai ſuivi les loix de la prudence ;
Ce ſont des changemens où les Princes, les Rois
Se portent par raiſon plutôt que par leur choix.
Ils conſidérent peu quel ferment les engagent :
Ils conſultent leur foi moins que leur avantage,
Et réglant leur parole aux caprices du ſort,
Fléchiſſent ſous les loix qu'impoſe le plus fort.
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui déshonore,
Et ſi vous l'ignorez, vous êtes jeune encore.
Vous l'apprendrez, Seigneur ; & peut-être qu'un jour
Vous vous en ſervirez vous-même à votre tour.

ARMINIUS.

Ah ! pour me détourner de ce funeſte exemple ;
Il ſuffit qu'aujourd'hui, Seigneur, je vous contemple.
Où ſont tous vos emplois, votre Cour, vos grandeurs ?
On vous commande ici, vous commandiez ailleurs.

Vous faiſiez le deſtin de toutes nos Provinces :
Vous ſerviez de modéle à nos Chefs, à nos Princes ;
Vous étiez aimé, craint, renommé, Souverain,
Vous n'êtes aujourd'hui qu'un citoyen Romain,
Et vous ſacrifiez à ce titre ſans gloire
Ces noms toujours ſuivis d'une longue mémoire.

SEGESTE.

Et cet abaiſſement doit me combler d'honneur ;
Tous ces noms éclatans ne flattent point mon cœur.
Ma puiſſance me gêne, & ceſſe de me plaire,
Lors que de mes ſujets elle fait la miſere,
Et pour leur aſſurer un ſort, des jours heureux,
J'embraſſe leur deſtin, & ſuis ſujet comme eux.
Voilà ce qu'on appelle amour de la Patrie,
Et non de vos pareils l'indiſcrete furie ;
Vous ſacrifiez tout au ſoin de votre rang ;
Des peuples malheureux vous prodiguez le ſang ;
Et votre ambition d'un faux zele animée,
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la guerre ont trouvé nos Etats ?
De quoi leur ont ſervi nos ſiéges, nos combats ?
Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes.
Les Temples ruinés, les Provinces déſertes ;
Les Princes moiſſonnés à la fleur de leurs ans ;
Les maſſacres cruels des Femmes, des Enfans ;
Les

Les campagnes partout languiſſantes ſtériles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes;
Ce ſont-là les effets par la guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.
Les peuples cependant ne reſpirent qu'à peine;
Et votre amour pour eux eſt ſemblable à la haine.
Pour moi je ne veux plus de victoire à ce prix,
Je préfere la paix à ces triſtes débris.
La paix rend un Etat floriſſant, riche, illuſtre;
La victoire avec ſoi ne porte qu'un faux luſtre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers;
Elle les fait gémir ſous leurs propres lauriers.
Ici le frere en pleurs redemande ſon frere:
Là le Pere ſon fils, ici le fils ſon Pere;
Et dans le camp vainqueur, il eſt ſouvent dou-teux
Lequel des deux partis eſt le plus malheureux.

ARMINIUS.

Oui, Seigneur, j'avouerai que ſouvent la victoire
Nous vend cher ſes faveurs, empoiſonne ſa gloire.
Que la Paix a des biens plus ſolides, plus doux,
Je l'aurois recherchée, enfin autant que vous,
Avec un ennemi moins fier & moins terrible.
Mais la paix avec Rome eſt un joug infaillible;
Et ſous les noms flatteurs d'amis, ou d'alliés,
Elle aſſervit les Rois, & les foule à ſes pieds.
Du moment qu'avec elle un traité nous engage;
Nos enfans dans ſes murs envoyés en ôtage;

Et dès nos jeunes ans arrachés de nos bras,
Contre tous ſes ſoupçons ne la raſſurent pas.
Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance
Ne voit-on pas ſur nous tomber ſa défiance?
Avant que rien réſoudre il faut prendre ſa voix,
Et juſqu'à notre Hymen tout dépend de ſon
choix.
Mais c'eſt peu. De nos jours arbitre ſouveraine;
Lors qu'elle nous proſcrit, notre perte eſt certaine.
Son Barbare Sénat, ſans foi, ſans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié.
Des Princes qu'elle craint la plus légere offenſe;
Attire ſans retour les traits de ſa vengeance;
Et ſa fauſſe clémence en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix ſous ſes loix eſt un bonheur funeſte,
Elle me fait horreur, le Peuple la déteſte.
Les Germains des tréſors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour ſe la conſerver & tout ſexe, & tout âge,
De tout temps parmi nous a prouvé ſon courage.
Les femmes dans les Camps, auprès de leurs
Epoux,
Mépriſent les dangers, & s'expoſent aux coups,
Sans foibleſſe, ſans art, ſans parure éclatante,
Leur pompe eſt leur vertu, leur Palais une Tente,
Leurs fils dans le travail, dans la guerre formés
Dès le flanc de leur mere y ſont accoutumés.

Ces Enfans nés guerriers au milieu des allarmes.
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des armes ;
Ils en font tous leurs jeux. Ah ! pouvez-vous, Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur.

SEGESTE.

Hé! qu'a-t-il d'odieux, ce joug où je l'enchaîne ?
Rome n'a plus pour nous de mépris, ni de haine,
Elle nous traite en fils, & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus :
Elle regle nos mœurs, sa prudence en sépare
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare;
Elle enseigne à chérir, à respecter les loix,
A faire des vertus le véritable choix ;
Elle épanche pour nous ces trésors que la guerre
A portés dans son sein des deux bouts de la terre.
Ses bontés envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Hé quoi ! vous rendez-vous à ces fausses tendresses ?
Voyez, voyez les fers cachés sous ces caresses,
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains,
Rome change à présent de route & de desseins.

Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes,
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'allarmes;
Elle a toujours trouvé quand on a combattu,
Valeur contre valeur, vertu contre vertu:
Elle veut aujourd'hui par un chemin contraire,
Achever ce qu'encor la force n'a pu faire,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs,
Qui ne manquent jamais d'abuser les grands cœurs.
Mais, Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre,
Vous blâmez mon parti, je condamne le vôtre.
Il est temps de finir ce fâcheux entretien,
Qui porteroit trop loin votre esprit & le mien.
Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
D'Isménie à mon sort joigne la destinée.
Vous me l'avez promise, & de nos jeunes ans,
Nous sommes engagés par de communs sermens.

SEGESTE.

Ma fille? quoi, Seigneur? y pensez-vous encore?
Se peut-il?...

ARMINIUS.

Si j'y pense. Ah! Seigneur, je l'adore!
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'eſt pas pour vous, Seigneur, d'aſſez haut prix.
Songez que cet Hymen bleſſeroit votre gloire.
Vous, épouſer ma fille. Ah ! pourroit-on le croire ?
Voulez-vous juſques-là profaner votre main ?
Vous qui mépriſez tant un Citoyen Romain.
Je le ſuis, & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain ; je reconnois un Maître.
Seigneur, portez ailleurs, vos ſoupirs, & vos feux.
Cent Reines brigueront votre main, & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'inſultez point au malheur qui m'accable ?
Ne déſeſpérez point un Prince déplorable,
Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

SEGESTE.

Je vous ſers en effet, & fais ce que je dois.
Seigneur, à d'autres nœuds ma fille eſt deſtinée,
L'Etat où je me vois regle ſon Hymené.
Enfin, pour ſon Epoux, j'ai fait choix d'un Romain ;
Et Varus dans ce Camp doit l'épouſer demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime,
Ce Rival périra, fut-ce César lui-même.

SEGESTE.

Nous n'appréhendons point vos funestes projets.

ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.
Je ne vous dis plus rien : adieu, Seigneur, peut-
être
Le temps & le succès vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *seul.*

LE succès ne sera que malheureux pour toi.
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'AVEZ-vous fait, Seigneur? Et que doit-on attendre?
Mais quoi! Quel eſt ce bruit que je ne puis comprendre?
Qui cauſe ce tumulte & ces cris confondus?

SEGESTE.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.
A notre ſûreté ſa perte eſt néceſſaire.
Hâtons-nous ou craignons ſa fureur téméraire.
Perdons ſans balancer ce mortel ennemi.
On ne doit jamais nuire ou haïr à demi.
Seigneur, je ſuis inſtruit de toutes ſes penſées,
Par des lettres des ſiens à lui-même adreſſées.
Sinorix a ſurpris celui qui les portoit:
Elles ſont en mes mains. Ce Prince ſe flatoit
D'attaquer notre Camp, d'enlever Iſménie.
Aſſurons-nous la paix aux dépens de ſa vie.

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS *se défendant au milieu des Gardes*, SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH! traîtres, achevez, percez, percez mon sein.
Pourquoi m'arrachez-vous les Armes de la main ?
Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie,
Sans m'exposer encor à tant d'ignominie?
(*Voyant Segeste.*)
Te voilà. Tu n'as plus ni parole ni foi.
Segeste, par ton ordre on attente sur moi.
Les droits les plus sacrés n'ont donc rien qui t'arrête ;
Et tu veux aux Romains faire un don de ma tête.
Digne emploi d'un Héros, qui durant quarante ans,
A rempli l'Univers de ses faits éclatans.
Mais toi qui viens jouïr de toute ma disgrace :
Toi, dont le front déja du trépas me menace.

Magnamine, Varus, penses-tu m'étonner:
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner:
J'entendrai sans frémir l'Arrêt le plus sévere;
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point jouïr de ta douleur.
Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire.
Je veux que de ton sort le Sénat délibere.
Lui seul te jugera: cependant ne crois pas
Que la pitié me touche & retienne mon bras.
Ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même;
Isménie a ta foi, tu l'adores, je l'aime.
Comme Chef des Romains, je te dois condamner:
Mais comme ton Rival, je te veux épargner,
Pour assurer ma gloire & confondre l'envie,
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toi, Varus, & sois moins généreux.
Précipite ma mort si tu veux être heureux.
D'un Rival tel que moi la vie est importune;
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune.
L'exemple en est commun: mais sois sûr qu'à mon tour,
Je balancerai moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon ſort jamais les Dieux te rendant maître ;
A tes yeux ſans ſecours me forcent de paroître.
Tu pourras ou me perdre ou me ſauver. Et moi
Sans prévoir l'avenir je fais ce que je doi.

SEGESTE.

Je ne ſçaurois ſouffrir, Seigneur, qu'il vous outrage.
Qu'on l'ôte.

ARMINIUS.

De Segeſte eſt-ce-là le langage ?
Regarde en quels malheurs tu t'es précipité ?
Vois de nous deux, enfin, qui doit être imité ?
Tu reſpectes Varus, tu le crains, je le brave,
Je ne parle qu'en Roi ; tu parles en Eſclave.
Et captif, déſarmé je ſuis plus ſouverain,
Que tu ne l'as été les armes à la main.

VARUS.

Laiſſons un libre cours à ſa douleur mortelle.
Seigneur, un ſoin preſſant en d'autres lieux m'appelle.
Qu'on le garde.

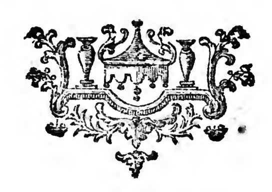
SEGESTE.

Sunnon, appliquez-y vos ſoins,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins;
Surtout ſouvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire? Allons, quoi qu'on m'apprête,
Je défie à la fois le ſort & les Romains.
Juſtes Dieux! vous ſçavez les malheurs que je crains.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APPRENDS-moi donc, Barsine, où l'on garde mon frere ?
Que j'aille lui prouver une amitié sincere,
Et m'acquiter vers lui du plus juste devoir....

BARSINE.

Vous sera-t-il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon, osera-t-il enfreindre
L'ordre exprès...

POLIXENE.

De ma part, Sunnon, n'a rien à craindre.
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats :
Je ne puis que pleurer ; voilà mes attentats.

Loin de pouvoir défendre un Prince qu'on opprime ;
Je cours offrir à Rome une double victime :
Suivre le sort d'un frere, adoucir son ennui,
Le plaindre, le servir, & mourir avec lui.

BARSINE.

O Ciel ! auriez-vous pris un dessein si funeste !

POLIXENE.

En puis-je former d'autre ? Et quel espoir me reste ?
Du sein de nos Etats on m'ameine en ces lieux ;
Sous l'appas, sous la foi d'un Hymen glorieux.
Je me flatte qu'ici dès long-temps attenduë,
La joie en tous les cœurs doit régner à ma vuë ;
Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois que dès le premier jour
Segeste me traitant en mortelle ennemie,
Par le dernier mépris me couvre d'infâmie ;
Pour un trône promis me prépare des fers,
Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers.
Mais hélas ! ce n'est point ce qui me désespere ;
Je sens moins mes malheurs que les périls d'un frere :
Et de quel frere encor ? Pour louer ses Exploits,
La Renommée à peine a-t-elle assez de voix ?
Lui seul à des Germains fait revivre la gloire,
Et sous leurs étendarts ramené la Victoire.

On le livre aux Romains, ſans doute il va périr.
Dieux ! n'eſt-il point de bras prompts à le ſecourir ?
Laiſſerez-vous tomber cette tête proſcrite ?
Vous Soldats tant de fois triomphans à ſa ſuite ?
Et vous Peuples du joug, ſauvez par ſa valeur,
Ne défendrez-vous point votre heureux défenſeur ?

BARSINE.

Oui, Madame, eſpérez qu'un ſecours favorable...

POLIXENE.

Hé ! qui voudroit ſervir ce Prince déplorable ?
Qui voudroit de ſes maux avoir quelque pitié ?
Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié.
Quand ceux que l'Amour même engage à ſa défenſe,
Semblent paſſer pour lui juſqu'à l'indifférence.
Sigiſmond, Iſménie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux.
Leur voit-on rien tenter pour aſſurer ſa vie ?
Ah ! de leur ſouvenir je ſuis auſſi bannie.
Prennent-ils quelque ſoin de flatter ma douleur ?
L'infortune du frere eſt commune à la ſœur.
Hélas ! dans tous les cœurs quel changement je trouve !
Par quel deſtin fatal, Dieux ! faut-il que j'éprouve

Que nos cruels malheurs glacent dans un ſeul jour
L'amitié la plus forte, & le plus tendre amour ?

BARSINE.

Cet injuſte ſoupçon offenſe l'un & l'autre.
Madame, leur douleur eſt égale à la vôtre.
Les larmes d'Iſménie en ce même moment,
A ſon Pere irrité, parlent pour ſon Amant.
Sigiſmond a juré de ſauver votre Frere...
Mais il vient. Apprenez ſi ſon cœur eſt ſincere.

SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE, BARSINE.

SIGISMOND.

QUEL eſt votre deſſein? Venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux?
Je n'oſe me flatter que ma ſeule préſence
Puiſſe de vos ennuis calmer la violence:
Si pourtant votre amour étoit égal au mien,

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, finiſſez cet étrange entretien.
Quel temps choiſiſſez-vous ? La triſte Polixene
N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine ;
Ces divers mouvemens l'agitent tour-à-tour :
Il n'eſt plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous ? ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire.
Je déteſte Varus : je tremble pour mon frere.
Je vois l'un Souverain ; l'autre perſécuté.
Jugez de ma douleur dans cette extrémité ?
Si je dois m'occuper d'une inutile flamme.
Mais quand l'amour encor régneroit dans mon ame,
De quoi me ſerviroit ce vain amuſement ?
Seigneur, doit-on aimer lorſqu'on n'a plus d'Amant ?

SIGISMOND.

De ce fatal diſcours, que faut-il que je penſe ?
Me ſoupçonnerez-vous ? ... Mon eſprit en balance,
Ne ſçauroit ...

POLIXENE.

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus.
Je n'ai jamais aimé l'Esclave de Varus.

SIGISMOND.

Juste Ciel! votre cœur me peut-il méconnoître?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous souffrez un Maître.
Oui, lors que je vous vois, en vain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit si cher.
L'Amour m'assure en vain que vous êtes le même.
Ah! j'en vois malgré lui la différence extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux;
Cette grace, ces traits qui charmerent mes yeux:
Mais je n'y trouve plus cette ardeur héroïque,
Qui soutenoit jadis la fierté Germanique:
Ce courage élevé, cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur.

SIGISMOND.

Ah! vous deviez me rendre un peu plus de justice,
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse

De tout . . .

POLIXENE.

Hélas ! Seigneur, pendant ce vain discours,
De mon Frere, peut-être on va trancher les jours :
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre . . .

SIGISMOND.

Calmez votre douleur, ne craignez rien encore,
Madame, & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidéle Amant, j'ai rempli le devoir :
Si je balance enfin, entre vous & mon Pere :
Mais j'en laisse le soin au Prince votre Frere.
Il parlera, Madame, & vous convaincra mieux.



SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE.

POLIXENE.

Ciel ! que vois-je ? Eſt-ce vous ? En croirai-je mes yeux ?
Seigneur, & quel ſecours ? Quelle main pitoyable,
Finit en vous ſauvant le tourment qui m'accable ?
A qui dois-je mon frere ? Et qui me l'a rendu ?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moi-même étonné, confondu.
Gardé près de ces lieux tout plein de mes diſgraces,
De mes fiers ennemis rappellant les menaces ;
Préparé par avance aux cruautés du ſort,
J'attendois à toute heure une ſanglante mort.
Lorſque Sunnon entrant, j'ai lû ſur ſon viſage,
De quelque grand deſſein l'infaillible préſage.

Hâtons-nous, m'a-t-il dit, Seigneur, & ſuivez-moi :
Du ſalut de vos jours fiez-vous à ma foi.
Je le ſuis. Nous trouvons une route ſecrete,
Qui, juſques dans ces lieux, guide notre retraite.
De la nuit qui ſurvient l'heureuſe obſcurité,
A ſi bien ſecondé notre témérité,
Que je vous vois enfin, le reſte je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout oſé pour vous ; Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'inſtrument glorieux.
(Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon, & la lui rend.)
Des Exploits tant de fois achevés à nos yeux.
Ce n'eſt pas tout. Du Camp ſortez en diligence :
Prenez en lui, Seigneur, une entiere aſſurance.
Il eſt inſtruit de l'ordre, & connu des Soldats.
Allez : ne craignez rien ; & bientôt ſur ſes pas,
Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moi votre ame eſt enflammée ?
Puis-je jamais payer des ſoins ſi généreux ?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux,

Prince, puiſque c'eſt vous qui me rendez mon
frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur; fuyez l'implacable colere
De Segeſte aveuglé, des Romains furieux...

SUNNON.

Il n'eſt pas temps encor de ſortir de ces lieux.
Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture,
Rendent en cet inſtant votre fuite moins ſûre.
Attendons, qu'oubliant leurs pénibles travaux,
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos.
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée...

SIGISMOND.

Oui, par votre conſeil je change de penſée,
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſûrement.
Moi-même dans ces lieux je viendrai vous reprendre.
Vous, auprès de mon Pere, il eſt temps de vous rendre,
Madame, par vos pleurs vous ſçaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours: vous, pour leur fuite, allez tout diſpoſer.

Adieu, Seigneur; le Ciel ſecondant mon envie.
Puiſſe-t-il par nos ſoins aſſurer votre vie.

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus, qui, pour mon ſalut, travaillez avec eux;
Qui plaignez le deſtin d'un Prince malheureux.
Ami, de qui le zele à ma perte s'oppoſe;
J'admire vos bontés, & j'en cherche la cauſe.
Quel charme à me ſervir vous a rendu ſi prompt?

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigiſmond?
C'eſt lui qui relevant ma naiſſance commune
Juſqu'au rang que je tiens a porté ma fortune,
Qui, pour vous aſſurer mes ſoins, & mon ſecours,
M'a juré que ſon ſort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeſte;
J'étois preſque ébranlé; le Prince a fait le reſte.

Et quels que ſoient les noms qu'on me peut impoſer,
Vos vertus, vos exploits, me ſçauront excuſer.
Suivez, Seigneur, ſuivez l'ardeur qui vous anime,
Dans le ſang des Romains courez laver mon crime.
Des Peuples aſſervis, courez briſer les fers.
Vengez-les des mépris, des maux qu'ils ont ſouſferts.
Forcez tous les Germains, enfin, de reconnoître
Que ſi Sunnon pour vous devient perfide & traître;
Sa trahiſon ſauvant ſon pays abbatu,
Mérite leur eſtime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oui, laiſſez-moi le ſoin d'une juſte vengeance.

SUNNON.

Mais, Seigneur, ſi le Ciel trahit notre eſpérance.
Que ſert de vous flatter? Je vois de toutes parts
Mille périls divers s'offrir à mes regards.
La fuite de ce Camp paroît ſi difficile...

ARMINIUS.

N'importe; je mourrai ſatisfait & tranquille,
Si je puis expirer les armes à la main,
Et ſi mes derniers coups verſent du ſang Romain.

SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

VOus êtes libre, enfin, Seigneur, & Polixene,
M'apprenant votre ſort vient d'adoucir ma peine.
Dieux ! de quels traits mon cœur s'eſt-il ſenti percer ?
Non, nul autre que moi ne ſçauroit le penſer.
A peine je reſpire, abbatue, interdite...
Mais grace au Ciel, je vois tout prêt pour votre fuite.
Vous vivrez.... Mais, hélas ! plus d'Hymen, plus d'eſpoir ;
Pour jamais aujourd'hui je ceſſe de vous voir,
Et le ſort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchirai le ſort & votre Pere.
Je vais, puiſqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux.
Mais bientôt en Vainqueur, je reverrai ces lieux.

La

La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure.
Le sang de mon Rival lavera mon injure.
Varus & les Romains dans ce Camp égorgés,
Serviront de victime à mes feux outragés.
Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere?
Voulez-vous dans leur chute envelopper mon pere?
Quel est votre dessein? Ah! Ciel! prétendez-vous
Dans un Camp qu'il défend venir porter vos coups?
Vous verrai-je au combat animés l'un & l'autre?
Peut-être de sa main... peut-être de la vôtre...
Je frémis... C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr?
Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.
Quels que soient les affrons qu'il m'a fait aujourd'hui,
S'il se trouve au combat je veillerai sur lui;
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire,
Que de sauver ses jours aux dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos ſoins ne me raſſurent
pas.
Pourrez-vous retenir la fureur des ſoldats?
Je défends...

ARMINIUS.

Révoquez une loi ſi barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare.
Souffrez...

ISMENIE.

Non, c'en eſt fait, je n'y puis conſentir;
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi je ne veux plus partir
Je rentre dans les fers de votre injuſte Pere.
J'abandonne ma tête à toute ſa colere.
Ce Prince, les Romains altérés de mon ſang,
De la derniere goute épuiſeront mon flanc.
Vous le ſçavez? Déja ma perte eſt réſoluë,
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émuë?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain,
D'un combat éloigné le péril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidelle
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.

Triste effet de mes soins ! je suis prêt à périr,
Et vous me défendez de m'oser secourir.
Mais, que dis-je ? Grands Dieux ! Quel espoir est
le vôtre ?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre ?
Vous donner à Varus ? Et que de son bonheur,
Pour vous plaire je sois tranquile spectateur ?
Non, non, n'espérez pas que mon obéïssance,
Jusques à cet effort porte ma complaisance.
Votre fausse pitié m'éloigne de ces lieux ;
Et moi, je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux.
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur ! quelle affreuse menace !
Arrêtez..... tout mon sang dans mes veines se
glace.
Amitié, sang, amour, je cede à votre effort :
Vous déchirez mon cœur, qui sera le plus fort.
Qui.... Je sens que l'amour plus fort que la na-
ture,
Du sang qui le combat surmonte le murmure.
Je me rends, & je laisse agir votre valeur ;
Entre mon Pere & vous, j'ai partagé mon cœur :
Mais un juste transport le fait pancher, l'en-
traîne
Du côté de celui dont la perte est prochaine.
Et quand je prends parti, Seigneur, entre vous
deux,
C'est pour le plus à plaindre, & le plus malheu-
reux,

SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH ! Madame...

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence ;
La nuit dans tout le Camp fait régner le silence.
Allons : marchez, Sunnon, & ne différons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas.
Revenez, triomphez, mais sauvez-moi mon Pere.



SCENE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part ; que fera-t-il ? Que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur ;
Reviendra-t-il encor plus digne de mon cœur ?
Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire.
Brillant de cet éclat que donne la victoire.
Plein d'amour, à mes pieds venir prendre mes loix.
Mais si je l'avois vû pour la derniere fois.
Si du Ciel irrité la colere obstinée,
Par la fin de ses jours marquoit cette journée.
Hélas ! s'il périssoit en combattant pour moi ?
Que d'horreurs ! Tout ici redouble mon effroi.
Peut-être sa victoire également funeste,
En épargnant Varus fera tomber Segeste.
Non, non, rassurons-nous. Mon Amant aujourd'hui
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui.
Il en triomphera sans accabler mon Pere.
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire.
Segeste, je t'honore, & les devoirs du sang,
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang.

Mais je frémis des nœuds où ton choix me destine,
Et l'état menacé d'une entiere ruine,
Fait révolter mon cœur contre un joug odieux.
Segeste avec Varus, quelle union? Grands Dieux!
Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine,
Séparez ces objets & d'amour, & de haine;
Que je puisse aimer l'un avec fidélité;
Et voir immoler l'autre avec tranquilité.
Mais on vient. C'est Barsine. Hélas! que me veut-elle?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MADAME, c'en est fait, la fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O Ciel; qu'entends-je?

BARSINE.

A peine il sortoit de ces lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite,
Que Varus fait au Camp une exacte visite.

Il va de garde en garde ; il court de tous côtés :
Par ſon ordre en cent lieux des ſoldats ſont poſtés ;
Qui, prêts à ſignaler leur zele & leur courage,
Défendent de ce Camp le plus étroit paſſage.
Sigiſmond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne ſçachant que réſoudre en cette extrémité,
Ont conduit votre Amant dans la tente prochaine.
Mais enfin, déſormais leur entrepriſe eſt vaine;
J'ai vû leur déſeſpoir, ils ne ſe flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius.
La fuite cette nuit leur paroît impoſſible.

ISMENIE.

Ainſi, de ce Héros la perte eſt infaillible.
A peine un ſeul inſtant, un peu d'eſpoir me luit.
Que ma crainte redouble au moment qui le ſuit.
Me faudra-t-il toujours trembler pour ce que j'aime?
Grands Dieux! Ah! que plutôt je périſſe moi-même.
Ne ménageons plus rien, l'amour au déſeſpoir
Se fait de ſes tranſports un ſouverain devoir.
Allons trouver ce Prince : allons dans mes allarmes;
Dans les pleurs que je verſe il trouvera des charmes;

Et je sentirai moins mes mortelles douleurs
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*

Je ne sçais que résoudre, & comment me conduire ;
Des ordres de César j'aurois voulu m'instruire.
Tullus que dès long-temps j'ai dépêché vers lui.
De Rome auprès de moi doit se rendre aujourd'hui.
Qu'un moment paroît long à mon impatience.
Mais on vient, & je crois. Oui, c'est lui qui s'avance.



SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien, Tullus ! Eh bien ! qu'eſt-ce qu'on me preſcrit ?
Qu'ai-je à faire ?

TULLUS *lui donnant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit.
Des ordres de Céſar inſtruiſez-vous vous-même.
Liſez & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS *lit.*

Je ſuis contens des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obéïſſance.
Continuez, Varus, & vous reſſouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'eſt pas ſans récompenſe.
Je n'ai qu'un ordre à vous donner ;
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivi ſans ceſſe :
Employez pour le perdre, & la force, & l'adreſſe,
Je vous défends de l'épargner.
O Ciel !

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeste?
Plaignez-vous l'ennemi que l'Empereur déteste?

VARUS.

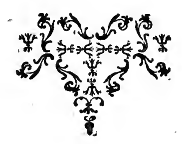
Je fonde sur sa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'ose des siens faire trancher le cours.
Arminius est cher à l'objet que j'adore,
J'en suis hai, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi jusqu'au dernier moment?
De quel front oserois-je aborder Isménie,
Du sang d'Arminius ma main encor rougie?
Teinte d'un sang si chéri voudroit-elle épouser
Celui qu'innocent même elle ose refuser?
Ah! sans trahir Auguste, & la cause publique,
Accordons ma tendresse avec ma politique:
En assurant ici les loix de l'Empereur,
Assurons s'il se peut le repos de mon cœur.
Que par la main d'un autre Arminius périsse.
Qu'Isménie en pleurant ce sanglant sacrifice,
Ne me reproche point la source de ses pleurs,
Et porte son courroux & la vengeance ailleurs

TULLUS.

Hé! qui l'immollera si vous lui faites grace?
Qui punira, Seigneur, sa criminelle audace?

VARUS.

Segeste, avec plaisir prendra ce triste emploi.
Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi,
Ce jeune Chef par tout suivi de la victoire,
Des exploits de Segeste a surpassé la gloire.
Les peuples, les soldats charmés de sa valeur,
L'ont honoré du nom de leur Libérateur.
Tous couroient le chercher d'une ardeur empressée,
Et Segeste déchu de sa grandeur passée,
S'est rangé parmi nous pour s'épagner l'ennui
De le voir plus illustre & plus aimé que lui.
Mais le voici.



SCENE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

Seigneur, ſur de juſtes allarmes
Tout le Camp ſe prépare & chacun prend les armes.
On vient de m'avertir que ſur la fin du jour
Nos ennemis ſortoient des forêts d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous. Ils ont appris peut-être
Les extrêmes périls, la priſon de leur maître :
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ſes jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à ſon ſecours.
Je ne le cele point, Arminius me gêne.
Que pouvons-nous réſoudre?

VARUS *à Sinorix.*

Allez, qu'on me l'amene;
Vous, Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas;
Que chacun au combat diſpoſe ſes ſoldats,

Je vous ſuivrai de près. Si l'ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'inſtruire en diligence.

SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

Qu'avez-vous réſolu, Seigneur? Vous flattez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous?

VARUS.

Je ne ſçais: mais je vais du moins lui faire entendre
Le deſtin qu'en ces lieux ſa fierté doit attendre.
Je vais lui préſenter les ſupplices tout prêts;
Peut-être qu'à ſes yeux paroiſſant de plus près.
Leur funeſte appareil malgré toute ſa haine
Donnera quelque crainte à ſon ame hautaine.

SEGESTE.

Ah! ne l'eſpérez pas, ce farouche ennemi,
A mépriſer la mort, n'eſt que trop affermi.
Vous-même l'avez vû dans la guerre paſſée....

VARUS.

Seigneur, les temps divers font changer de pensée.
Le plus grand cœur s'effraye aux apprêts du trépas.
Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats,
Et vû d'un front ferain la mort presque infaillible,
Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible;
Un esprit enflammé d'une noble chaleur,
Poussé par la vengeance, ou flatté par l'honneur,
Occupé des moyens d'emporter la victoire,
Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire;
Et fait que le guerrier jaloux de l'acquérir,
Vole après les dangers & s'expose à mourir.
Mais ce même guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile:
D'une mort odieuse, & qu'il ne cherche pas,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des combats.
Il fait voir sa foiblesse, il frémit, il murmure;
L'esprit moins prévenu laisse agir la nature,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

SEGESTE.

Non, non, Arminius, à tout ce qu'on prépare;
Opposera, Seigneur, sa constance barbare;

Mais s'il ne se rend point ; cessez de ménager
Un ennemi toujours prompt à vous outrager,
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous apprête.
A ses troupes, Seigneur, faites porter sa tête ;
Alors tout fléchira. Rien ne peut résister.
Qu'attendez-vous ? Faut-il encore vous consulter ?

VARUS.

Non, ne différons plus une vengeance juste ;
Allons, exécutons les volontés d'Auguste.
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux ;
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez-donc, Seigneur, l'Arrêt de son supplice ;
De son sang à César, offrez le sacrifice.
Commandez. Un seul mot. Mais sçachons...



SCENE

SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

AH ! Seigneur.

SEGESTE.

Hé bien ! Arminius ?

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je frémis encore, & qui va vous surprendre.
Sunnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux !

VARUS.

Que viens-je d'entendre ?

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit,
Avec Arminius, il s'est coulé sans bruit.

Tous ceux qu'il commandoit, interdits & timides,
Abuſez par ſes ſoins, ignorant....

SEGESTE.

Les perfides !
Tous m'ont manqué de foi, je vais les punir tous.
A peine tout leur ſang ſuffit à mon courroux.
Mille morts...

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, SINORIX.

SIGISMOND.

NON, Seigneur, connoiſſez le coupable.
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable ;
Dans le ſang innocent ne trempez point vos mains.
Perdez-moi ; j'ai tout fait. J'ai trompé vos deſſeins.
J'ai fait partir, Sunnon, je l'ai preſſé....

SEGESTE.

Toi traître !
Tu trahis les Romains & ton pere & ton maître ?

Tu ſers un ennemi par nos ſoins abbatu ?
Qui te le fait ſervir contre nous....

SIGISMOND.

Sa vertu,
Sa valeur, ſes exploits qu'en tous lieux on renomme;
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome.
Le ſoin de votre honneur, mon amitié pour lui,
Tout m'a ſollicité de lui ſervir d'appui.
Hé quoi! pouvois-je voir ce Prince magnanime,
Des Romains, de Varus, devenir la victime?
Et vos mains ſe ſouiller de ſon ſang précieux,
Conſacré par les loix, par ſon rang, par les Dieux.
Pouvois-je voir, Seigneur, la triſte Germanie
Perdre ſon défenſeur contre la tyrannie;
Et Polixene en proie à ſes vives douleurs
Me demander ſon frere, & m'accabler de pleurs.
J'ai rempli mon devoir, Seigneur, faites le vôtre.
Je ſauve une victime, & vous en livre une autre:
Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé;
Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vengé.
Verſez, verſez du ſang: mais changez de victime.
Répandez tout le mien ſans ſcrupule, & ſans crime.
Si j'avois crains la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois ſuivi les pas.

Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables.
Au gré de votre haine ordonnez de mon sort.
Je ne m'en plaindrai pas; trop heureux si ma mort
D'un reproche honteux sauvant votre mémoire,
Aux dépens de ma vie assure votre gloire.

SEGESTE.

Oui! lâche tu mourras puisque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits?
Où puisez-vous l'excès de cette haine injuste?
Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste?
Comblé par le Sénat de graces & d'honneurs....

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs;
Lors qu'à m'en accabler votre Sénat s'applique;
Dans ses fausses bontés je voi sa politique;
Et ces fiers ennemis devenus complaisans,
Me font plus que leurs coups redouter leurs présens.
Hé! qu'ai-je à faire? ô Dieux! de la grandeur Romaine!
Que me sert-elle? Hélas! si je perds Polixene!

Oui, César, si par toi je m'en voyois priver ;
Quan[illegible] perte à ton rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigné de cette récompense,
La haine tiendroit lieu de la reconnoissance.
Hé quoi ! tous tes présens, ta libéralité
Me pourroient-ils jamais payer ma liberté ?
J'aurois des fers dorés : mais je serois esclave.
Je ne puis rien souffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour maître en terre, & dans les Cieux,
Que la vertu, l'honneur, la justice, & les Dieux.

VARUS.

Pourquoi veniez-vous donc ame ingrate, & perfide,
Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous guide ?
Quel charme ! quel dessein vous conduit parmi nous !

SIGISMOND.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous ;
D'apprendre de plus près ce grand art de la guerre,
Qui vous a fait dompter presque toute la terre ;
D'en joindre la pratique à ce que nous sçavons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juſte Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
Sçaurois-je aſſez punir ce diſcours téméraire ?
Rendez graces au ſang dont vous êtes ſorti.

SEGESTE.

Il n'eſt plus de mon ſang s'il quitte mon parti.
Fait Citoyen Romain j'en ai pris les maximes.
Mon fils n'eſt plus mon fils, traître, couvert de crimes.
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin :
Je le ſuivrai, Seigneur, & de ma propre main,
Immolant ſans pitié ce fils lâche & rebelle.
Je ſçaurai me couvrir d'une gloire immortelle ;
Venger l'honneur de Rome à mes yeux profané,
Et mériter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoi ! Seigneur...

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable Famille,
Dans ce fatal moment je haïs juſqu'à ma fille ;
Sans doute elle eſt complice, & du moins de ſes vœux,
Elle a favoriſé ſon Amant malheureux.
Je veux que l'univers étonné du ſupplice....

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE.

ARRESTE, Pere aveugle, & vois ton injustice :
Epargne tes Enfans, & de ton fier courroux
Sur Polixene seule épuise tous les coups.
L'amour dans Sigismond a vaincu la nature ;
Et si tu veux punir l'auteur de ton injure.
C'est moi ; vois dans mes yeux le souverain pouvoir,
Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir.
Ne délibere plus, me voilà toute prête,
Je m'offre à ta fureur. Mais, qu'est-ce qui t'arrête ?
A me donner la mort, faut-il t'encourager ?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger ?
Toi, qui voulois verser celui de ta famille ?
Ou peut-être crains-tu de punir une fille ?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius.
Segeste, souviens-t'en. Toi, penses-y, Varus.

J'ai mêmes ſentimens, même cœur que mon frere.
Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire.
Si je ne puis verſer du ſang dans les combats;
Je puis par mes diſcours animer les ſoldats;
Et ſuivant les tranſports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine;
L'inſpirer à cent Rois abuſés ou ſoumis,
Et vous faire partout de nouveaux ennemis.

SIGISMOND.

Hélas! que faites-vous? Et voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame?
Je m'offrois à la mort ſans trouble, ſans douleur.
Ah! venez-vous...

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur,
Puiſqu'un ſaint nœud n'a pû lier nos deſtinées;
Que par la mort au moins elles ſoient enchaînées.
Que tu ne vives pas un inſtant après moi:
Que je ne pouſſe pas un ſoupir après toi.

VARUS,

VARUS.

Quel discours ! quel dessein ! enfin, que puis-je faire ?
Faut-il . . .

SCENE VIII.

MARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

VOTRE présence au Camp est nécessaire.
On entend dans les airs mille cris confondus,
Qui poussent jusqu'ici le nom d'Arminius.
Il vient fondre sur nous, & malgré la nuit sombre,
De ses Troupes, Seigneur, on découvre le nombre.
Nos Chefs & nos Soldats au combat préparés
N'attendent que l'emploi que vous leur donnerez.
Tous à l'envi . . .

VARUS.

Marchons, venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrace.

SEGESTE.

Je vous suis. Sinorix, gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste;
Si je l'épargne après sa trahison funeste.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

Ne ſçaurons-nous jamais quel ſera notre ſort ?
Cet état incertain eſt pire que la mort.
Hélas ! chacun de nous tremblant pour ce qu'il aime ;
A peine en ce moment ſe ſouvient de lui-même ;
De ce fatal combat que je crains le ſuccès :
J'y vois de toutes parts de ſiniſtres effets,
Où mon Pere expirant, où mon ami ſans vie,
Et peut-être ſa mort de la vôtre ſuivie.
Quel ſupplice ? grands Dieux ! où me vois-je réduit ?

ISMENIE.

O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous pourſuit,

Que de ſoupirs perdus ! que d'inutiles plaintes !
Toujours des ſoins nouveaux, & de nouvelles
craintes !
Eſt ce là le bonheur que j'avois attendu ?
Mais Barſine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE,
BARSINE.

ISMENIE.

PARLE, n'as-tu rien vû ?
Ne nous déguiſe rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre,
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre.
J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts,
Promené vainement mes curieux regards ;
Je n'ai pû rien connoître, & ma timide vûë,
Dans mille objets affreux s'eſt d'abord confonduë.

Les clameurs des ſoldats mourans, ou renverſés,
Les cris des combattans, les plaintes des bleſſés,
Le carnage, le ſang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes.
Je n'ai pû ſoutenir ce ſpectacle ſanglant :
J'ai frémi, j'ai couru vers ces lieux en tremblant,
Où des ſoldats Romains la joie & le langage,
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuſte ſort ſecondant ſes deſſeins,
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flattons donc plus, notre perte eſt certaine.
Votre Pere & Varus vont aſſouvir leur haine.

SIGISMOND.

Hélas! Madame.

POLIXENE.

Hé quoi! Prince, vous ſoupirez.
Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez ?
Penſez-vous que frappé du péril qui nous preſſe,
Mon cœur en ce moment ſoit exempt de foibleſſe ?

Je la cache à vos yeux pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler.
Je vous cache la mienne : ah ! cachez - moi la vôtre !
Rassurons - nous plutôt, aidons - nous l'un & l'autre.
Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour.
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joie.
Nous mourrons satisfaits, vous de moi, moi de vous ;
Nous n'avons ni soupçons, ni mouvemens jaloux.
Cher Prince, notre sort est plus doux qu'il ne semble :
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Oui, dans votre malheur vous êtes trop heureux.
Un semblable destin attire tous mes vœux.
Mais moi, de mon Amant, absente, séparée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée.
Je ne sçaurois hélas ! pour flatter mon ennui,
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui.
Hé quoi ! que chez les morts je m'apprête à le suivre.
J'aurai le déplaisir d'avoir pû lui survivre.

O Dieux ! en cet inſtant peut-être que Varus
Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
Peut être de ſoldats une troupe barbare,
Foule ſa tête auguſte, ou du corps la ſépare ;
Et portant ſur un dard ce tréſor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.
Juſte Ciel ! quel objet ? mais j'apperçois mon
Pere ;
Et je vois dans ſes yeux éclater ſa colere.
C'en eſt fait ; n'attendons qu'un trépas rigoureux.

SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

TRAITRES ! les Dieux cruels ont exaucé vos
vœux.
Du ſang de mes ſoldats, & des Troupes Romaines.
Le fier Arminius vient de couvrir vos plaines :
Mais de ce grand ſuccès vous ne jouirez pas ;
Et loin que ſon triomphe ait pour lui des appas :
Lui-même il pleurera ; du moins j'oſe le croire,
L'avantage fatal de ſa triſte victoire ;

Puisqu'il perd aujourd'hui pour nous avoir défaits,
Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
Varus encor suivi des restes de l'Armée,
Soutient d'Arminius la valeur enflammée.
Il l'arrête ; & je viens pour vous enlever tous,
Aux vœux d'un Ennemi qui ne cherche que vous.
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoie.
Je vais vous y mener, & je sens quelque joie ;
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorera bien-tôt ma fuite de ses pleurs.
Gardes qu'on les conduise. Allons, c'est trop attendre.
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

Il n'est plus temps, & songez à vous rendre.
Seigneur, tous nos Soldats sont dispersés ou morts.
Arminius me suit, tout cede à ses efforts,

Et Varus animé d'un généreux courage,
Vient de mêler ſon ſang au reſte du carnage.

SEGESTE.

Il eſt mort!

TULLUS.

Oui, Seigneur, en Héros, en Romain;
En bravant l'injuſtice, & les coups du deſtin.
Après avoir trois fois par des faits incroyables;
Soutenu des Germains les aſſauts redoutables;
De ruiſſeaux de leur ſang inondé les ſillons,
Et preſque renverſé leurs épais bataillons.
Il voit de toutes parts ſes troupes fugitives,
Et ne peut raſſembler ſes Légions craintives.
Alors demeuré ſeul encore il ſe défend;
Et fait ſentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend.
Ils n'oſent l'aborder, ſa fierté les étonne.
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
Et honteux de ſe voir par lui ſeul arrêtés,
Lui pouſſent à l'envi cent coups précipités.
Son ſang coule auſſi-tôt, il le voit, & rappelle;
De ſa force épuiſée une force nouvelle.
C'eſt aſſez, a-t-il dit: ah! ne permettons pas
Que mes jours ſoient tranchés par d'indignes Soldats;
Surtout, épargnons-nous la rage & l'infamie,
De devoir au Vainqueur le reſte de ma vie.

Il se frappe à ces mots; mortellement blessé;
Sur un monceau de corps il tombe renversé;
Et ce coup à jamais consacrant sa mémoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah! Varus, que je plains! que j'admire ton sort!
Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort.
Je jure ainsi que toi de fuir l'ignominie,
De tenir du Vainqueur une importune vie.
Mais avant qu'achever le dessein que je prends,
Faisons un sacrifice à tes manes errans.
Que ces perfides cœurs que le destin me livre
Dans la nuit du tombeau soient forcés de te suivre.
Que sans égard enfin, du sexe ni du rang,
De tous trois à mes yeux on répande le sang;
Que j'y méle le mien, qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve,
Qu'il ne rencontre ici pour fruit de ses Exploits,
Que son ami, sa sœur, sa maîtresse aux abois;
Et pour venger les maux où son bonheur m'expose;
Qu'il plaigne mon trépas par les horreurs qu'il cause.
Frappez, Gardes.... Mais, Dieux! le voici ce Vainqueur.
Ah! que mon bras du moins seconde ma fureur;

Que je meure ! ....

SIGISMOND.

Ah ! Seigneur, quel dessein ? quelle envie ?

ISMENIE.

Arrêtez....

SEGESTE.

Quoi ! cruels, vous ménagez ma vie !
Vous m'osez désarmer ; & vous voulez enfin,
Qu'Arminius soit seul maître de mon destin ?

SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND,
ISMENIE, POLIXENE, BARSINE,
SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

HE' bien, Arminius, par un revers funeste,
La fortune en tes mains met le sort de Segeste.
Tu sçais de quelle ardeur j'ai poursuivi tes jours.
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours,

Venge-toi ſans ſcrupule, & prends une victime
Dont la perte eſt utile & la mort légitime.
Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Ceſſez de m'animer, & d'aigrir mon courroux:
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laiſſé dans mon cœur d'aſſez vives bleſſures,
Pour me porter ſans peine à vous donner la mort;
Et je ne doute point, ſi la rigueur du ſort
Vous eût par ma défaite abandonné ma vie;
Que déja vos fureurs ne me l'euſſent ravie.
Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre moi?
Ce n'étoit pas aſſez de me manquer de foi.
Sans égard pour les droits que ma naiſſance donne,
Vous avez attenté juſques ſur ma perſonne,
Et de vos fers honteux oſant charger mes mains,
Fait de mon eſclavage un triomphe aux Romains.
L'Univers étonné du bruit de mon offenſe,
Ne le ſera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je ſuis offenſé:
N'y penſons plus, Seigneur; oublions le paſſé:
C'eſt moi qui vous en prie. Enfin de ma victoire,
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire,

Que le charmant espoir d'être de vos amis,
Et le parfait bonheur de me voir votre fils.
Craignez moins de César la puissance funeste,
Combattons seulement ; je vous réponds du
reste.
En vain vous avez crû que fidéle aux Romains,
La Victoire partout seconde leurs desseins ;
Que contre leurs efforts rien ne nous peut dé-
fendre ;
Pour les vaincre, il suffit de l'oser entreprendre;
Vous venez de les voir expirer sous mes coups ;
Et ces Romains enfin, sont hommes comme
nous.
Mais dûssions-nous périr, Seigneur, pour la pa-
trie.
Mourons libres du moins, s'il faut perdre la vie;
Un malheur éclatant est toujours glorieux.
Soutenons notre gloire, & laissons faire aux
Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, déséspéré, que pourrois-je répondre ?
Prince, tous vos discours ne font que me con-
fondre ;
Je ne m'attendois pas à ces soins généreux,
Et si vous vous vengiez je serois plus heureux.
Joüissez à loisir des fruits de la victoire :
Mais ne me forcez point d'en voir toute la
gloire,

Quand vous me découvrez vos nobles senti-
mens,
Ma honte & ma douleur croissent à tous mo-
mens.
Epargnez ma foiblesse, & loin de votre vuë,
Laissez-moi dévorer le chagrin qui me tuë.

ARMINIUS.

Suivez-le, Sinorix, & veillez sur ses jours.
Madame....

ISMENIE.

Non, Seigneur, je vole à son secours.
Permettez ....

SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISMOND, BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous suis, venez. Allons, Madame,
Remettre par nos soins le calme dans son ame.
Malgré son désespoir, malgré tout son cour-
roux,
Le temps & nos respects le fléchiront pour nous.

Je m'étois engagé de venger mon outrage,
De m'ouvrir jusqu'à vous un glorieux passage.
Varus est mort enfin, les Romains sont défaits;
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes souhaits;
De mes Libérateurs reconnoissons le zele,
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.



ANDRONIC,

ANDRONIC,

TRAGEDIE.



A MADAME LA DAUPHINE.



ADAME,

Je vous offre cette Tragédie, parce qu'elle doit tout ſon mérite & ſon ſuccès à votre ſeule approbation. Le public a réglé avec ſoumiſſion & avec plaiſir ſon jugement ſur le vôtre, & les larmes dont vous avez honoré le déplorable ſort d'Andronic, ont été ſuivies de celles de tout Paris. Quel bonheur pour moi d'avoir mis au jour un Ouvrage qui ne vous ait pas

déplû ? Et quelle joie pour les Auteurs Tragiques, d'apprendre que vous vous laissez attendrir par la représentation de leurs Poëmes ? Mais, MADAME, ces mouvemens généreux, & cette noble pitié que ces spectacles inspirent aux belles ames, ne sont pas tout le plaisir que le Théatre vous donne. Vous en goutez sans doute un plus agréable & plus glorieux, en comparant votre destinée à celle de ces illustres infortunés que la Scene expose à vos yeux. Vous trouvez d'abord que toutes leurs disgraces ont été causées ou par les persécutions de la fortune, ou par la tyrannie de leurs passions; & vous voyez en même-temps que vous êtes pour jamais à couvert de ces deux sortes de malheurs. Fille de LOUIS LE GRAND, *la fortune ne peut vous nuire, elle respecte tout ce qu'il aime, & semble prévenir ses moindres desirs ; ou plutôt elle cede à la prudence & à la valeur de cet adorable Monarque. Pour les passions, on sçait que vous ne les connoissez que chez les autres ; ou que si votre cœur est sensible à quelques-unes, elles sont véritablement des vertus. Aussi l'Europe vous regarde comme le modele des Prin-*

ceſſes qu'elle éleve. Heureuſes celles qui pro-fiteront de vos exemples, & plus heureux moi même ſi je puis un jour dépeindre une Héroïne en qui la France reconnoiſſe quelques-uns de vos traits. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CAMPISTRON.

PREFACE.

LE succès de cette Tragédie a été si grand, qu il auroit pû me persuader que j'ai fait une Piece parfaite, si j'avois été plus vain que je ne suis : mais bien loin de le penser, j'avoue de bonne foi qu'il y a plusieurs défauts ; ainsi j'attribue sa réussite autant à la beauté du sujet, & à l'adresse des Acteurs, qu'à mes vers & à mes pensées. Le sujet est le plus touchant & le plus singulier qui ait jamais été traité, & Messieurs les Comédiens se sont surpassés dans la représentation de cette Piece, tous les caracteres en ont été admirablement bien remplis. Irene a fait verser des larmes à tous ceux qui l'ont entendue. Mais Monsieur le Baron s'est élevé au-dessus de lui-même, il a trouvé l'art de rendre tous les jours son rôle nouveau par les différentes manieres dont il l'a joué. Il y a découvert & fait sentir des beautés que je n'y

connoissois pas moi-même. Enfin, il a fait ce que ces Acteurs, que la Grece a tant vantés, auroient eu bien de la peine à faire.



ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Trebisonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fille de l'Empereur.

LEON, MARCENE, } Miniſtres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

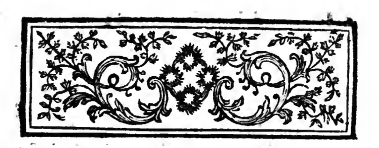
ASPAR, GELAS, } Officiers des Gardes de l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene eſt à Conſtantinople, autrefois Biſance, dans le Palais de l'Empereur.

ANDRONIC.



ANDRONIC, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

UOI ! malgré nos chagrins & notre longue haine.
Léon, dis-tu, demande à parler à Marcene ?
A moi ? me dis-tu vrai ? Puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, Seigneur, & bien-tôt il doit se rendre ici.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

QUE l'on nous laisse seuls, Seigneur, puis-je prétendre,
(Crispe se retire & l'on continue.)
Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre,
Et que de vos soupçons interrompant le cours;
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours?

MARCENE.

Je ne puis vous céler ma surprise secrete:
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette.
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moi.
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,
Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte:

Il faut les terminer, le jour en eſt venu.
L'état de cette Cour, Seigneur, vous eſt connu;
Depuis près de deux mois qu'en épouſant Irene,
L'Empereur s'eſt lié d'une nouvelle chaîne;
Qu'enlevant la Princeſſe à ſon fils malheureux,
D'une foi tant jurée, il a rompu les nœuds.
Andronic tout entier ſe livre à la colere;
Et ſi dans ſes tranſports, il épargne ſon pere:
S'il le reſpecte encore, ah! croyez que ſur nous
Il en fera tomber les plus funeſtes coups;
Il impute à nos ſoins ſa triſte deſtinée,
Il croit que pour réſoudre un ſecond hyménée,
Enfin, pour en former les injuſtes liens,
L'Empereur a ſuivi vos conſeils & les miens.
Nos périls ſont égaux, nos craintes ſont communes.
Seigneur, aſſocions nos cœurs & nos fortunes;
Et pour nous maintenir, hâtons-nous de dreſſer
Un rempart qu'Andronic ne puiſſe renverſer.

MARCENE.

Je ne ſçais ſi je puis avec quelque aſſurance,
Seigneur, de vos diſcours bannir la défiance:
Mais perſonne en ces lieux ne peut nous écouter.
Nous ſommes ſeuls enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuſeriez, votre ſeul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage;

Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
Je vais donc vous répondre & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je vois trop l'importance ;
Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne pense.
Il régnera; comment nous pourrons-nous sauver ?
Pour moi qui fus chargé du soin de l'élever ;
Je me suis fais long-temps une pénible étude
De percer les raisons de son inquiétude.
Vous sçavez que toujours solitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret.
Grace à mes soins, j'ai lû jusqu'au fond de son ame ;
J'ai vû son désespoir, l'ambition l'enflâme ;
Au desir de régner sans cesse abondonné,
Tout lui déplaît ici n'étant point couronné.
Quelque soin qu'on ait pris d'abbaisser son courage,
De dompter son orgueil dans un long esclavage.
On l'a vu chaque jour loin de s'humilier,
Se roidir contre nous & devenir plus fier.
Trop instruit de ses droits, trop plein de sa naissance,
Il ne sçauroit souffrir la moindre dépendance :
Mais surtout j'ai connu que son cœur est épris
D'une invincible horreur contre les favoris.
Il voit notre pouvoir dans la Cour de son Pere ;
Seigneur, comme un larcin que nous osons lui faire ;

Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir que pour changer de
sort.
Voilà quel est le Prince, & je puis dire encore
Qu'il est cher à la Cour, que le Peuple l'adore:
Dès l'enfance affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié.
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares.
Chaque jour l'envoyé de ces peuples Barbares,
L'entretient, le consulte, & près de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur.
Ah! rendons pour la paix leur projet inutile.
Que serions-nous tous deux dans un Etat tran-
quille?
L'Empereur libre alors de craintes & de soins,
Etant plus absolu, nous écouteroit moins.
En vain de sa tendresse il nous donne des mar-
ques.
Il est, n'en doutez point, comme tous les Mo-
narques,
Qui d'une égale ardeur chérissent nos pareils;
Et des plus grands bienfaits achetent leurs con-
seils.
Tandis que le désordre, ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire:
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur.
Nous devenons suspects en cessant d'être uti-
les.
Nos services passés sont de foibles aziles:

On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ;
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte
Chez la postérité fait passer notre honte ;
D'autant plus malheureux qu'accablés de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs.
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploye,
Nos maux font le sujet de la publique joye.
Que le peuple triomphe, & loin de s'attendrir ;
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LEON.

Oui, Seigneur, prévenons le retour ordinaire ;
Qui du sort indigné, nous montre la colere.
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Goûter le plein bonheur d'une profonde paix.
Ainsi maîtres de tout nous n'aurons plus de maître.
Et le fier Andronic... mais je le voi paroître,
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.



SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC *à Léonce.*

Je vais leur en parler, ils ſont tous deux ici.
Léonce, vous verrez avec combien de zele,
Des peuples opprimés je défends la querelle.
Vous dont les ſeuls avis & la pleine faveur,
Au gré de vos deſirs font agir l'Empereur.
Portez-le à la clémence, & faites qu'il ſe rende.
Qu'il accorde la Paix que Léonce demande ;
Et ceſſe d'accabler du ſort le plus cruel,
Un Peuple malheureux & non pas criminel.
Preſſez, n'épargnez rien, ſecondez mon envie.
Qu'on me laiſſe partir, que j'aille en Bulgarie ;
Des Peuples ébranlés j'aſſurerai la foi ;
J'en réponds, ſi l'on veut s'en repoſer ſur moi.
Songez que vos conſeils ont cauſé ma miſere ;
Que ſi j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere.
En faveur de vos ſoins, je puis tout oublier.
Que je m'abaiſſe enfin, juſqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah ! Seigneur . . .

ANDRONIC.

C'eſt aſſez. Il me reſte à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

SUR l'eſpoir d'obtenir votre appui ;
Seigneur, nous nous flattons....

ANDRONIC.

Hé ! que puis-je aujourd'hui ?
Hélas ! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut reparer les pertes que j'ai faites ;
Et vous pouvez un jour par une douce paix
Perdre le ſouvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre.
Il l'a promis, il vient : je vais tout entreprendre.

Trop heureux si mes soins donnent à vos Etats
Ce repos souhaité dont je ne jouis pas.

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, GARDES.

ANDRONIC.

SEIGNEUR, Léonce, encor vous demande audiance;
Et vous avez daigné m'assurer....

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter....

L'EMPEREUR.

Levez-vous,

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel ! que ma plainte le touche !
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma
bouche.
Un peuple qui, toujours à vos ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis;
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée.
Quand votre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit & la terreur, & l'arbitre des Rois.
Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime;
Et ce digne Héros pour ses fameux combats,
Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux temps n'est plus, ces Guerriers intrépides
Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides.
Sous des fers odieux leur cœur est abbattu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu.
Tout se plaint, tout gémit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes:
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soutiennent,
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent.

Non, vous n'approuvez point leurs ſanglans
attentats ;
Je dirai plus, Seigneur, vous ne les ſçavez pas.
Ah ! ſi pour un moment vous pouviez voir vous-
même,
Pour quels coups on ſe ſert de votre nom ſuprê-
me,
Que ce ſaint nom ne ſert qu'à nous tyranniſer ;
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut impoſer,
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne ſongeriez plus qu'à finir leur miſere,
Et qu'à punir bien-tôt avec ſévérité
Ces indignes abus de votre autorité.
Enfin, ſi l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie :
Seigneur, nos Gouverneurs ſont les plus crimi-
nels ;
Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
Pour vous, nous conſervons la foi la plus conſ-
tante ;
Faut-il vous en donner quelque preuve écla-
tante ?
Faut-il pour ſoutenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verſer tout notre ſang ?
Faut-il nous expoſant aux horreurs de la guerre,
Suivre vos étendards juſqu'au bout de la terre ?
Vous nous verrez contens au milieu des déſerts,
Braver pour vous ſervir tous les périls offerts,
Et mériter de vous en cherchant à vous plaire ;
Les bontés dont jadis nous combla votre Pere,

Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux tyrans,
Voir piller nos maiſons, maſſacrer nos parens,
Et les tréſors tirés du ſein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puiſſans que nos Princes.
Je l'avouerai, Seigneur, nos Peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'eſt à vous de juger en Prince légitime,
S'il faut ou nous abſoudre, ou punir notre crime:
Si vous nous condamnez: pleins de reſpect pour vous;
Seigneur, ſans murmurer nous ſouffrirons vos coups.
Mais du moins rejettez les avis ſanguinaires,
Des perfides auteurs de toutes nos miſeres.
Prononcez par vous-même, & ne conſultez pas
Des cœurs intéreſſés à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainſi vous eſpérez avec cet artifice
Dérober votre tête au plus juſte ſupplice.
Que dis-je? Vous voulez me preſcrire des loix;
Que pour régner enfin, j'emprunte votre voix.
C'eſt à vous d'obéir, ſans vouloir vous défendre
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre:
Et ſi je n'écoutois que mes reſſentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens:

Mais je veux bien encor suspendre ma colere,
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévere.
Allez ; je suis instruit de vos prétentions,
Et vous sçaurez bientôt mes résolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, GARDES.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez-vous encor pour ces Rebelles,
Princes.

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidéles;
Et malgré vos bontés pour leurs persécuteurs;
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur, & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Hé bien, puiſque votre ame encor trop irritée ;
Refuſe à leurs ſoupirs la grace méritée.
Confiez-moi leur ſort. Il faut que mes travaux,
Des Bulgares trahis, aſſurent le repos.
Il faut que j'aille...

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte:
De ces lieux pour un temps, ſouffrez que je m'écarte.
Tout m'en preſſe, Seigneur, un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir ſon deſtin en mes mains ;
Le deſir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raiſons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous ſortir de Biſance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuſerez-vous une premiere grace ?
Seigneur, ſi le ſuccès répond à mon audace,

Vous connoîtrez bientôt par cet illustre emploi
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sçai que juger d'un discours qui m'étonne.
A quel bizarre soin votre esprit s'abandonne ?
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jetter parmi nos ennemis ?
Vous êtes dans Bisance où ma Cour vous adore.
Quel étrange projet ? Je le repete encore,
Pour des Peuples ingrats, faut-il vous empresser ?
Prince, consultez-vous. Je vous laisse y penser.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire.
Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire.
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel désespoir.

MARTIAN.

Hé quoi ; vous flattez-vous que loin de cette
Ville,
Que ſous un autre Ciel vous ſerez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront
pas.
Changerez-vous de cœur en changeant de climats ?
Et croyez-vous ſentir en ſortant de Biſance,
Des tranſports moins preſſans & plus d'indifférence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos, je n'oſe me flatter ;
C'en eſt fait, mes tourmens ne me ſçauroient
quitter :
Loin de guérir des traits dont mon ame eſt
bleſſée,
Je n'en puis ſeulement concevoir la penſée.
Irene eſt trop charmante, & je ſens mon amour,
Sans eſpoir, ſans deſirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès ſa plus tendre enfance;
Cet amour s'eſt nourri de cinq ans d'eſpérance ;
Ses yeux ſont plus puiſſans qu'ils ne l'étoient
alors,
Et je ferois contr'eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-temps ne pourroit ſe contraindre.

Je ne puis voir mon Pere avec tranquilité,
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité.
Il m'a fait trop de maux en m'enlevant Irene.
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sçauroit étouffer ;
Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je sçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révere.
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté.
Son choix... n'en parlons plus, je suis trop agité.
Je ne me connois plus, & je me crains moi-même.
Je suis jeune, jaloux, j'ai perdu ce que j'aime.
Fuyons ; n'exposons point ma tremblante vertu,
Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur : que votre destinée,
Par ce funeste amour devient infortunée !
Sans lui toujours content, révéré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux.
Votre cœur eût gouté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? Je suis né pour être malheureux ;
L'Amour ne fait point seul mon destin rigoureux.

Hé quoi! pour pénétrer l'excès de ma misere;
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.
Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
Dans son austére cœur passeroient pour un crime.
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son fils.

MARTIAN.

Quoi! Seigneur....

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang;
Surtout de mon ayeul & l'exemple & la gloire,
M'enflamme à tous momens & remplit ma mémoire:
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché.
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours éclatans je compare ma vie.
Rien ne s'offre à mes yeux dans le cours de ses ans,
Que de nobles travaux, de succès triomphans;

Que des murs embrâſés, que des Villes ſurpriſes,
Des Peuples aſſervis, des Provinces conquiſes,
Des Rebelles punis, des Rois humiliés,
Le repos maintenu chez tous ſes Alliés;
Où ſi jamais le ſort démentant ſon courage;
A ſes proſpérités a mêlé quelque outrage:
Il me paroît plus grand dans ſon adverſité,
Je le vois triompher du deſtin irrité;
Et tirant de ſa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeller la Victoire.
Moi toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé juſqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne ſçais ni l'emploi ni l'ordre d'une armée;
Que par des traits confus, ou par la renommée.
Ah! ce ſeul ſouvenir plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore, & m'arrache des pleurs.
Allons: obéiſſons au tranſport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un eſſor ſi rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus,
Suffiſent à remplir les jours que j'ai perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois preſſé de fuir les yeux d'Irene;
Du deſſein que j'ai pris, il l'a faut avertir.
Va la trouver, dis-lui qu'avant que de partir,
Je demande ſurtout à voir l'Imperatrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office.

Que j'ose m'en flatter. Adieu ; cours, hâte-toi.
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

Je ne le verrai point ; non, j'y suis résoluë.
M'osez-vous conseiller cette fatale vûe ?
Eudoxe, ignorez-vous son destin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bisance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son désespoir ?
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir.
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs ? Quels regrets voulez-vous que j'entende ?

Vous qui me dérobant à nos heureux climats ;
Dans ces funestes lieux conduisites mes pas.
Vous de qui les conseils, le zele & la prudence
Devroient à tous momens rassûrer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis.
Voulez-vous m'exposer au péril que je fuis ?

EUDOXE.

Madame, le péril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Résolu de vous faire entendre ses adieux :
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux ;
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaisir de vous faire une plainte importune.
Que dis-je ? Croyez-vous que plein de son amour,
Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime :
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même,
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux ;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ses feux.
Que l'Empereur suivant son penchant ordinaire,
Oubliroit les saints noms, & d'époux, & de pere ;
Et vous perdroit tous deux sur un simple regard,
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.

Redoublez

Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle ;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais ;
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
Qu'il penſe à tous momens que ſon ſort & le vôtre,
Vous doit juſqu'au tombeau ſéparer l'un de l'autre.
O Ciel ! que feriez-vous ſi trompant votre eſpoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par ſa triſte préſence,
Le ſouvenir qu'auroit affoibli ſon abſence ?
Que de nouveaux combats ! que de ſecrets ſoupirs !
Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaiſirs ?
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverſer le repos de votre ame ;
D'aller loin de vos yeux ſans eſpoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux amour.
Quelque brûlant deſir, quelque ardeur qui le preſſe :
Madame, j'en réponds ; il tiendra ſa promeſſe.
Voyez-le, & ſans frémir de ſon deſtin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

IRENE.

Lui pourrai-je impoſer une loi ſi funeſte ?
Ah ! laiſſez-le-moi fuir ſans me charger du reſte.

J'ai causé ses malheurs, en causant son amour;
Le presserai-je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer chez un peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre?
Que dis-je? Pensez-vous que dans mon triste
cœur,
Ma vertu devant lui résiste à ma douleur?
Au bruit de ses soupirs.... à l'aspect de ses larmes....
Non, ce seul souvenir me donne trop d'allarmes.
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien;
C'est trop de mon tourment sans y joindre le
sien:
C'est trop pour triompher de toute ma constance.
Hélas! d'avoir quitté les lieux de ma naissance,
Ces lieux, où tout sembloit prévenir mes desirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
O bienheureux séjour! Aimable Trébisonde!
O murs! où je vivois dans une paix profonde!
Que n'ai-je en vous perdant, de mes funestes
jours,
Par une prompte mort vû terminer le cours?
Je m'éloignai de vous en ces lieux entraînée
Par le trompeur espoir d'un heureux hymenée.
Je croyois qu'Andronic à mon destin lié,
Pour jamais avec moi seroit associé.
Nos Peres l'ordonnoient, Trébisonde & Bisance,
Sur cet illustre Hymen fondoient leur espérance.

Je venois avec joie en celebrer les nœuds :
Le Prince étoit aimable, il étoit amoureux.
Vains projets ! vains tranſports ! eſpérance inutile !
J'arrive enfin, à peine entrai-je en cette Ville,
Que je me vois livrée à des maux infinis :
Il me faut épouſer le pere au lieu du fils.
Nos deſtins ſont changés. Un ordre de mon pere
Détruit dans un inſtant le bonheur que j'eſperé,
En victime d'état, contrainte d'obéir,
Pour conſerver ma gloire, il fallut me trahir.

EUDOXE.

Hé ! pourquoi rappellant vos diſgraces paſſées,
Occuper votre eſprit de ces triſtes penſées ?
Madame, faites-vous un généreux effort,
Avec moins de douleur rempliſſez votre ſort ?
Et cachez avec ſoin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaiſirs ſecrets....

IRENE.

Ah ! que m'oſez-vous dire ?
Qui jamais a caché ſes chagrins mieux que moi,
Et mieux ſubi du ſort l'injurieuſe loi ?
Cependant qui jamais eût le ſort plus contraire ?
Obſervée avec ſoin par une Cour auſtére ;
Où les yeux les plus chers me ſemblent ennemis,
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis,

Où sans cesse livrée à ma douleur extrême ;
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même.
Que vous dirai-je enfin ? Où ce cœur malheureux
Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts, le temps, votre constance;
De vos profonds ennuis vaincront la violence ;
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez....

SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

NARCE'E.

ANDRONIC s'avance vers ces lieux;
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre;
Eudoxe, vous pouvez lui parler & l'entendre.
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis :
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis,

SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame? Ah! Ciel! quelle injuſtice?
Quoi! de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Hélas! pour accabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le ſort à me nuire obſtiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? Et que pourrez-vous dire?
Mépriſez-vous les loix que je vous fais preſcrire?
Quel eſt votre deſſein de venir en ces lieux,
Me faire malgré moi recevoir vos adieux?
Puiſque vous êtes prêt à ſortir de Biſance;
N'en pouviez-vous partir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un ſerment ſolemnel,
Nous impoſe à tous deux un ſilence éternel?
Qu'il n'eſt plus entre-nous d'entretien légitime,
Qu'un ſeul mot, qu'un regard, qu'un ſoupir eſt un crime.

Que ſans ceſſe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir.
Et quels que ſoient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de vous plaindre ?

ANDRONIC.

Qu'entends-je ? Juſte Ciel ! de quoi m'accuſez-vous ?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable ?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puiſqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous-même:
J'ai ſoin de m'exiler, parce que je vous aime.
Pardonnez-moi ce mot pour la derniere fois ;
Et ſongez que je pars ſans attendre vos loix ;
Qu'en vain à me bannir vous étiez réſoluë,
Puiſque déjà mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi :
Madame, vous viviez pour un autre que moi ;
Quoique toujours brûlé juſques au fond de l'ame,
Vous ſçavez ſi mes yeux ont parlé de ma flâme ;
Si le moindre tranſport, un indiſcret ſoupir,
Vous ont fait ſoupçonner quelque injuſte deſir;

Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence :
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
Je sçais tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer.
Je sçais enfin, je sçais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire :
Ils ont sçu mon amour, & doivent présumer,
Que qui vous aime un jour, doit toujours vous aimer ;
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre :
Sauvons de leur soupçons & ma gloire & la vôtre.
Je cherche à m'éloigner, vous pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur.
Heureux si par vos soins mon attente est remplie :
J'irai des révoltés appaiser la furie ;
Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats.
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête :
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,

Qui me fait étouffer une flamme si belle;
Ne sçauroit pour le moins s'offenser de mon zele,
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous,
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
Ou pour faire périr, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux;
Appellez-moi, Madame, & je pourrai tout faire.
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire:
A vous donner mon sang, je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez de ces fameux services;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette Cour?
Hélas! j'y verrai tout avec indifférence,
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance.
Accoutumer mon cœur trop souvent mutiné,
A chérir un époux que le Ciel m'a donné.
Obéir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire;
Me sacrifier toute à mon devoir sévere;

Soulager les Sujets qui vivent ſous ma loi :
Voilà juſqu'à la mort quel ſera mon emploi.
J'avouerai cependant, & je le puis ſans crime ;
Que vous aurez toujours ma plus parfaite eſtime.
Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon ſuffrage à la commune voix.
Que pour tous mes plaiſirs le ſeul que j'imagine ;
C'eſt de voir les hauts faits où le Ciel vous deſtine ;
Et de votre grand nom cent Monarques jaloux ;
Juſtifier le choix que j'avois fais de vous.
Après cela partez. A votre exil fidelle,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle.
Faites-vous un bonheur ſous de nouveaux climats,
Qu'au lieux où je ſerois vous ne trouveriez pas?

ANDRONIC.

Eſt-il temps ? Ce bonheur dont vous flattez mon ame.
Hélas ! en vous perdant je l'ai perdu, Madame !
Et je n'en connois plus où je puiſſe aſpirer :
Cette perte eſt un coup qu'on ne peut reparer.
Si quelque ſoin encore occupe mon courage,
C'eſt de faire rougir le deſtin qui m'outrage :
D'apprendre à l'Univers par quelque illuſtre effort ;
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre ſort.

Et payant de mon ſang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous, cependant, Madame, oubliez mes malheurs,
Et tandis que nourri de ſoupirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme.
Régnez, &....

IRENE.

Croyez-vous ma conſtance ſi ferme?
Ce reproche cruel plus que tous vos regrets,
Etonne mon courage, & confond mes projets.
Ah! Prince, penſez-vous qu'inſenſible, inhumaine,
Mes yeux ſans s'émouvoir regardent votre peine?
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous ſoyez ſeul à plaindre & le ſeul mal-heureux.
Mais que dis-je? Où m'entraîne une force inconnuë?
Ah! pourquoi venez-vous chercher encor ma vuë?
Partez, Prince, c'eſt trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah! Madame, je vois l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Madame, quel étoit ſon diſcours & le vôtre?
Mon abord imprévu vous trouble l'un & l'autre.
Je le vois, tous vos ſoins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic, juſqu'ici m'étoit venu chercher.
Seigneur, il a jugé mon ſecours néceſſaire,
Pour obtenir de vous un aveu qu'il eſpere :
Il vient de me preſſer de vous parler pour lui ;
Chaque moment qu'il perd augmente ſon ennui.
Laiſſez un libre cours à ſon ardeur guerriere,
Et ſouffrez qu'à ſes vœux j'ajoute ma priere.
Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez,
Puiſſiez-vous obtenir ce que vous demandez!

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quoi ! Prince, vous cédez à votre impatience ?
Vous êtes résolu d'abandonner Bisance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, & déjà je brûle de partir.
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entends qu'à regret un discours qui me gêne,
Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
Prince, ne fut jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ téméraire.
C'en étoit trop ; je crois, pour vous persuader,
Que vous m'offenseriez à le redemander,

Mais puisque, malgré moi, puisque sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense;
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, voulez-vous....

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus!
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise?
Dans un profond oubli laissons cette entreprise;
Et ne fomentez point des soupçons dangereux,
Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Hé bien, Seigneur, je sors: mais, c'est trop me contraindre;
Dans l'état où je suis, je ne sçaurois plus feindre;
Et d'un si dur refus les perfides auteurs,
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.



SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUELLE témérité? Quel discours? Quelle audace?
A mes yeux!

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous;
Avec plus de fureur retomberont sur nous.
Que dis-je? Croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seul éclater la tempête?
Que je prévois de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux!

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire.
Je prends peu garde au fils, s'il faut servir le pere.
Andronic me dût-il accabler le premier.
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier:
Son ame d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point médité quelque grande entreprise,

Iroit-il donc chercher des peuples révoltés,
S'il ne vouloit servir leurs infidélités?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
S'il ne vouloit contre-elle exercer sa furie?
Et peut-être va-t-il par Léonce engagé,
Désobéir encore, & partir sans congé?

L'EMPEREUR.

Lui partir sans congé?

MARCENE.

Seigneur, je l'appréhende;
C'est le seul Andronic que Léonce demande;
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux;
Les Bulgares armés contre votre puissance,
Seront bientôt remis sous votre obéissance:
Mais qu'il vous causeront & de peine & d'ennui,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que lui.
S'ils peuvent désormais braver votre colere,
En opposant le fils aux menaces du pere,
Et publier partout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre successeur.

LEON.

Hélas! en quels excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre;

Mécontant & ſuivi de ces mêmes Guerriers,
Que tant d'heureux ſuccès rendent déjà ſi fiers?
Après avoir chez eux aſſuré ſa puiſſance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Biſance.
Un jeune cœur heureux dans ſes premiers forfaits,
S'abandonne ſans crainte à de plus noirs projets;
Et ne conſultant plus qu'un flatteur qui le louë,
Va juſqu'à préſumer que le Ciel les avouë.
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'eſt plus de deſſein qui lui ſemble trop grand,
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole;
Pour lui le ſort ſe fixe, & la victoire vole.
Il gagne des Soldats & l'eſtime, & le cœur;
Les peuples à ſon nom ſont glacés de terreur.
Ainſi gardant ſur tous un Empire ſuprême,
Tout l'honore ou le fuit, tout le redoute ou l'aime.
Tant qu'enfin ſa valeur l'élevant juſqu'aux Cieux,
Il voit ſes attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah! que vous m'étonnez! Mais prévenons ſa fuite.
Sans ceſſe de plus près éclairons ſa conduite.
Veillez ſur tous ſes pas & redoublez vos ſoins:
Plaçez autour de lui de fidéles témoins.
Enfin,

Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

Ce n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
Quel intérêt prend-elle au dessein de mon fils ?
Que dis-je ? Ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître.
O Ciel ! Quelle terreur ! Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée : épargnons à nos yeux
Tout ce qu'à de cruel cet objet odieux :
Mais plutôt, pénétrons cette étrange avanture.
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils,
Quand l'amour est extrême, il se croit tout permis.

Andronic, je le ſçais, aima l'Impératrice,
Et bien qu'à ſes deſirs mon hymen le raviſſe.
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint;
Et peut-être qu'Irene & l'écoute, & le plaint.
Ah! ſi je le croyois... un châtiment ſévere...
Allons : dévelopons ce funeſte miſtere;
Ils ſe cachent en vain; & pour tout deviner,
C'eſt aſſez que mon cœur commence à ſoupçonner.
Ne différons donc plus, & ſi je vois le crime;
Puniſſons ſans ſonger ſi j'aime la victime.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEIGNEUR, que faites-vous ?

ANDRONIC.

A ! ne m'en parle plus.
Martian, tes discours sont ici superflus.
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi ? ne sçauriez-vous un moment vous contraindre ?
Modérez vos transports ; est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce ?
Eſt-il prêt ? Qu'a-t-il dit ? Et quelle eſt ſa réponſe ?

MARTIAN.

Il ſe fait de vos loix un ſouverain devoir.
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon eſpoir;
A des maux éternels la fortune me livre.
Ami, je ſuis perdu, ſi je ne puis vous ſuivre:
L'Empereur avec vous me défend de partir.
Mais l'ardeur que je ſens ne ſe peut rallentir,
Si je puis par vos ſoins aſſurer ma retraite,
Mes ſouhaits ſont remplis, mon ame eſt ſatisfaite.
Parlez. Sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable eſpoir peut-il m'être permis ?

LEONCE.

Oui, Seigneur, tout eſt prêt, vous n'avez qu'à
me ſuivre.
Allons; que pour jamais la fuite vous délivre,
Des chagrins, des périls qui menacent vos jours,
De nos peuples armés acceptez le ſecours.
Ils ne veulent que vous : A l'envi l'un de l'autre
Ils donneront leur ſang pour défendre le vôtre.
Briſez un joug fatal, & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux, & tous les cœurs à vous.

ADNRONIC.

Non, ne balançons plus, par trop de violence;
On a pouſſé mon cœur, & laſſé ma conſtance,
Ouvrons des yeux enfin trop long-temps abuſés,
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a cauſés.

LEONCE.

Vengez-vous, vengez-nous, nos peuples vous
attendent;
Ne leur refuſez plus le bras qu'ils vous demandent.
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidélité.
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes
prêtes,
Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes;

Fidéles à leur Chef, patiens à souffrir,
Et toujours résolus de vaincre ou de mourir.
Courez les commander, & tentez la fortune :
Mais surtout bannissez une crainte importune ;
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords :
Ne vous souvenez plus pendant votre entreprise,
Si l'exacte équité la blâme, ou l'autorise.
Entrez dans la carriere, & sans vous arrêter
Au degré le plus haut, hâtez-vous de monter.
Ces scrupuleux devoirs, & ces égards séveres,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires.
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher.
Les hommes destinés à gouverner la terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre ;
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Au poids de leur grandeur mesurent leur vertu.

ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?

LEONCE.

Martian est instruit, & je cours vous attendre.
D'abord que l'Empereur congédiant sa Cour,
Se fera retiré pour attendre le jour.

Martian sur mes pas, soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire.
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez
De fidéles amis, & des cœurs assurés,
Qui, tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite.
Hâtez-vous donc, Seigneur, moi sans plus différer,
A remplir vos desirs, je vais tout préparer.

SCENE IV.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter.
Dans quels affreux périls vous courez-vous jetter?
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en frémis, vous cherchez votre perte certaine.
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils;
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris.
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah ! cruel, oſes-tu condamner ma retraite ?
Laiſſe, laiſſe-moi fuir ; eſt-il quelque ſéjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuſe Cour ?
Je ſçais dans mon projet quels malheurs je m'apprête ;
Qu'à m'éloigner ſans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert je périrai demain ;
Que mon ſang, que l'Etat me défendront en vain :
Mais mon deſtin le veut, il faut que j'obéiſſe.
Hé ! que voudrois-tu donc, Martian, que je fiſſe ?
Peux-tu bien concevoir dans ces triſtes momens
La rigueur de mon ſort, mes craintes, mes tourmens ?
On me prive à jamais de tout ce que j'adore.
Je vois dans la ſplandeur deux hommes que j'abhorre ;
Dont l'injuſte pouvoir à me nuire obſtiné,
Me rend preſque odieux le ſang dont je ſuis né.
Malgré tant de raiſons, malgré tant de contrainte,
Laiſſai-je un ſeul moment échaper quelque plainte.
J'étouffe mes ſoupirs, j'étouffe mes regrets.
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits ;
Et nourriſſant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoiſonne ma vie.

Enfin,

Enfin, laſſé de voir des objets ſi cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels.
Moins ſoigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Biſance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras,
A ſoumettre, à calmer de rebelles Etats.
On me refuſe encor l'emploi que je demande.
On ſoupçonne ma foi, je vois qu'on m'appréhende.
On m'impute à forfait le ſoin de m'éloigner.
On me croit dévoré de l'ardeur de régner.
Et tout prêt de tenter par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai point fait en perdant ce que j'aime.
Sur ces fauſſes raiſons on me retient ici.
Je vois contre mes pleurs qu'un pere eſt endurci.
Je vois mes ennemis triompher de ma peine.
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne.
On veut me voir ſouffrir, & mes perſécuteurs
Ne ſeroient pas contens ſi je ſouffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage.
Je me livre aux tranſports de ma ſecrete rage.

Plus de conseils, il faut m'éloigner, ou périr ;
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-temps une douleur timide.
Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence.
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience.
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera temps revient m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

ENFIN, dans un instant ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle.
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
O vous ! dont si long-temps j'ai chéri la présence !
Lieux à mes vœux si doux, sacrés murs de Bisance !
Palais de mes ayeux où je reçus le jour !
Je me prive à jamais de votre heureux séjour !
Je fuis : mais en partant mon amour vous confie
Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma vie,

Heureux dans votre ſein de pouvoir l'enfermer.
Je l'aime, je l'adore, & ne l'oſe nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes.
Voyez couler ſes jours ſans trouble, ſans allarmes;
Et le Ciel ſur moi ſeul épuiſant ſes rigueurs,
Puiſſiez-vous n'être plus les témoins de ſes pleurs.
Enfin....

SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

VENEZ, Seigneur, l'heure nous favoriſe.
Partez....

ANDRONIC.

Allons. O Ciel! conduis notre entrepriſe!
Puiſſions-nous ſans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient. L'Empereur ſe préſente à mes yeux.
Serois-je découvert?

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE; ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, GARDES.

L'EMPEREUR.

GARDES, qu'on les faisisse.

ANDRONIC.

(Il se veut tuer, on le désarme.)
Ah! du moins par ma mort prévenons sa justice.

L'EMPEREUR.

Mais, Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour crimiuel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre?

Si l'on n'eût pris le ſoin de vous en avertir
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oui, je ſuis criminel, vous connoiſſez mon crime.
Je voulois à vos coups dérober la victime;
Satisfaire à la fois mon cœur & vos ſoupçons;
Vous épargner le ſoin de chercher des raiſons,
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et ſauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin?
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec ſoin,
Et qu'on faſſe expirer au milieu des ſupplices
Léonce & Martian ſes malheureux complices.
Vous, Léon, hâtez-vous, & ſans perdre un moment,
Suivez le Prince; allez, cherchez exactement
Tout ce qui peut ſervir à nous prouver ſon crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.



SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, GARDES.

MARCENE.

VOus l'avez vu, Seigneur, ſans nous, ſans nos avis,
Le perfide Léonce emmenoit votre fils,
Ils s'éloignoient tous deux; & ce Palais tranquille
Sembloit leur aſſurer une fuite facile.
Mais, Seigneur, un des miens les ſuivant de plus près,
A connu leur deſſein, & vu tous leurs apprêts:
Il m'a tout dit; nos ſoins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable ſuite.
Par-là, n'en doutez point, des peuples revoltés
Les projets ſont trahis, les tranſports arrêtés.
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes,

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, GARDES.

IRENE.

QU'AI-JE entendu, Seigneur ? Quel bruit ? Quelles allarmes ?
Quel danger imprévu ? Quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux ?
Tremblante pour vos jours, inquiéte, éperduë.
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma vuë,
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternés,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnés,
Qui cause dans la Cour ce changement terrible.

L'EMPEREUR.

Madame, à mes périls vous êtes trop sensible.
Je les ai détournés, ne craignez rien pour moi.
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi ! Seigneur....

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere ;
Couroit insolemment s'armer contre son pere ;
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des révoltés les transports furieux :
Mais le Ciel qui toujours me conduit & me guide,
A trompé les desseins de ce Prince perfide ;
Et par un juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix.
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

IRENE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein ;
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame....

IRENE.

A cet excès pousser votre colere.
Quelle horreur ! .... pardonnez à mon discours sincere.

Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du ſang, des tranſports de l'amour,
Qui bleſſant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous couteroit des plaintes,
Je crains pour vous la honte, & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce ſacrifice affreux;
Ces exemples fameux d'une auſtere juſtice,
Entraînent après eux un éternel ſupplice:
La haine ſe répand ſur celui qui punit;
L'amour & la pitié ſur celui qui périt;
Et qui peut ſur ſes fils porter des mains cruelles;
Semblent peu mériter qu'ils ayent été fidéles.
Peut être j'en dis trop: mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'a prévenir un repentir vengeur;
Qu'à vous ſauver enfin d'une indigne mémoire.

L'EMPEREUR.

Madame, c'eſt aſſez, j'aurai ſoin de ma gloire.
Je vois ce que prétend ce zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux.
Je connois votre cœur, je ſçais tout ce qu'il penſe.
Allons, ne doutez point de ma reconnoiſſance.

SCENE IX.

MARCENE *seul.*

ENfin, le Prince eſt près de périr aujourd'hui.
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui?
Où faut-il que nos ſoins s'oppoſent à ſa perte?
Ah! prenons ſans effroi l'occaſion offerte.
Il nous a menacés, il nous perdroit un jour.
N'attendons point du ſort ce funeſte retour.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

OUI, c'eſt vous que je cherche, & je viens vous inſtruire,
D'un ordre néceſſaire au ſalut de l'Empire;
L'Empereur à vous ſeul daigne le confier.

ASPAR.

Je ſuis prêt pour lui plaire à tout ſacrifier.
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà vu la lettre,
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous ſçavez que celui qui l'avoit entrepris
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons ſurpris.

Cependant l'Empereur veut que son fils la voye :
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoye.
Faites la rendre au Prince, & trompez-le si bien,
Que de cet artifice, il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LEON.

Mais surtout employez un Ministre fidéle.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez;
Souvenez-vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous ferai connoître
Qu'Aspar quand il choisit, ne choisit point un traître.
Mais je vois Andronic ; il porte ici ses pas.

SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GARDES.

ANDRONIC.

QU'ON me laiſſe un moment, qu'on ne me trouble pas.

SCENE IV.

ANDRONIC *ſeul.*

DESSEINS mal concertés, malheureuſe vengeance,
Dont mon cœur abuſé gouta trop l'eſpérance.
Douces illuſions de mes eſprits charmés;
Projets évanouis auſſi-tôt que formés;
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres;
Et laiſſez-moi ſans vous contempler mes miſeres.
O Ciel! dans quel état me trouvai-je réduit?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, ſans ſecours, dans ce moment funeſte,
A quoi dois-je m'attendre? Et quel eſpoir me reſte?

Léonce & Martian que déjà l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur.
De moment en moment ma garde redoublée ;
Le noir pressentiment dont mon ame est trou-
blée :
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui, je n'en doute plus, on a juré ma perte ;
Puisque de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi, je meurs, & la rigueur du sort,
Dans les ombres du crime enveloppe ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en pu-
nisse :
Mais aussi, qu'il se juge, & se fasse justice ;
Qu'il songe à nos desseins, & lequel de nous deux
Est le plus criminel, ou le plus malheureux....
Emporté par le feu d'un imprudent courage,
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage :
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter.
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere.... mais, que dis-je ? il refuse de l'être.
A quelle marque enfin, puis-je le reconnoître ?
Il m'ôte ma maîtresse, & l'Empire & le jour :
Voilà tous les présens que m'a fait son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne désarmeroit sa fureur vengeresse ;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir;
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coute un sou-
pir.
Mais, que veut-on de moi ?

SCENE V.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEIGNEUR, c'eſt une lettre;
Qu'en ſecret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire? Et ne puis-je ſçavoir?....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon devoir.

SCENE VI.

ANDRONIC *seul.*

EST-IL quelque remede au malheur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t-il un regard favorable,
Qui peut-être touché de mon sort inhumain ?
Lisons. Je ne sçaurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vuë,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émuë ?
Je ne sçais quel présage, & quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas ?

(*Il lit.*)

Par un dernier effort appaisez votre pere.
Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver.
Assurez une vie à l'Etat nécessaire,
Et songez qu'en mourant....je ne puis achever.

(*Après avoir lû.*)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !
Quoi ! pour mes jours encor votre cœur s'intéresse !
Oui, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.

Je

Je connois votre voix, il me semble l'entendre:
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre?
Abandonné de tous.... Ah! Prince, trop heureux!
Par où mérites-tu des soins si généreux?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere;
Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere?
Irene, de vos vœux, je me fais une loi:
Vous voulez que je vive; & c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Mais hélas! l'Empereur voudra-t-il bien m'entendre?
N'importe; pour vous plaire, il faut tout hazarder;
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit céder.
Resous toi donc, mon cœur, à cette violence:
Surmonte ton orgueil, quoique sans éspérance.
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi.
Mais après cet effort craignez d'en faire d'autres;
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres.
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Holà, Gardes, quelqu'un.

SCENE VII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

SEIGNEUR, que faut-il faire?

ANDRONIC.

Sçachez si je pourrois entretenir mon pere?
Si suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment.

SCENE VIII.

ANDRONIC *seul.*

QUE vais-je faire? O Ciel! Quelle triste entrevuë?
Que dire à l'Empereur? Quelle honte à sa vuë?
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un Pere qui me traite avec indignité:
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace,

Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans ſon fils qu'un ſujet criminel.
Pourrai-je ſeulement ſoûtenir ſa préſence ?
Il ne me répondra qu'avec un froid ſilence.
Son frond ne m'offrira qu'un ſévere dédain ;
J'aurai le déplaiſir de m'abaiſſer en vain.
Eſt-il quelque malheur ? Eſt-il quelque ſupplice
Plus douloureux pour moi qu'un ſi dur ſacrifice ?
O rigoureuſe loi d'un aſcendant vainqueur !
Quels terribles aſſauts tu livres à mon cœur ?

SCENE IX.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

PREPAREZ-vous, Seigneur, votre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat ? Quel reproche ?
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe révolter.



SCENE X.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'ON nous laiſſe. A mes pieds viendra-t-il ſe jetter ?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je ? Et qu'eſt-ce que j'eſpere ?

L'EMPEREUR.

Je ſens à ſon aſpect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons ; obéiſſons, & ne balançons plus.
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi ? Prince, quelle eſpérance
Vous a fait en ces lieux ſouhaiter ma préſence ?

ANDRONIC.

Ah ! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi ;
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi.
Mon courage abattu, succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre, a-t-il tant de foiblesse ?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur ? Ah ! Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste couroux, & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce ſentiment cruel ?
Serez-vous pour un fils inflexible & ſévere ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere ?

ANDRONIC.

Hé quoi ! c'en eſt donc fait ? Il ne m'eſt plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils.
Et cependant, hélas ! dans ce moment funeſte,
Ce nom de tous mes biens eſt le ſeul qui me reſte.
Oui, Seigneur, je n'oppoſe à ce juſte courroux,
Que ce ſang, que ces traits que j'ai reçus de vous.
J'oſe dans votre cœur avec cette défenſe,
Me promettre toujours un reſte d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'eſt-là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux :
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux.

Ingrat ! & sans frémir, je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur....

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons ;
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie ;
Soulevez contre moi toute la Bulgarie.
Dans ces nobles emplois signalez votre bras.
D'autres crimes encore....

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas ;
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi ! se rendre le Chef d'un peuple téméraire ;
Traiter secretement avec des revoltés.
Sont-ce là, dites-moi, des crimes inventés ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude ?
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude :
Bientôt en ta faveur je sçaurois m'abuser,
Et je te défendrois au lieu de t'accuser.

Mais de ta propre main j'ai vu le feing parjure ;
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendroient enfin ces perfides traités ;
Ces aziles offerts, ces fecours acceptés ;
Ces fermens mutuels, cette coupable ligue ;
Qu'au Trône où dès long-temps un pere te fatigue ?
Réponds-moi, fi tu peux ? As-tu quelques raifons ?
Ou plutôt, font-ce là toutes tes trahifons ?
Parle ? Ton embarras fuffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis, ou n'ofe vous répondre :
Je fuis moins criminel que je ne le parois,
Et vous ne fçavez pas encor tous mes fecrets.

L'EMPEREUR.

Quoi !

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit juftifier le deffein de ma fuite ;
Sous le joug importun de leurs féveres loix.
Les cœurs les plus foumis murmurent quelquefois,
Et l'on doit imputer dans un jeune courage,
De tels égaremens aux foibleffe de l'âge.

Mais

Mais je ne veux devoir ma défenſe qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux.
Votre ame en ma faveur n'eſt-elle point émuë ?
Quoi ! loin de m'écouter vous détournez la vuë !
Votre cœur ſe refuſe aux tendres mouvemens,
Qui devroient le ſaiſir dans ces triſtes momens ?
Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de pere.
Mais, hélas ! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non, d'en avoir tant dit je ſuis même confus.
Ah ! ce n'eſt point l'horreur du coup qui me menace,
Qui m'a fait mandier une honteuſe grace ;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs un traitement plus doux.
Je ſçais trop que pour moi vous êtes inſenſible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible :
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'eſt aſſez, je t'entends.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon ſort.

Hâtez le coup fatal d'une lente justice;
La vie est désormais mon plus cruel supplice;
Et je mourrois bientôt de honte & de regret,
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

SCENE XI.

L'EMPEREUR *seul.*

O CIEL! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence?
C'est trop en sa faveur me faire violence:
Si l'on ne l'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il,.... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci, l'Imperatrice l'aime.
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle-même:
Irene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire;
Elle a tout hazardé pour ce fils téméraire:
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi;
A d'autres loix enfin, auroit-il obéi?
Et n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime;
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié.

J'ai vu jusqu'à mes pieds ce superbe courage;
De ses respects forcés désavouer l'hommage;
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel temps? Au moment que malgré ma colere,
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner.
Que sçais-je? Quand mon cœur eût pû lui pardonner;
Que cette lettre entr'eux marque d'intelligence;
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence.
Traîtres: Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir?
Comment ont-ils osé songer à me trahir?
Moi, qui par tant de soins & de persévérence,
De pénétrer les cœurs possède la science;
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets,
Qui, par ma politique & mon adresse à feindre,
Force tous mes voisins, tous les Rois à me craindre.
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides sans art, & sans expérience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.

Hélas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude ;
Je n'avois de leur part aucune inquiétude :
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu ,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.
O malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arrêter ? Où porter ta colere ?
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt,
Dans leur perfide sang étouffons cet affront :
Mais surtout ménageons leur mort avec prudence :
Par des chemins divers achevons ma vengeance ;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'Etat.
Par un effort secret perdons l'Imperatrice ;
Et cachons à la fois son crime , & son supplice.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

SERAI-je encor long-temps dans cet état cruel?
Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude;
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on? L'Empereur après notre entrevuë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë?
Si par mes attentats il se croit outragé;
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vengé.
Que je souffre! Je cede à mon impatience.
Ciel! qui vois mes combats redouble ma constance,

Je ne puis résister à tout ce que je sens :
Mais enfin, voici l'ordre, & la mort que j'attends.

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS; CRISPE.

ASPAR.

SEIGNEUR...

ANDRONIC.

Je vous entends : on veut que je périsse.
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice.
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend;
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace.

Qu'on me prépare un bain : quand il faudra partir,
Vous me trouverez prêt ; revenez m'avertir.

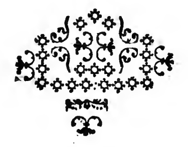
SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

MAIS, hélas ! quel transport ? Quel mouvement me presse ?
Que l'on me donne un siége. * Il suffit, qu'on me laisse.
Sortez donc. A mes yeux n'offrez point vos douleurs.
Que servent à mes maux les soupirs, & les pleurs ?

* *Crispe lui donne un siége.*



SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est temps de s'armer d'une noble constance ;
Où se termine, hélas ! toute mon espérance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'Univers ;
Maître dès le berceau de cent Peuples divers.
Quand je crois m'affranchir de l'affreux esclavage,
Dont le joug si long-temps fit gémir mon courage ;
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs,
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs.
Je péris, & j'entends pour comble de misere,
Mon arrêt prononcé par la bouche d'un pere.
Mais quoi ? toujours en proie à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par ma mort.
Il est à mon repos un si puissant obstacle,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle :
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je serois criminel, ou serois malheureux.
Furieux sans effet, Amant sans espérance ;
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance ;

Pénétré de tendresse, agité de courroux,
Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups.
Ah! le Ciel me devoit être un peût moins contraire;
Laisser libre du moins ma flâme, ou ma colere;
M'offrir un cœur pour qui tout le mien put brûler,
Ou le sang d'un Rival que je pusse immoler.
Enfin, dans ces combats je ne sçaurois plus vivre;
Et je dois rendre grace au coup qui m'en délivre.
Oui, je suis résolu. Mais, que deviendrez-vous
Irene? De mon Pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes;
L'Empereur en prendra de terribles allarmes?
Et que sçais-je? Peut-être en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne.
Quel péril pour Irene? O Ciel! s'il la soupçonne!
Princesse, que je crains que ses terribles coups,
Après m'avoir frappé ne s'étendent sur vous?
Voilà ce qui m'étonne,& non pas mon supplice;
Mais je touche au moment du fatal sacrifice.
Ciel! je t'offre ma mort; appaise ta rigueur:
Puisse-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
Contre un barbare epoux protége l'innocence;
Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POURQUOI me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oui, Seigneur, tout est prêt. Je frémis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt. Allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !
Gelas, menez le Prince.



SCENE VI.

ASPAR *seul.*

Ah ! dans son triste sort ;
Je lui cache des maux plus cruel que sa mort.
Sinistre événement : Exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toi sommes-nous menacés ?

SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

Non, je ne puis me rendre à tes soins empressés.
Je veux voir Andronic en ce moment funeste ;
Narcée, & lui donner tout le temps qui me reste.
Que fait le Prince, Aspar ? L'apprendrai-je à mon tour ?

ASPAR.

Madame . . .

IRENE.

Expliquez-vous. Parlez-moi ſans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire.
Vous ſçaurez tout.

IRENE.

Allez. Prenez ſoin de lui dire
Que je ſuis en ces lieux : enfin, que je l'attends.
Prête à lui révéler des ſecrets importans.



SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E

MAIS que prétendez-vous ? Et qu'eſt-ce que vous faites ?
Madame, ſongez-vous à l'état où vous êtes ?
Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur ſaiſi d'effroi
Regarde votre ſort....

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

EUDOXE.

CIEL ! qu'eſt-ce que je voi ?
Quel eſt votre deſſein ? Vous m'avez donc trompée ?
Quoi ! Madame, à mes bras n'êtes-vous échapée

Que pour courir ici par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
Quel succès de mes soins ? Ah ! l'aurois-je pû
croire
Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?
Que dira l'avenir ; tout l'Empire, un Epoux ?

IRENE.

O Ciel ! pour ces conseils quel temps choisissez-
vous ?
Hélas ! en ma faveur soyez plus indulgente.
Je vais mourir, Eudoxe, & mourir innocente.
Vous m'avez vu toujours si soumise à vos loix,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois.
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à sentir les fatales approches.
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui consomme l'horreur de mon destin cruel.
Vos yeux en sont témoins, avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie ?
Mais tous leurs soins n'ont pû m'abuser un mo-
ment ;
Et ma main & ma bouche ont pris avidemment
Le vase criminel & la liqueur funeste,
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce dessein, & cherchez du secours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non, non, qu'à l Empereur je serve de victime ;
Il croit son fils & moi noircis du même crime.
Ah ! courons le chercher, il est près de ces lieux :
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux.
Que les derniers regards de ce Prince fidelle,
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle.
Qu'avant que d'expirer, il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit plus après lui.
Que d'un joug importun mon ame dégagée,
Se montre toute entiere à la sienne affligée.
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes nœuds ;
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux.
Que renduë à celui pour qui seul j'étois née ;
J'accomplisse à la fin toute ma destinée.



SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

MADAME où courez-vous? Et qu'allez-vous chercher?
Ah! plutôt de ces lieux, il faut vous arracher.
Evitez un objet qui déchire mon ame.

IRENE.

Andronic eſt donc mort?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame;
Je viens en ce moment de le voir expirer;
Dans le bain que lui-même avoit fait préparer.

IRENE.

Soutenez-moi. Je cede après ce coup funeſte:
Et vous, du ſort du Prince, apprenez-moi le reſte.

GELAS.

GELAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain.
Il nous suit. Sans frémir il entre dans le bain;
Offre ses bras lui-même, en fait couper les veines.
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux.
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit, & ses yeux s'obscurcissent:
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal!...

IRENE.

Je me sens accabler.
Donnez un peu de temps à mon ame abbatuë.
C'est assez. Achevez un discours qui me tuë.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix.
O mort! des malheureux unique & sûr azile.
Je verrois ton approche avec un œil tranquile.
Si du courroux vengeur dont je subis la loi.
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi.

Je crains .... En cet inſtant ſon ame s'eſt émuë;
Il promene partout une inquiéte vuë.
Pere cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
Je te rends tout le ſang que tu m'avois donné:
N'en cherche point ailleurs pour aſſouvir ta rage.
Alors de la parole il perd preſque l'uſage:
Il ne garde plus d'ordre en ſes diſcours confus;
Ce ne ſont que des mots toujours interrompus:
Son eſprit ſe confond, le trouble s'en empare;
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare,
Il adreſſe ſa voix, à vous, à l'Empereur;
Paroît tantôt tranquile, & tantôt en fureur.
Enfin, ſon ſang s'épuiſe, & ſa force ſuccombe:
Sa tête ſur ſon ſein panche, chancele, tombe.
Il meurt: & tout ſon corps ſanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuſe image:
De ſes perſécuteurs je déteſte la rage;
Et craignant qu'on me faſſe un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.



SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

C'EN est fait, à ses yeux la lumiere est ravie.
Eclatez mes soupirs, sa mort vous justifie.

EUDOXE.

Quoi donc?....

IRENE.

Regrets, transports jusqu'ici retenus.
Paroissez, il est temps, je ne vous contrains plus.
Il est mort! Ciel! quel sang a-t-on osé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre.
Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.
Mais, hélas! du poison l'atteinte se redouble.
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon trouble;
Et le mortel venin par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.

Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble,
Tous deux en même-temps... L'Empereur vient. Je tremble.
Ma peine à son aspect vient de se redoubler.

SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

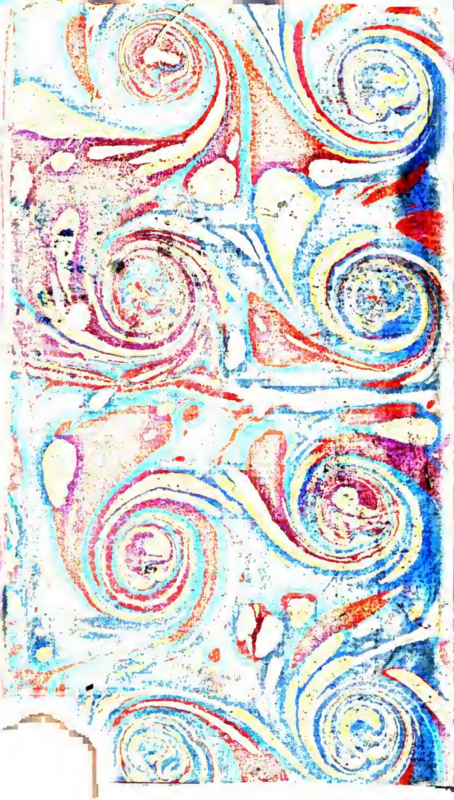
SEIGNEUR, avant ma mort j'ai voulu vous parler:
Andronic est puni, je meurs empoisonnée,
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une lettre aujourd'hui tombée en votre main,
A sans doute achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi. Je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere.
Sans honte je l'avouë. Hé! pourquoi le cacher?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher.
J'en atteste le Ciel; ce Ciel dont la puissance,
Au poids de nos vertus punit ou récompense;
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir,

Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle.
C'est dans ce même-temps qu'un sacrifice affreux,
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire.
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort,
Je passe sans regret dans les bras de la mort;
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie.
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie.
Otez-moi de ces lieux; & que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entends-je? Quel effroi? Quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante, & me gêne?
Etoient-ils innocens ou coupables tous deux?
Je ne sçais. Mais, hélas! que je suis malheureux!

Fin du Tome premier.






BIBL
S
P
N